

Flora la belle romaine

Cellard, Jacques

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Jacques Cellard

Flora la belle Romaine

Tu me demandes, ô mon Caius, de te dire quelle fut ma vie jusqu'au jour où, par la faveur d'Éros, elle a rencontré la tienne; et quelles furent mes amours jusqu'à celui où le tien m'a tenu lieu de tous les autres. Tu le

JACQUES CELLARD

FLORA
la belle Romaine

DU MÊME AUTEUR
CHEZ POCKET

Les petites marchandes de plaisir

Pourquoi vous renfrogner, ô Pères La Pudeur, et froncer les sourcils pour condamner cette œuvre d'un naturel nouveau ? Ce que tout le monde fait, elle le raconte en riant, d'une bouche innocente et sans malice. Car est-il quelqu'un pour ignorer l'amour et négliger les plaisirs de Vénus ? Qui peut interdire à nos membres de s'échauffer dans la tiédeur du lit ? Le père de la vérité, le sage Épicure lui-même, nous l'ordonne ; et sa doctrine proclame que la vie n'a pas d'autre raison d'être.

Pétrone, *Satiricon*, CXXXII.

Avertissement

Boileau l'a dit :

*Le latin dans les mots brave l'honnêteté,
Mais le lecteur français veut être respecté.*

Que faire alors, quand une succession de hasards vous fait découvrir, dans un fonds encore inexploré de la Bibliothèque du Vatican, le manuscrit latin d'une œuvre anonyme du IV^e siècle, dont la qualité littéraire ne peut faire oublier le caractère extrêmement libre, pour ne pas dire licencieux ?

Rejeter l'œuvre au néant poussiéreux d'où elle vient ? Ce serait faire injure au public.

Nous avons donc choisi de la lui révéler, dans une traduction qui respecte, à défaut du lecteur français cher à Boileau, l'auteur inconnu de ce « tableau des mœurs de la décadence romaine » qui soutient avantageusement la comparaison avec le *Satiricon* de Pétrone.

Il s'agit, on le verra, des souvenirs d'une certaine Flora, qui vivait entre les années 200 et 230 ou 240 de notre ère, à Nîmes ou à Marseille ; souvenirs recueillis par un certain Caius qui paraît avoir été son amant.

Quelques notes étaient indispensables à la bonne compréhension du texte. Elles témoignent en outre du sérieux de notre entreprise.

Quant au traducteur, sa compétence n'a d'égale que sa modestie. Il a souhaité rester anonyme, comme le fut avant lui l'auteur latin de ces « Souvenirs ». Nous avons respecté ce désir.

L'éditeur

I

Tu me demandes, ô mon Caius, de te dire quelle fut ma vie jusqu'au jour où, par la faveur d'Éros, elle a rencontré la tienne ; et quelles furent mes amours jusqu'à celui où le tien m'a tenu lieu de tous les autres. Tu le demandes ? Que dis-je, tu l'ordonnes, comme la reine de Carthage, violemment éprise d'Énée, exigeait du héros le récit de dix ans de guerre, de sang et de larmes.

Ma tâche sera plus douce. De la guerre, les pères de nos pères, déjà, ignoraient les horreurs ; et nous en avons oublié jusqu'au nom. De sang, je n'ai guère vu couler que celui de mon pucelage, offert à la déesse des amours. J'ai versé quelques larmes, certes, comme toute mortelle en verse un jour ; mais si rares qu'il ne vaut pas la peine d'en parler ; de sorte que le roman de mes enfances, puisqu'il te plaît de l'appeler ainsi, sera le plus souvent celui de mes plaisirs.

Je suis née loin d'ici, de l'autre côté de Notre Mer, dans cette province d'Afrique qui était ma patrie, et dont je te ferai connaître un jour les beautés, s'il plaît à Neptune !

Alors régnait sur l'Empire le divin Septime, Africain lui-même et premier du nom de Sévère ; et tu traces ces lignes dans la troisième année du règne glorieux du divin Sévère Alexandre⁽¹⁾, puissent les dieux lui conserver dix ans et dix ans encore la vie et la pourpre ! Tu n'auras pas la grossièreté, Caius très cher, de me demander en quelle année du règne de Septime ta Flora a vu le jour ; et d'après cela, de calculer en cachette l'âge de ta maîtresse. La femme que l'on aime en a-t-elle un pour son amant ? Et n'ai-je pas quinze ans dans tes bras ?

Au reste, les dieux bienveillants ont conservé dix-sept ans la pourpre suprême à notre Septime ; ce qui laisse, il me semble, bien des incertitudes à ta réflexion !

Je dis « notre » Sévère car je suis moi-même à demi africaine, comme lui ; ou à demi berbère, comme il te plaira. Ma mère est une princesse de ce sang. Elle était la fille d'un descendant de ces rois de Numidie qui firent trembler Rome. Celui-ci était rallié depuis longtemps à l'Empire et vivait à Lambèse, en bonne intelligence avec le préteur de la province et avec les officiers de la III^e légion impériale, qui a son camp dans cette ville, tu le sais sans doute.

L'un de ces officiers s'éprit de la jeune fille. Cneius Publius Mulo⁽²⁾, premier centurion de la III^e cohorte, dont ses chefs parlaient comme d'un futur tribun militaire, n'était plus un homme jeune ; mais

il avait un peu de bien, il était courageux, loyal et bon, et sa démarche honorait la famille du prince déchu. Il fut donc agréé. Troisième de leurs enfants, je vins au monde dans la huitième année de cette union.

Alors que j'avais sept ans, mon père revint un jour d'une expédition contre les bandits gétules blessé à la cuisse. La javeline avait pénétré assez profondément dans les chairs. Bien soignée, la blessure guérit assez vite ; mais mon père dut quitter le service de l'Empereur. Il obtint la plaque de bronze des vétérans émérites, le congé honorable, et une indemnité qui, jointe à son pécule, lui permettait d'acquérir en Numidie une belle ferme de blé et d'oliviers.

Mais sa blessure l'aurait empêché de la faire fructifier convenablement. Et surtout, il se languissait de son pays d'origine : celui-ci. Il décida donc de revenir à Massilia, où il était né et où vivaient encore les siens, et de s'y établir.

Je n'ai aucun souvenir de notre traversée ; car je n'étais encore qu'une enfant. Neptune aidant, nous arrivâmes sans encombre à Massilia, parents, enfants, serviteurs et bagages ; et six mois plus tard, mon père trouva à y acheter une auberge qui lui parut assez importante pour assurer à toute la famille une existence heureuse. J'ai su plus tard qu'on en demandait cinq cent mille sesterces⁽³⁾, que mon père fit rabattre à quatre cent cinquante. Je n'ignore pas qu'il arrive à de riches Romains de les dépenser en une soirée pour recevoir des amis. Mais c'était une très grosse somme pour un centurion major, dont la solde n'atteint pas dix mille sesterces par an.

Néanmoins, l'affaire se fit. En quittant le service, mon père avait sollicité de la générosité de l'empereur, au lieu d'une concession agricole, un don en argent. Le général-légat de la III^e légion, qui l'appréciait, appuya la demande en suggérant au préfet des armées que cent mille sesterces seraient une somme appropriée aux mérites du demandeur. Il les obtint, et mon père put ainsi mettre sur la table, en retournant ses poches, deux cent cinquante mille sesterces. Le reste, il pensait s'en acquitter sans trop de mal sur les bénéfices à venir.

La Bonne Fortune (c'était l'enseigne de l'auberge, et à mon égard elle n'a pas menti) était la plus grande du quartier du port. Elle l'est encore ; mais voici maintenant six ans que mon père est mort et que nous avons vendu *La Bonne Fortune* pour nous retrouver ici à Nîmes, ma mère et moi, après bien et bien des aventures ; de sorte que je ne suis jamais retournée voir ces lieux, où j'avais été cependant heureuse. À quoi bon ?

Les bâtiments de l'auberge occupaient un assez vaste espace dans le quartier du port, au-dessous des anciens thermes de Propio et à cent pas du vieux forum. De l'aube à la nuit, et la nuit même, la rue

grouillait de mouvement, de cris, de rires, de querelles et d'appels. Toutes les races, toutes les langues, tous les métiers du monde paraissaient s'être donné rendez-vous aux carrefours, dans les ruelles et sur les places de la vieille ville. Le Phénicien calme et attentif y côtoyait nos Massiliotes bavards et remuants ; le Gaulois de la lointaine Belgique, grand, fort et bête, s'y laissait bousculer par des petits Grecs noirs, à l'affût de quelques sesterces à dérober ou d'une dupe à plumer. Parfois aussi, quelque haut personnage s'aventurait de ce côté, dans sa litière portée par quatre Nubiens gigantesques et placides, et précédée d'un licteur qui faisait rudement s'écarter la piétaille.

Si bruyant qu'il fût, le quartier n'était pas plus mal fréquenté qu'un autre. Le préfet des voies urbaines et de la police, Joxus Socialis Nerva, y faisait respecter d'une main sévère les édits impériaux qui punissaient les agressions, les vols ou les rixes. Toutes les heures, une patrouille passait devant l'auberge, sous la conduite d'un sergent armé d'une longue trique. Il lui suffisait d'en toucher l'épaule d'un ivrogne querelleur pour que celui-ci se retrouve à l'instant sur le chemin de la prison, solidement encadré par deux vigiles.

Au reste, pourquoi ces hommes se seraient-ils entretenus ? Ce qu'ils venaient chercher là, le plaisir, la rue en frémissait de toutes ses dalles et de toutes ses portes. Certes, aucune honnête femme ne s'y serait jamais engagée. Mais combien plus tentantes étaient les autres, ces dizaines de filles d'amour dont les appels se croisaient dans la bonne humeur d'un trottoir à l'autre, et le plus souvent d'une fenêtre de l'étage à celle d'en face !

La plupart étaient nées dans la ville ; elles s'y prostituaient comme leur mère s'y était prostituée avant elles, et comme leurs sœurs se prostituaient souvent avec elles, proposant à quelque client un peu moins pauvre le piment d'une partie à trois ou le spectacle des caresses de Lesbos. Mais d'autres venaient de plus loin, comme les hommes qui leur tâtaient les seins ou les fesses d'une main hésitante en passant devant elles. Du côté de l'ombre, de grandes et belles filles de Germanie, leur chevelure blonde roulée en chignon, se tenaient de préférence le visage tourné contre le mur de leur lupanar, nues à la belle saison, troussées jusqu'aux épaules s'il faisait frais, proposant en silence aux passants des reins et des culs d'une blancheur admirable. Au contraire, les Syriennes et les Juives occupaient le côté du soleil. Adossées à leurs portes ou plantées sur un tabouret, une pièce de coton d'Égypte roulée autour des hanches et tombant jusqu'à leurs pieds, elles offraient à l'amateur des seins orgueilleux, à la pointe violacée grosse comme un petit doigt, et dont la peau brune luisait d'huile de cèdre.

Mais ce spectacle t'est assez familier pour que je n'en dise pas

davantage. Ne proteste pas, mon Caius ! Même si tu es assez jeune et beau pour ne pas avoir recours à ces amours vénales, ne les méprise pas ! Ce sont elles qui ont fait de moi une femme riche et considérée ; et tous comptes faits, une femme heureuse.

Un premier centurion en retraite est toujours un personnage honorable dans sa petite ville ou son quartier. S'il est en outre propriétaire d'une auberge prospère, qu'il paie ses fournisseurs rubis sur l'ongle, et qu'il sait à l'occasion régaler une tablée d'amis, il devient un personnage honoré. Ainsi en était-il de mon père.

Sans parler même des esclaves, il ne manquait pas autour de nous de familles plus pauvres que la nôtre. Cependant, nous n'étions pas riches. L'achat de *La Bonne Fortune*, les travaux indispensables, ajoutés au coût de la traversée de toute la famille, que l'armée ne remboursait pas, avaient lourdement grevé nos finances, et nous ne pouvions compter que sur les recettes de l'auberge pour faire vivre chaque jour la trentaine d'hommes et de femmes qui en attendaient leur subsistance. Chaque heure de travail et chaque piécette gagnée comptaient donc.

Tu ris de ces détails, Caius. Ils te paraissent indignes de moi, de toi, et de ce poème que tu veux écrire. Combien as-tu d'esclaves ? Deux cents, au moins. Et ton père ? Trois fois autant, je suppose. De tout l'empire affluent dans vos comptoirs les créations de l'art et de l'industrie. Il faudrait vraiment que la colère de Neptune envoie le même jour tous vos vaisseaux dans les abîmes, et que l'incendie ravage vos entrepôts jusqu'au dernier pour que votre fortune en soit quelque peu ébranlée.

À nous, elle ne consentait à sourire qu'au prix d'un labeur incessant. J'en prenais ma part sans rechigner. À sept ou huit ans, trotter d'une table à l'autre pour ramasser les gobelets vides, apporter un pichet de cervoise, réclamer du vin tiède à l'office, saluer de la main les habitués qui entrent et d'une œillade ceux qui s'en vont, ce ne sont pas des tâches, mais des amusements.

Ma sœur aînée, Livia, travaillait comme moi, tantôt dans la salle, tantôt à l'office ; souvent aussi dans les chambres du fond et de l'étage, qu'elle veillait avec une femme à tenir propres pour les voyageurs.

Nous n'avions amené d'Afrique que cinq esclaves : notre nourrice Neonia, que nous appelions plus souvent de son véritable nom, Assia, car elle était numide comme notre mère et avait toujours servi sa famille ; l'habilleuse de ma mère, et les deux hommes qui servaient mon père ; et un petit garçon de huit ou neuf ans, Pytheos, dont un officier avait fait don à mon père juste avant notre départ de Lambèse,

comme cadeau de souvenir.

Ajoute à cela, Caius, un homme libre : le sergent d'ordinaire de la Ire centurie, Sofitelos. Il était inconsolable à l'idée de voir partir son centurion, sous les ordres duquel il servait depuis vingt ans, et nous lui étions tous très attachés également.

L'idée de devenir l'intendant d'une auberge marseillaise (ce que mon père lui proposa dès que sa décision fut prise), le séduisit aussitôt. Régner sur une douzaine de chambres et sur trois placards à balais était pour lui ce qu'est le commandement d'une cohorte pour un centurion : l'aboutissement de sa carrière. Il demanda donc son congé de service, et l'obtint sans peine.

C'était un homme d'une quarantaine d'années, jovial et soigneux, et nous n'eûmes qu'à nous louer de lui à Massilia. Avec lui venait sa compagne, une Numide noire et effacée.

Cinq esclaves sont un bien médiocre équipage. Mais la solde d'un premier centurion ne lui permet pas d'en nourrir davantage ; et c'était déjà assez d'avoir à payer leur traversée. Il n'en coûtait guère plus à mon père d'en acheter sur place, à Massilia, une fois qu'il serait installé ; et c'est ce qu'il fit. En même temps que *La Bonne Fortune*, son prédécesseur lui céda pour un prix raisonnable la quinzaine d'esclaves qui y travaillaient déjà, quelques-uns et quelques-unes d'entre eux depuis de longues années. Trois filles de salle étaient dans le nombre ; de celles qui entraînent à boire immodérément le marchand à la bourse bien garnie ou le matelot qui vient de toucher sa paye, et l'emmènent ensuite dans une des chambres du fond pour deux ou trois deniers.

L'une d'elles n'était plus de la première jeunesse. Elle avait fait le bonheur de bien des hommes, à en croire le pécule qu'elle avait amassé et qui lui servit, quand l'auberge changea de mains, à acheter sa liberté. Aucun souvenir ne m'est resté d'elle, bien sûr.

Les deux autres, Eschara et Anella, devenaient la propriété de mon père en même temps que l'auberge. La première pouvait avoir vingt-cinq ans, la seconde davantage, sans doute plus de trente. Toutes deux portaient encore autour du cou le collier de plomb sur lequel on lisait : *Eschara. Prostituée. J'ai fui de Massilia. Saisis-moi. Récompense* {4}. De tels colliers étaient habituels aux filles à soldats qui emplissaient les rues de Lambèse ou de Carthage. Cependant mon père refusa de les tolérer sous son toit, dans une ville comme Massilia, où les mœurs étaient plus douces qu'en Numidie. Il les fit donc enlever sur-le-champ aux deux femmes en leur rappelant leur condition et leurs devoirs d'esclaves, et remplacer par un simple bracelet de fer à la cheville droite.

Elles parurent heureuses d'être passées sous l'autorité d'un maître compatissant, et se jetèrent à ses genoux pour le remercier et lui promettre de se conduire en servantes dévouées. Dans les semaines qui suivirent, elles me saluaient avec gentillesse quand nous nous rencontrions dans la salle, et je répondais avec bienveillance à leur salut. C'était pour moi comme deux grandes sœurs près desquelles j'allais vivre.

Elles eurent moins de succès auprès de Livia, qui approchait de ses douze ans quand nous quittâmes l'Afrique ; un âge auquel une fille libre connaît toute la distance qui la sépare d'une esclave. Et du reste, ma sœur est naturellement aussi fière et autoritaire que je suis simple et facile à vivre.

J'aimais surtout rôder dans la cuisine où régnait Titus, le compagnon d'Anella, un solide bonhomme au poil gris et rugueux, qui s'amusait beaucoup de me voir approcher de ses fourneaux et de ses réserves. J'attendais qu'il ait le dos tourné pour plonger la main dans la jarre de fèves au sel ou dans le pot de fruits confits au miel. Titus se retournait pour gronder sa petite maîtresse, comme il m'appelait, et en profitait pour me demander si j'avais déjà goûté, dans mon Afrique, aux oursins dont les clients aisés de l'auberge faisaient une grande consommation.

— Ne le prends pas sans précaution dans ta menotte, petite maîtresse, me disait-il en m'en présentant un. Ses épines te feraient saigner. Ouvre seulement ton bec, mon petit oiseau.

Il retirait alors soigneusement la chair de l'oursin avec une petite cuiller d'argent qui ne servait qu'à cela, et me la faisait avaler. Ce sont là, mon Caius, les premiers souvenirs qui me demeurent de *La Bonne Fortune*. Et ce sont peut-être les meilleurs.

De ceux que tu attends, de mes souvenirs de femme, le premier t'amusera certainement davantage que cet oursin.

Notre auberge, te l'ai-je dit ? n'était pas loin du quartier de la ville où se trouvent les ruelles à prostituées. Ma mère m'interdisait évidemment d'aller y traîner mes sandalettes. Cependant, il fallait bien me confier de temps en temps quelque petite course, une tablette à porter pour le compte d'un client, un flacon à acheter pour un autre ; et en profitais pour passer par là, regardant de tous mes yeux, écoutant de toutes mes oreilles, et m'enhardissant jusqu'à saluer telle ou telle fille dont j'avais retenu le nom, ou dont le sourire m'attirait. À sept ans, je savais déjà qu'elles étaient consacrées aux travaux de Vénus et vouées au plaisir des hommes. De ces travaux et de ce plaisir, les peintures qui ornaient le mur de leur cellule me donnaient une idée. Elles y étaient représentées dans la posture dont elles s'étaient

fait une spécialité : tantôt chevauchant un homme étendu paresseusement, et auquel elles offraient leur croupe ; tantôt se faisant chevaucher, les cuisses repliées et les mains tenant haut levées leurs jambes ; tantôt enfin, appliquées à sucer un priape raidi.

Mais de telles peintures ou de telles mosaïques, quelle maison un peu riche de la ville n'est pas largement ornée ? Elles amusent l'œil, certes ; mais elles ne donnent de l'amour qu'une image morte, sans chaleur et sans vie.

D'expédition en expédition, tremblant d'être reconnue et dénoncée à ma mère par l'un des habitués de l'auberge, je me fis peu à peu une amie d'une de ces femmes, Murrula, une Berbère rousse de quinze ou seize ans, à ce qu'il me semblait. Peut-être avait-elle reconnu en moi une fille de sa race ? Ou sans doute était-elle simplement amusée par mes petites hardiesses ? Le fait est qu'elle aussi m'avait prise en amitié. Quand elle était là, et seule, nous bavardions quelques instants ; je courais lui chercher un bol de vin miellé au marchand de la rue, et elle m'abandonnait volontiers une piécette. Sitôt qu'un passant s'intéressait à elle, je m'esquivais pour revenir le lendemain ou la semaine suivante. Je lui ressemblais un peu, et elle m'appelait sa petite sœur ; j'en étais heureuse et flattée.

Il arrivait à mon père de me charger d'une course plus longue que d'habitude ; comme d'aller déposer pour lui une offrande au temple de Mercure, ou de m'enquérir à la basilique du prix auquel on vendait l'huile ce jour-là.

— Ne cours pas, fillette, me recommandait-il alors. Prends ton temps. J'aime mieux te voir revenir entière un peu plus tard, que sur une civière un peu plus tôt.

Je compris bien vite que ces courses n'étaient qu'un prétexte pour me laisser un peu de liberté ; et j'en usai allègrement pour aller retrouver Murrula.

Je tombai ainsi sur elle un jour, alors qu'elle s'apprêtait à faire monter dans la chambre qui lui était réservée à l'étage un assez bel homme qu'elle paraissait connaître déjà. Je m'apprêtais à disparaître après lui avoir souri rapidement. Mais elle m'arrêta par le pan de ma tunique.

— Où vas-tu donc, petite sœur ? demanda-t-elle. Tu ne m'as pas même saluée !

— Mais, Murrula... répondis-je, je...

— Je quoi, mignonne ? Mon ami Marcus te ferait-il peur ? Il ne te mangera pas, va ! N'est-ce pas, mon bon chien ? lui demanda-t-elle en éclatant de rire.

Je ris à mon tour, et lui aussi.

— Salut, Murrula chérie, dis-je en me haussant sur la pointe des

pieds pour lui baiser les lèvres. Et salut à toi aussi, Marcus, ajoutai-je.

Il me tapota l'épaule avec bienveillance.

— Est-ce vraiment ta petite sœur, Murrula ? Dans ce cas, dit-il, il ne faut pas la laisser seule dans cette rue pendant que nous serons ensemble. Prends-la avec toi.

Murrula hésita un moment avant de répondre :

— Soit. Tu as raison, Marcus. Et par Libentina, ce qu'elle verra aujourd'hui, il fallait bien qu'elle le voie un jour ; n'est-ce pas, petite sœur ? Allons, viens.

Nous montâmes donc de concert les quelques marches de mauvaises planches qui menaient à sa chambre ; Murrula la première, moi la suivant, Marcus fermant la marche. Je ne fus pas plus tôt engagée dans l'escalier que sa main se posa sur mes fesses et chercha bientôt à s'y insinuer. Je n'osai pas l'en empêcher ; et d'ailleurs, cette grosse main d'homme me chatouillait agréablement.

La chambre de Murrula était minuscule, comme le sont toutes celles de ce genre. Le lit l'occupait si bien qu'il ne me restait pas la plus petite place où j'aurais pu me cacher et attendre qu'ils en aient fini.

— Qu'à cela ne tienne, me dis-je. Il ne me mangera pas, en effet. Murrula veillera à ce qu'il ne m'arrive rien de fâcheux, et tout cela est bien amusant, par la déesse !

Je me tins donc sagement à la tête du lit, sur lequel Marcus s'était étendu commodément, un coussin sous la tête et sa tunique retroussée jusqu'aux aisselles. Il faisait déjà chaud dans cette petite pièce, et Murrula avait quitté en un tour de main sa tunique de laine. Je la voyais nue pour la première fois, et je ne pus m'empêcher d'aller me blottir contre son ventre.

— Que tu es belle, Murrula ! m'exclamai-je. Je voudrais bien être aussi belle que toi plus tard ! Me l'accordent les dieux !

— Mais c'est que tu n'es déjà pas mal du tout, petite, répliqua Marcus en m'attirant à côté de lui. Et tu n'as que sept ans, sans doute ? interrogea-t-il.

— Presque huit, répondis-je avec une dignité qui les fit rire tous les deux. Et je ne suis pas la sœur de Murrula, mais son amie. Mon nom est Flora, mais tout le monde m'appelle Florella ; et tu le peux aussi, Marcus.

— Allons, petite, et toi, Marcus, interrompit Murrula, nous ne sommes pas ici pour bavarder, mais pour aimer. Et ce grand bon à rien courtise une fillette au lieu de s'occuper de moi ! Par Junon ! On jurerait que c'est à toi qu'il en veut, Florella ! N'as-tu pas honte,

libertin ? Une enfant !

En même temps, elle s'était assise sur le lit à côté de lui et caressait activement son engin qui commençait à se dresser.

— Approche donc, petite sœur, dit-elle en m'attirant par la main. Touche, ma chérie. C'est le premier sans doute, mais ce n'est certainement pas le dernier que tu feras bander ainsi. Vois ce bouc ! Il a suffi de ta menotte pour le réveiller ! Je devrais être jalouse !

Je perdais peu à peu ma timidité. Pour m'enhardir, Marcus avait glissé sa main entre mes jambes et frottait mon petit coquillage d'un doigt mouillé de salive.

— C'est donc ainsi que les amants se donnent du plaisir, pensai-je en me trémoussant. Eh bien, c'est en effet assez agréable ! Et Vénus doit être contente de moi !

Pendant Murrula était montée sur le lit sans lâcher le priape de Marcus, et l'avait enfourché comme on la voyait faire sur son écriteau. Sans cesser de me caresser, Marcus lui dit :

— Murrula, si tu le veux bien, notre petite sœur va goûter aujourd'hui pour la première fois de la langue d'homme. Ne crains rien, mignonne, ajouta-t-il en s'adressant à moi, tu garderas ta fleur et ta mère n'en saura jamais rien. Est-ce dit, Murrula ?

— Bah, répliqua celle-ci en s'introduisant doucement le membre de Marcus dans les entrailles (ce que je ne compris pas sur le moment, mais que je ne tardai évidemment pas à découvrir), pourquoi pas ? Une fille n'est jamais sucée... trop tôt, si tu veux connaître ma pensée. À son âge, je ne pouvais déjà plus... m'endormir sans m'être fait croquer la souris par un homme. Et je jouissais... comme... une grande... crois-moi ! Que Junon me punisse si je mens. Mais (ajouta-t-elle), lui donneras-tu quelque chose, Marcus ? Combien... veux-tu... pour cela, Petite Fleur ?

Je te l'avoue, mon Caius, j'étais encore plus excitée que surprise par la tournure que prenaient ces propos. Ne t'étonne pas que je puisse les rapporter aussi fidèlement après... disons après vingt-cinq ans. Je découvrais le plaisir, et le souvenir de cette découverte reste toujours gravé au cœur d'une femme, même dans celui des Immortelles. En veux-tu la preuve ? En ce moment même, je ressens la même fièvre d'attente qui saisissait alors une fillette de sept ans. Et plus encore sans doute ; car je ne savais pas alors, et je sais maintenant, combien cette caresse peut nous enchanter.

Je vois que tu m'as comprise, Caius très cher ; et trop bien comprise. Oui... C'est ainsi... Comme tu es doux... et fort... Non, te dis-je, non, je ne veux pas me livrer... N'oublie pas que tu n'es aujourd'hui que mon scribe. Tu ne peux vouloir être en même temps mon amant. Mais par la conque de

Vénus, comme il est dur de renoncer à ce bonheur !

Remettons-le du moins à plus tard. Reprends ton roseau et ton feuillet de papyrus... Et je reprends mon récit.

Je n'ignorais pas que mes amies recevaient de l'argent des hommes. Mais moi ! Murrula avait certainement voulu plaisanter, et je répondis sur le même ton :

— Pour cela, que Marcus me donne deux sesterces.

Comme ils se récriaient en riant, et sans cesser de faire l'amour, j'ajoutai :

— Ce n'est pas pour moi. C'est pour offrir un couple de colombes à Vénus née de l'écume des flots. Puisse ainsi l'Anadyomène⁽⁵⁾ bénir mon premier plaisir !

Tu aurais aimé assister à la scène, mon Caius. Représente-toi Murrula à cheval sur Marcus, ondulant des hanches pour mieux sentir son membre qu'elle a englouti jusqu'aux bourses, se caressant les seins, et s'interrompant de temps à autre pour se pencher et lui tendre ses lèvres ; Marcus se laissant faire paresseusement, mais n'oubliant pas de caresser ma petite conque d'un doigt mouillé ; et moi perdant peu à peu ce qui me restait de tête !

— Deux sesterces ! Comme ; tu y vas ! s'exclama Marcus. Ton petit con ne les vaut pas encore, mignonne. Je te les donnerai cependant, en l'honneur de Vénus. Mais assez parlé ! Viens, maintenant !

Je ne savais comment m'y prendre, mais ils ne me laissèrent pas le temps d'hésiter. S'interrompant un instant, ils me saisirent sous les bras et m'installèrent à genoux au-dessus de la tête de Marcus, en face de Murrula. Puis il me saisit doucement aux hanches et attira mon petit derrière contre sa bouche, pendant qu'elle guidait ma main jusqu'à leurs sexes.

— Petite sœur, me dit-elle, c'est le moment de gagner tes deux sesterces. Ce maladroit (elle tapotait la poitrine de Marcus) a laissé l'oiseau sortir du nid. À toi de l'y remettre !

Quand on les a mises en confiance, l'esprit vient vite aux fillettes, mon Caius. Murrula se souleva, j'empoignai de mon mieux l'engin de Marcus pour qu'elle pût se laisser retomber sur lui sans se fourvoyer. À ce qu'il m'a paru depuis, il n'était pas d'une grosseur ni d'une longueur extraordinaire ; mais sa raideur me frappa. On eût dit une barre de fer.

Si débauché qu'il fût (et en fait, il ne l'était guère), c'est la première fois qu'il avait à son service une apprentie prostituée de sept ans ; cette idée devait l'exciter, car il se mit à me sucer avec frénésie dès qu'il se sentit de nouveau logé dans le vagin de Murrula. Aussi

excitée que lui, elle m'attira vers elle pour m'embrasser avec passion, sans cesser de monter et de redescendre de plus en plus vite sur la queue dressée de son homme.

Et moi ? Je mentirais en inventant pour t'amuser quelque invraisemblable jouissance. Ce que me faisait Marcus était supportable, et par moments même assez agréable ; mais surtout fatigant. Et quand il se sentit jouir dans le con de Murrula, il me mordit sauvagement la fesse droite. Je gardai plusieurs jours la trace de sa brutalité, et ma mère, qui s'en étonna, crut à une histoire de chien errant. Mais ma vengeance, même si elle n'était pas préméditée, fut immédiate : sous le coup de la surprise et de la douleur, je ne pus me retenir de pisser un véritable torrent sur son visage.

Eh bien, me croiras-tu, Caïus ? Cette inondation inattendue le rendit fou de bonheur. Entre deux gorgées avalées, il criait d'une voix étouffée :

— Oui, pisse, ma petite fontaine, pisse encore ! Pisse ton nectar, ma déesse ! Pisse pour ton Jupiter ! Tu auras un as de plus pour ce pipi divin !

Il n'avait pas à me le demander. L'émotion aidant, je me laissai aller tout à fait, et cette fois avec plaisir. Il me semble même que j'eus un instant de jouissance en finissant de me vider dans sa bouche.

Cependant le temps passait. Restée seule raisonnable dans cette bacchanale, Murrula s'était levée et réparait les dégâts en essuyant le membre de Marcus et les coussins d'une serviette sèche. Puis elle nous fit lever et rhabiller et nous redescendîmes, Marcus ouvrant cette fois la marche. En nous quittant, il m'embrassa gentiment et dit à Murrula :

— Elle a déjà une petite moule succulente, ta protégée ! Et ce sera un jour une bonne fouteuse, par Vénus ! Je ne regrette ni mes sesterces ni mon as, Petite Fleur. Les voici ! Mais souviens-toi d'en faire bon usage. Je n'étais pas peu fière. Non que ce fût le premier gain de ma vie : tantôt mon père et tantôt quelque client amusé par ma frimousse, contribuaient à grossir mon petit trésor. Je donnai aussitôt l'as et un sesterce à Murrula en l'embrassant. Mais l'autre sesterce, je le gardai. Je l'avais gagné en femme, et non en enfant ; et je lui attribuai dès ce moment le pouvoir de me rendre riche un jour, si je le conservais.

Il ne m'a jamais quittée, et je suis riche. Il faut croire aux dieux, mon Caïus.

II

Je grandissais ainsi en âge et en sagesse. Je grossissais aussi. Mon père avait, comme il le répétait en éclatant de rire, trente ans de pois chiches et de viande pourrie à oublier. Et au fond, ce qui l'avait décidé à acheter une auberge, c'était surtout le désir d'en finir une fois pour toutes avec les ratatouilles de l'armée.

Nous mangions donc bien, très bien même, à *La Bonne Fortune*. Non contente de cette abondance, je m'empiffrais le soir, en cachette, de figes sèches, de noix et de pois grillés que je dérobaïs dans la réserve. Et je ne manquais pas une occasion de mettre la main aux pâtisseries que ma mère préparait pour les offrir aux dieux les jours de fêtes, à nous les jours fastes, et aux clients de temps en temps. Je gagnais à ces petites débauches ce que les matrones appellent « de la graisse de jeune chien » ; la prévoyante Nature me préparait aux joies de l'amour en arrondissant suavement mes fesses. Je n'étais pas encore une jeune fille ; mais je n'étais déjà plus une fillette.

Ce changement me valait l'attention de plus en plus intéressée de nos clients. On ne se gênait pas trop pour accompagner mes allées et venues dans la salle de commentaires gaillards. Mais les choses en restaient là. On savait que nous étions les filles du patron, Livia et moi. Nous étions donc respectées. Et du reste, s'il l'avait fallu, mon père aurait à l'instant retrouvé sa grande gueule et sa poigne de centurion pour jeter à la rue un client un peu trop entreprenant.

Anella et Eschara me traitaient maintenant avec une amitié respectueuse et complice. Eschara était une grande et belle jeune femme, dont les seins fermes et pointus faisaient mon admiration. Elle n'avait apparemment pas de compagnon parmi nos esclaves, comme il est fréquent pour ces femmes d'en avoir. Mais sans doute se donnait-elle à l'un ou l'autre à l'occasion.

Moins grande qu'elle, de formes plus généreuses, Anella était remarquable surtout par une peau très blanche, dont elle prenait grand soin. Comme son compagnon Titus, dont elle avait deux enfants, un garçon de six ans et une fille de quatre, elle venait de cette Gaule Belgique lointaine et brumeuse, dont le soleil parcimonieux ne parvient à mûrir ni les fruits ni les femmes.

Elle était elle-même réservée, silencieuse, et frileuse. Ce n'est qu'à la belle saison qu'elle se contentait d'une courte tunique, offrant alors généreusement à la vue des clients des reins bien creusés et une croupe particulièrement belle.

Ni elle ni Eschara ne travaillaient jamais, à l'office, et elles ne servaient dans la salle que quand il y avait « un coup de feu », comme disent les gens du métier. Mais, allant de table en table ou appuyées au mur, elles répondaient aussitôt au moindre signe d'appel.

La Bonne Fortune, tu le sais, était adossée aux thermes de Proprio, édifiés bien longtemps avant notre époque, deux cents ans au moins, par un prêteur urbain de ce nom.

Bien qu'ils fussent correctement entretenus, et somme toute agréables, ils étaient délaissés par la bonne société de la ville qui leur préférait les Thermes Neufs, construits depuis moins d'un demi-siècle à l'écart du port et de ses puanteurs. Cependant les installations d'eau chaude et de vapeur étaient restées en bon état ; et comme elles étaient peu utilisées, les précédents propriétaires de *La Bonne Fortune* avaient obtenu du préfet des eaux, moyennant une redevance raisonnable, le droit de faire venir les eaux chaudes et la vapeur dans l'auberge même. Ainsi les voyageurs y trouvaient-ils des bains à leur convenance. Une porte les séparait des thermes ; elle se fermait de notre côté et permettait à nos clients d'y passer directement, sans avoir à sortir dans la rue.

Nous pouvions (je veux dire notre famille et notre domesticité) user de ces bains jusqu'à la cinquième ou sixième heure⁽⁶⁾ ; après quoi, ils étaient réservés à nos clients.

Ceux-ci payaient dix sesterces pour un bain, et c'était pour moi un petit mystère. La somme me paraissait excessive, puisque les thermes de Proprio et même les Thermes Neufs étaient moins chers, et ouverts à tous. Anella et Eschara étaient les « baigneuses » de l'auberge. Elles seules pouvaient prendre soin des clients qui avaient demandé « un bain ». C'est à ce titre qu'elles disparaissaient trois ou quatre fois par jour, et jusqu'à dix fois lorsqu'arrivait au port une flotte ou un convoi, pour passer une demi-heure ou une heure avec le client qui les avaient choisies. Pourquoi, me demandai-je, ont-elles seules le privilège de gagner ces dix sesterces, même si elles en rendent aussitôt la moitié à mon père ?

Quand j'eus moi-même gagné ma première pièce en me prêtant au désir de Marcus, ces petits mystères s'éclaircirent, tu le penses bien. Mais je n'en étais que plus curieuse de les voir l'une ou l'autre à l'ouvrage.

Un jour (je pouvais avoir dix ans), Eschara s'assit à la table où buvaient déjà deux habitués, Colea et Rufus, qui travaillaient l'un et l'autre sur le port. Le plus bruyant des deux, Colea, un gaillard d'une trentaine d'années velu comme un ours, devait être en fonds ce jour-là : c'est lui qui régala Rufus, et les pots de vin miellé se succédaient

sur leur table.

Après avoir discuté un moment avec lui, Eschara se dirigea vers la salle des bains. Comme j'étais sur son passage, elle s'arrêta un instant pour me dire :

— Je vais préparer un bain pour Colea, petite. D'ici un quart d'heure, tu iras lui dire que je l'attends.

J'allais donc à leur table quand je jugeai que le temps étaient venu.

— Seigneur Colea, dis-je en lui touchant l'épaule, Eschara me prie de te faire savoir que ton bain est prêt.

— Quelle gentille messagère tu fais, Florella ! s'exclama-t-il. Une commission aussi plaisante mérite bien un as, ajouta-t-il en le posant dans ma menotte. Toi, Rufus, dit-il à son compagnon, finis ce pot de Tavellum⁽⁷⁾ à ma santé ! Et si un jour t'as dix sesterces de trop dans ta poche, souviens-toi de te faire baigner par Eschara. Tu ne regretteras pas ton argent !

Il se leva, et j'allai vers d'autres tables. Colea sorti de la grande salle, j'attendis une clepsydre encore⁽⁸⁾ avant de disparaître à mon tour. Il n'y avait pas grand monde à l'auberge ce jour-là, et personne ne se préoccuperait de ma brève absence, à supposer même que l'on s'en aperçût.

Je parvins sans rencontre fâcheuse jusqu'à la porte de chêne qui séparait la salle des bains du reste de l'auberge. J'entrai sans bruit et je me glissai derrière une tenture pour ne pas trahir ma présence. Ils étaient là en effet, Colea assis sur une banquette de marbre garnie de coussins, nu et encore fumant de sueur ; Eschara se tenait derrière lui, vêtue seulement du petit pagne des baigneuses relevé entre les jambes et serré dans la ceinture, lui frottant le dos d'une serviette de toile. Quand elle eut terminé, il se retourna, lui prit des mains la serviette qu'il jeta au sol, et la fit passer devant lui pour se précipiter goulûment sur ses seins. Mais elle recula d'un pas, et allongea la main vers son ventre.

— Allons, Colea, dit-elle, ne t'amuse pas ! Je vois que tu es pressé de jouir. Veux-tu me prendre comme d'habitude, en cavalière ?

— Bah ! ma toute belle, répondit-il en lui pelotant les fesses, mange-t-on tous les jours du pâté d'anguilles ? Présente-moi ton cul, veux-tu ? Il y a longtemps que je ne t'ai pas baisée par-derrière, et c'est de cela que j'avais envie tout à l'heure !

— Comme il te plaira, débauché, répondit placidement Eschara. Après tout, celui qui paie commande. Mais ne va pas t'égarer chez le voisin, Colea, ou je ne te reverrai de ma vie. Tu sais que c'est l'affaire d'Anella... Ou peut-être de Pytheos, ajouta-t-elle en riant. Allons, en place, homme !

— Tu as raison, s'exclama Colea. Assez bavardé ! En place ! Quitte ton pagne et prépare-toi !

Eschara se dévêtit en effet en un instant, monta sur la banquette, et s'y plaça à quatre pattes, comme une jument qui attend l'étalon. Il s'agenouilla vivement derrière elle, la saisit par les hanches, et parvint sans doute en quelques instants à lui enfoncer jusqu'à la garde entre les fesses un instrument qui devait être d'une taille appréciable, car elle poussa un petit cri de douleur et avança un peu la croupe, comme pour lui échapper. Mais à ce mouvement de refus succéda aussitôt le mouvement contraire. Elle recula contre lui en criant :

— Va donc, Colea ! Entre ! Ah... Ne crains pas de me défoncer ! Oui... Il y est. Ne laisse que les couilles dehors, par Hercule ! Et que le Tartare m'engloutisse si je ne te... fais pas... décharger... comme un cheval !

— En attendant, rugit Colea qui se démenait comme un gladiateur, c'est toi qui m'engloutis, la belle ! Que Vénus me protège ! Ma pauvre pine a disparu dans ce gouffre comme une olive dans le gosier d'un mendiant ! Un mulet n'en toucherait pas le fond ! Et comme il me brûle, ce mignon ! Les dieux me foudroient si j'ai jamais connu une salope aussi chaude que toi, Eschara ! Tiens ! Prends ! Et encore celui-ci ! Et celui-là encore !

Je te l'avoue, Caius, j'étais plus surprise et heurtée de ce tapage grossier et de ces hurlements de charretier pris dans un encombrement, que de ce que je voyais. Après tout, me disais-je, cette gymnastique est celle de la nature : les chiens, les chevaux, les béliers, ne s'y prennent pas autrement. Quoi de plus sot qu'une mouche sur une mouche ? questionne le sage. S'il était mouche lui-même, il aurait beau jeu de répondre : « Et quoi de plus sot qu'un homme sur une femme ? Ou qu'une femme sur un homme ? »

Le dieu baise la déesse, le garçon baise la fille, le satyre baise la nymphe et le bouc baise la chèvre. Mais c'est la même ardeur de foutre qui les anime, et c'est avec les mêmes cris de jouissance qu'ils déchargent. Et quant à l'objet de leur désir, une chèvre bien baisée est plus heureuse qu'une déesse négligée. Ainsi va le monde, mon Caius.

J'en avais assez vu et je m'apprêtais à quitter sans bruit ma cachette, quand une mouche, précisément, me fit découvrir. Une mouche, ou plutôt une guêpe qui tournait depuis un moment autour de moi et qui se posa enfin sur ma cuisse. Oubliant où j'étais, je claquai des mains pour la chasser, en m'écriant :

— Va-t'en, sale bête ! Va-t'en !

— Ah ! s'exclama Colea, la fille... la fille du... patron... Attends

un peu... puceronne... Quand... j'aurai... joui... j'm'occuperai d'toi ! Ne pars pas... mon Eschara... Remue bien le cul... salope... ton cul... Foutre... Elle nous... regarde... la petite... Elle... nous... regarde... Ah ! Ça vient, Eschara ! Ça vient ! Voilà pour toi, salope ! Tiens ! Et voilà pour la... petite !

Sans cesser de gémir et de tortiller de la croupe comme le lui demandait Colea, Eschara avait tourné la tête dans ma direction et roulait des yeux blancs. Sitôt que Colea eut joui, elle le délogea d'un coup de reins, descendit de la banquette et vint me prendre par la main, à la fois mécontente et amusée.

— Que fais-tu ici, Florella ? me demanda-t-elle sévèrement. Tu sais bien que vous ne devez pas entrer aux bains quand nous y sommes, Anella ou moi. Surtout avec un client !

Je fis mine de pleurer en inventant aussitôt une excuse :

— Mais, Eschara, je te cherchais. Rufus réclame à grands cris un autre pot de Tavellum. Je ne pensais pas te déranger, par Bacchus ! Et je n'ai rien vu, sois-en sûre.

— J'suis sûr du contraire, moi, répliqua Colea qui s'était approché à son tour. J'vais la ramener à son père pour lui faire donner vingt coups de fouet, ajouta-t-il en me pinçant rudement l'oreille.

— Non, seigneur Colea, non ! m'écriai-je terrorisée. Pas à mon père ! Je ferai tout ce que tu voudras, mais ne me ramène pas à mon père ! Pas le fouet !

En même temps, je me jetai vivement à ses genoux en enserrant ses jambes de mes deux petits bras, comme le font les suppliants. Bien qu'il eût abondamment déchargé, il bandait encore, et sa queue se balançait sous mes yeux en laissant convulsivement échapper des petits jets gluants dont j'eus bientôt le visage barbouillé.

— Tout c'que j'voudrais, vraiment ! ricana-t-il en la prenant dans sa main pour la pousser contre mes lèvres. Tout c'que j'voudrais ! Non, par Junon Fellatrice ! Tu es trop jeune pour cela. N'est-ce pas, Eschara, qu'elle est trop jeune pour sucer des pines ?

— Allons, Colea, intervint Eschara, sois raisonnable. Je ne le ferais pas moi-même pour moins de deux deniers. Laisse-la partir.

Partir ? Tu l'as déjà deviné, mon Caius, s'il est une chose que je ne souhaitais pas à ce moment-là, c'était précisément de partir. Oh ! ne crois pas que je fusse tentée par la proposition de Colea. Certes, j'ai sucé bien des queues depuis cette époque lointaine, et de toutes sortes. J'y ai pris goût, je le reconnais. Et tu as pu éprouver par toi-même, mon bien-aimé, que Junon Fellatrice, qu'elle me pardonne cette offense, ne suce pas mieux que ta servante. Mais le goût ne m'en est venu que plus tard, alors que j'avais douze ans ; et même à vingt, je me serais récréée, à la vue du morceau que me présentait Colea :

« Non, Seigneur, non !

Deux deniers, c'est bien trop peu.

Pour sucer un si gros nœud⁽⁹⁾ ! ».

Cependant, me disais-je, quel dommage ce serait de partir au moment même où je peux satisfaire avec ce Colea ma curiosité de ces choses, en y gagnant peut-être une piécette !

Tu as le droit de sourire, mon Caius ; et tu aurais même celui de t'indigner. C'est que tu ne connais rien au cœur des petites filles. Te souviens-tu, ami, de ce que fait dire notre Pétronus à cette grande débauchée de Quartilla, alors qu'on lui reproche de vouloir faire dépuceler devant elle sa petite servante Pannychis, qui n'a pas encore huit ans :

— *Bon, étais-je plus nubile qu'elle quand je perdis mon pucelage ? Que Junon me poursuive de sa colère si je me souviens d'avoir jamais été vierge⁽¹⁰⁾ !*

D'une certaine façon en effet, aucune femme ne l'a jamais été. Au berceau déjà, elle se conduit avec un homme qui l'embrasse ou qui la chatouille comme le ferait une putain habile ; ou plutôt, comme nous le faisons toutes. Notre démon nous enseigne que les hommes ont un membre, bien avant que nous en ayons vu un ; et nous sentons le désir des hommes bien avant de savoir comment le satisfaire. Vous nous voyez tout occupées à vêtir et à dorloter nos poupées, alors que vous jouez déjà avec de petits glaives de bois, et que vous écoutez déjà les propos des philosophes. Et vous pensez : « Il n'y a rien que des poupées dans ces petites cervelles. » Oh, comme vous vous trompez ! Nos poupées, tu ne l'ignores pas, nous les consacrons solennellement le jour de notre mariage à la déesse de notre choix, Aphrodite, Vénus ou Astarté ; et nous ne nous en séparons pas jusqu'à ce jour. Mais nombre d'entre nous ont conservé une autre très ancienne coutume de la Grèce, notre mère : c'est qu'une jeune fille est regardée comme vierge aussi longtemps qu'elle n'a pas répandu le sang de la défloration. Est-ce véritablement le rester que de se prêter au désir de l'homme de toutes les manières possibles, sauf une ? Je ne le crois pas.

J'étais donc là, toujours à genoux devant Colea, considérant avec intérêt et un peu d'inquiétude la machine de plus en plus grosse et rouge qu'il maintenait sous mon nez.

Certes, il ne manque pas de Priapes, de peintures ou de statuettes dans nos maisons pour enseigner à une petite fille ce qu'est une queue

bandante. Mais un chien de mosaïque ne mord pas ; un cheval de bronze ne court pas, et une queue de terre cuite ne décharge pas. Celle de Colea, au contraire, paraissait toute prête à le faire, et je n'étais qu'à moitié rassurée.

— Eschara, dis-je rapidement, je partirai. Je vois bien qu'un assaut n'a pas épuisé la vigueur de notre oncle (c'est ainsi que nous nommions par plaisanterie les bons clients, quand ils ne nous paraissaient pas mériter le titre de « seigneur », ou de « noble étranger »), et qu'une petite fille comme moi est de trop dans vos jeux. Cependant, je lui ai promis de faire tout ce qu'il voudrait, et je suis liée par ce serment. C'est à toi qu'il appartient de m'en délier, seigneur Colea, en me faisant connaître ta volonté.

— Cette poupée est impayable ! s'écria Colea en éclatant de rire. Il lui tarde de vendre son cul, par la Mère des plaisirs ! Car tu ne seras pas assez sottre pour en faire cadeau à quelque galant, n'est-ce pas, Petite Fleur ?

— Oh, mon oncle Colea, répondis-je sans me troubler, pourquoi donnerais-je ce que l'on est disposé à payer ? Et vois si j'ai bien retenu ta leçon : trouveras-tu dix as au fond de ta bourse pour me permettre au moins d'honorer ton priape de quelques coups de langue ?

— De plus en plus drôle ! s'esclaffa Colea. Qu'en penses-tu, Eschara ?

— Que cette petite putain mérite bien en effet d'être ramenée à son père et fouettée devant toute la famille⁽¹¹⁾, répondit Eschara, irritée de voir la fille de la maison voler le travail d'une esclave, et de sentir son client moins intéressé par elle que par moi.

— Allons, ma belle, dit Colea, est-ce le lieu et le temps de se chamailler ? J'ai gagné tout à l'heure deux antoniens⁽¹²⁾ aux osselets, et je sens que cette petite me portera chance. Il y en a un pour elle, mais à une condition...

- Ta servante t'écoute, répondis-je en riant.

— C'est que je rendrai ces coups de langue à ton petit con imberbe, ma poupée. Je m'en lèche déjà les babines, lit d'être le premier à déguster ton coquillage, ça vaut bien un antonien, à mon idée. Alors, marché conclu ?

Je me gardai bien de le détromper, et je fis mine de réfléchir ; mais j'étais déjà prête à accepter. Un antonien, c'est une somme pour une petite fille qui rêve de la première bulle d'or qu'elle accrochera dans ses cheveux. Quant au reste, me dis-je, s'il ne s'agit que de quelques coups de langue à donner ou à recevoir, je n'en mourrai pas. Je répondis donc :

- Oui, seigneur Colea. Mais à mon tour, à la condition que tu donneras l'autre antonien à Eschara.

L'idée de sucer ma petite moule l'avait certainement mis en belle humeur, car il acquiesça aussitôt. Eschara se dérida, et profita de ce que Colea regagnait la banquette où il s'étendit aussitôt, pour me tirer un peu à l'écart et me demander à voix basse :

— Qui t'a enseigné ces belles manières, Flora (c'est la première fois qu'elle m'appelait ainsi) ?

- Qu'importe, Eschara ? J'offre ce que je peux.

- Et veux-tu vraiment faire ce qu'il te demande ? Ou n'est-ce que pour plaisanter ?

- Plaisante-t-on avec un antonien, ma chérie ?

- Eh bien, soit, répondit-elle en haussant les épaules. Après tout, tu es maintenant assez grande pour savoir ce que tu fais. Et tu es la fille du maître, et non une esclave comme moi. Mais je te préviens : Colea ne s'est pas fait raser depuis les dernières Ides au moins, et sa barbe de sanglier t'écorchera les cuisses, ma chérie.

— Ma chérie, répondis-je sur le même ton, gagne-t-on un antonien sans un peu de souffrance ?

— Et puis, je dois te le dire, poursuivit Eschara en souriant, il empeste l'ail.

— Où places-tu donc mon nez ? répliquai-je en éclatant de rire.

Je passe le reste, qui serait indigne de ton talent de poète, mon Caius. Sache que j'eus en effet la peau des cuisses arrachée jusqu'au sang, tant Colea mit d'ardeur à me sucer ; que je n'en tirai pas grand plaisir, et que je me retins soigneusement, cette fois, de me laisser aller dans sa bouche comme je l'avais fait avec Marcus, de peur qu'il ne me reprît mon antonien : car on ne sait jamais à l'avance ce qui plaira ou déplaira à un homme. Mais sache aussi que je ne trouvai pas du tout désagréable de promener ma petite langue du haut en bas de cette colonne de chair, qui me parut cependant redoutable si j'avais dû l'enfourner.

Durant que nous nous sucions et léchions en amoureux, Eschara chatouillait d'une main experte les couilles de son client. Quand elle le vit tout à fait en état, elle m'écarta brusquement pour monter sur la banquette et l'enfourcher ; et les laissant à leurs amours renaissantes, je revins dans la grande salle plus riche de savoir et d'argent que je n'en étais sortie.

Tu m'écoutes, tu écris, et sans doute trouves-tu ta Flora bien inconvenante, Caius. Ce n'est pas mon humeur qui le veut ainsi, mais la vérité. Pourquoi serait-il honteux à moi de raconter sans les voiler ni les farder mes années d'enfance, qu'à un autre de fatiguer des heures durant son auditoire d'un plat discours de philosophe ?

Et puis, une chose est la morale, ami, autre chose est l'argent. Tu ne le croiras peut-être pas, et tu en souriras : celle qui te parle, qui s'est enrichie en servant d'entremetteuse à des hommes et à des femmes affamés de plaisir, et souvent du plaisir le plus bas ; cette femme que tu pourrais mépriser et que tu aimes ; cette femme, Caius, ne dédaigne pas la philosophie. J'ai dans ma bibliothèque bien des traités fameux ; de ceux qui enseignent la vertu aux autres. J'ai lu et médité ceux du sage Sénèque⁽¹³⁾. Ce qu'est la morale des livres, je le sais donc. Mais je sais aussi que ce Sénèque n'a jamais mangé que dans de la vaisselle d'or : qu'il était propriétaire, par la faveur de Claude et de Néron, de biens immenses en Campanie et en Sicile ; que ses meubles en ivoire et en argent étaient célèbres dans tout Rome. À ce prix, qui ne prêcherait la modération et la chasteté ?

Ce que tu ignores aussi de moi, heureusement, c'est qu'il m'arrive de recevoir ici des chrétiens et de m'entretenir de leurs croyances avec eux. Ils étaient nombreux à Lambèse, comme ils le sont dans toute l'Afrique et comme ils le seront de plus en plus, je pense, dans tout l'Empire.

Mon père, bien qu'il soit toujours resté fidèle à nos dieux et au culte de l'Empereur, les traitait avec équité et bienveillance. Il regardait comme des fables les bruits odieux que la populace fait courir sur eux ; qu'ils adorent une tête d'âne, par exemple, ou qu'ils sacrifient des enfants à leur Christ.

Ils sont ennemis de nos jeux, des spectacles du cirque, des bains, de la volupté, de l'amour des femmes et plus encore de celui des petits garçons. Libre à eux, aussi longtemps qu'ils respectent les lois de la cité et qu'ils rendent au divin Empereur le culte qui lui est dû. Et je ne saurais leur faire le même reproche qu'à Sénèque le philosophe ; car ce sont presque tous de pauvres gens, et s'il arrive qu'ils aient quelque bien, ils n'ont de cesse de l'avoir distribué en aumônes.

Mais leur dieu lui-même, qu'ils disent avoir fait de rien le monde et le genre humain, n'a-t-il pas créé les femmes pour le plaisir des hommes et les hommes pour le plaisir des femmes ? Et mis au monde les garçonnetts et les fillettes pour le plaisir de tous ?

Aujourd'hui moi, et toi demain, très cher. Un jour, la barque de Charon nous fera passer à tous les sombres eaux du Styx. Plus de rires, alors, plus de parfums répandus, plus de corps confondus dans l'ivresse du plaisir. Les folies que nous n'avons pas faites sous la belle lumière du jour, c'est alors que nous les regretterons. La mort est le lot de chacune et de chacun ici-bas. Que l'amour le soit aussi, mon Caius !

Je lis dans tes yeux que ces propos te lassent déjà. C'est le récit de ma vie, que tu attends de moi : et non quelque leçon de morale.

Revenons donc à *La Bonne Fortune* et à ses hôtes.

J'avais cru jusqu'alors qu'Eschara devait son surnom d'esclave à sa peau très brune, à ses cheveux noirs abondants et luisants d'huile, et surtout à ses yeux dans lesquels, quand elle était échauffée, on voyait en effet passer des flammes⁽¹⁴⁾. Après ce que je venais d'entendre de Colea, je compris que si ses clients l'appelaient « la Fournaise », ce n'était pas pour cela, mais pour la chaleur qu'elle apportait dans l'amour.

Je le croyais du moins. Devenue tout à fait femme, j'appris de mes amants que la nature nous a faites bien différentes à cet égard. La plupart d'entre nous, disent-ils, si plaisantes qu'elles soient par ailleurs ne sont pas plus chaudes du con que de l'eau tiédie ; et à ce compte (je rapporte ici ce que je leur ai souvent entendu dire), autant vaut le cul d'un jeune garçon.

Bien rares sont les femmes qu'un homme préfère toujours aux autres, ou aux éphèbes, parce qu'elles font éprouver au membre qu'elles hébergent une chaleur inhabituelle et inoubliable.

Celles-là en vérité, même si elles ne sont plus toutes jeunes, et même si elles ne sont pas d'une beauté éclatante, ne seront jamais abandonnées par ceux qui les connaissent.

Après cela, nous devînmes assez amies, Eschara et moi, pour qu'elle acceptât de m'associer de temps en temps à ses parties. Quand je voyais s'asseoir seul et un peu à l'écart un étranger que le bruit et le va-et-vient incessant de la salle paraissaient intimider, j'allais bien vite recueillir sa commande et je prévenais d'un mot Eschara qu'elle se tînt prête à lever le gibier. Puis je revenais avec la coupe ou le pichet demandés, en prenant soin de relever d'une main ma petite tunique. J'avais vite appris, mon Caius, que les fesses d'une adolescente sont ce qu'elle a de plus charmant à mettre sous les yeux d'un homme, et qu'il en est peu à qui elles ne donnent l'envie de tâter une viande plus abondante, fussent-ils exténués par une étape de vingt milles. Après le vin, j'allais chercher l'eau tiède ; et en faisant le mélange⁽¹⁵⁾, je feignais d'en avoir laissé tomber quelques gouttes sur son vêtement.

— Ah, seigneur ! m'exclamais-je, comme ta servante est maladroite. Certes, je mérite d'être grondée. Mais avant d'appeler mon père, permets du moins que j'essaie de faire partir cette tache.

Là-dessus, je m'agenouillais tout près du bonhomme, et je glissais ma chaude menotte sous sa tunique. Et Priape de s'éveiller, et mon homme de me caresser la tête !

Je n'allais pas plus avant ; du moins dans les premiers temps. Quand j'avais éprouvé que le serpent se dressait sérieusement, je me levais, sans oublier de lui remettre mon petit derrière sous les yeux, et je lui demandais doucement :

— Notre oncle désire-t-il la compagne d'une belle esclave ?

Dès qu'il avait fait signe qu'il la désirait en effet (ce qui était le plus souvent le cas, quand j'avais bien choisi ma victime), j'ajoutais :

— Pour dix sesterces, seigneur, Eschara t'emmènera au bain et exaucera ton désir. Et pendant ce temps, ta servante Flora réservera ta table et tiendra ton vin tiède. Il ne t'en coûtera qu'un petit sesterce de plus, si tu le veux bien.

L'affaire conclue entre « notre oncle » et Eschara, j'empochais mon sesterce, qui s'ajoutait aux autres dans une niche de la chambre que je partageais avec Livia.

Je ne fus pas longue à m'apercevoir que mon manège n'échappait pas aux autres serveurs, ni même à mon père qui faisait à peu près toutes les heures une apparition dans la grande salle. Mais quand je passais près de lui en souriant alors que je venais de préparer un client à Eschara, il se contentait de me tapoter l'épaule en me lançant à voix basse :

— Alors, Petite Fleur, les affaires vont bien, à ce que je vois !

— Plutôt bien, père, répondais-je. Nous y trouvons tous notre compte, n'est-ce pas ?

Je te vois froncer le sourcil, mon Caius. Tu ne peux croire qu'un père accepte de voir ainsi, sous son toit et presque sous ses yeux, sa fille rabattre les clients pour le compte d'une esclave prostituée. Mais souviens-toi que nous n'étions pas riches. En arrivant à Massilia, mon père n'avait pu payer qu'une partie du prix de l'auberge, et il avait dû contracter, pour devenir propriétaire, une dette qui lui pesait. Comme c'était un homme juste et bon, il laissait à Eschara et aux autres la moitié de ce qu'elles encaissaient aux bains. Mais plus grosse était l'autre moitié, plus vite sa dette serait éteinte. Cela, je le savais, et il m'était reconnaissant de prendre ma part de son souci.

Crois-en l'expérience d'une fille d'aubergiste, Caius ni les chambres, ni la table, ni même le vin, ne sont d'un gros rapport dans ce métier. Ce n'est que de l'argent qui va et qui vient. En revanche, comme l'a si bien dit le grand Aristote dans son *Traité des choses de la vie* :

Aï pugai, toun pénètos smicron chrusou métallon.

« Le cul, c'est la petite mine d'or du pauvre⁽¹⁶⁾. »

Plus réservée, je l'ai dit, Anella menait toute seule son affaire. Elle avait ses habitués, comme Eschara les siens. Il arrivait cependant qu'après s'être entretenu un instant avec celle-ci, le voyageur la laissait repartir seule. Un moment après arrivait Anella, du moins quand elle n'était pas déjà occupée aux bains, et c'est avec elle que s'éloignait l'homme. Parfois même, ni l'une ni l'autre n'avait le bonheur de plaire, et c'est alors Pytheos qu'il fallait aller chercher.

Mais il était bien rare que je ne tire pas une pièce de l'un ou de l'autre.

Les habitués n'avaient pas besoin de moi pour inviter une des femmes à leur table ; et je restais pour eux la fille du patron. Mais pour les étrangers, je n'étais qu'une nymphette délurée et appétissante, et ce qui devait arriver arriva.

Anella me fit signe un jour de la rejoindre à la table où elle buvait avec un commerçant syrien de bonne mine. Je le saluai, et Anella me dit :

Flora (c'était, elle aussi, la première fois qu'elle ne m'appelait pas « Petite Fleur »), le seigneur serait heureux que tu nous tiennes compagnie aux bains.

Compagnie, Anella ? Le seigneur m'honore beaucoup. Mais de quelle sorte ?

Ma réplique amusa le Syrien. Petite, me dit-il, ne crains rien. Je respecterai ta jeunesse. Je sais d'ailleurs que tu es la fille d'un homme libre. Et qui serait assez hardi ou dénué de raison pour porter la main sur toi sans ton consentement ? Non, je ne le ferai pas. Mais ta petite mine me plaît, et ta présence en bas me serait très agréable.

Et, ajouta Anella, le seigneur te prie d'accepter dix sesterces pour cette présence.

Sans refuser, et sans oublier de faire valoir « ma petite mine d'or », je fis toutes sortes de manières, si bien que le syrien monta l'enchère jusqu'à cinquante sesterces pour nous deux.

N'y en eût-il que vingt pour moi, c'était plus que je n'avais jamais espéré jusqu'alors. Anella s'empressa d'ailleurs d'accepter en mon nom, en ajoutant :

— Seigneur, ne demande pas à cette enfant plus qu'elle ne saurait supporter. Et (dit-elle en dégageant des plis de sa tunique un membre encore mou, mais qui me parut énorme), par la déesse de Cythère, ceci est déjà beaucoup pour moi. Ainsi, jure par Astarté que tu n'essaieras pas de lui fourrer ce morceau ni entre les fesses, ni entre les dents. Quant au reste, elle est encore vierge, j'en atteste Isis, et son pucelage n'est pas pour toi, en offrirais-tu dix deniers d'or. Vois donc en quoi elle peut te servir.

— Ma belle, répondit le Syrien en passant la main entre mes cuisses, je ne suis pas un barbare ; et l'honneur de cette mignonne m'est aussi cher que me serait celui de ma petite sœur. Je désire seulement contempler son joli cul pendant que tu me prêteras le tien. Et peut-être quelque autre petite chose : mais nous en reparlerons là-bas.

« Eh bien, me disais-je en trotinant à leurs côtés dans le couloir qui menait aux bains, voici encore vingt sesterces gagnés sans trop de peine, et même avec quelque plaisir. La petite chose dont cet homme a

parlé ne doit pas être bien méchante, à en juger par son air. »

Du reste, il me plaisait. Il pouvait avoir quarante ans - et pour une adolescente, c'est un âge vénérable. Il était beau et calme. J'admirais surtout sa barbe noire et bouclée, qui au moins ne m'écorcherait pas les cuisses, me disais-je.

Il plaisait aussi à Anella, je le voyais. Certes, un client de cinquante sesterces ne saurait déplaire à une fille de salle ; mais il y avait quelque chose de plus dans la tendresse avec laquelle elle frôlait sa hanche en marchant et se retournait pour lui sourire. Quand Vénus l'a voulu, même la dernière des louves est une femme amoureuse, mon Caius.

— Mes chéries, dit-il, quand nous eûmes tiré la porte derrière nous, vous m'excitez également toutes les deux, chacune à votre manière ; et c'est heureux, car je ne suis plus un jeune homme, et j'arrive d'une traversée bien fatigante. Approchez donc en vous tenant enlacées, mes Grâces !

Anella fit tomber sa tunique d'un geste, et je l'imitai. J'étais grandelette pour mon âge ; elle l'était évidemment plus que moi, mais de moins d'une tête, si bien que je paraissais presque une femme à côté d'elle. Elle avait encore de très beaux seins, en dépit de ses maternités, et surtout, des fesses que les hommes devaient trouver admirables : pleines, charnues, formant une sphère parfaite que mettaient en valeur une taille étonnamment fine pour une femme de cet embonpoint, et, en bas, la double courbe par laquelle elles débordaient sur les cuisses bien jointes. Me tenant enlacée, elle nous fit tourner le dos au Syrien étendu sur la banquette. Il s'exclama :

— Vraiment, je ne sais laquelle de vous deux mérite la palme des plus belles fesses. Cependant les tiennes, mignonne, ne sont qu'une ébauche de la perfection : des fruits verts auxquels il manque, permets-moi de le dire, la pulpe et le velouté. Mais ne te désole pas ! C'est l'affaire de trois ou quatre ans ; quant aux seins, tu devras patienter quelques années de plus avant qu'ils puissent se comparer à ceux d'Anella. De son cul, je ne dirai rien. À Homère même, les mots manqueraient pour le louer comme il convient !

Disant cela, il s'était levé et, se tenant derrière nous, pressait en même temps le cul d'Anella et le mien. Elle s'excitait peu à peu, se pendait à mon cou, et se tordait en soupirant pour l'inciter à engager la main entre ses fesses ; ce qu'il fit, sans cesser de me peloter savamment, passant d'une fesse à l'autre et de l'extérieur à l'intérieur pour effleurer mes reins en remontant. Ayant sans doute atteint ce qu'il cherchait chez Anella, il chuchota à nos oreilles :

— Et voici le séjour des dieux ! Tu portes bien ton nom, Anella⁽¹⁷⁾ ! J'espère que ce petit rond se prêtera aussi

voluptueusement à ma queue tout à l'heure, qu'à mon doigt en ce moment. Le sens-tu, ma Junon ?

Comme ils ne s'occupaient plus guère de moi, je m'écartai un peu. Mais le Syrien me rappela :

— Ne t'en va pas, petite ! C'est le moment de servir nos amours ! Place-toi en face d'Anella et caresse-la par-devant comme je le fais par-derrière. Que Baal m'abandonne si nous ne la faisons pas jouir doublement dans nos doigts !

Je me collai contre Anella, qui se pencha et m'embrassa avec fureur.

— Oui, Petite Fleur, soupira-t-elle, oui... Branle-moi du côté de Vénus comme il me branle du côté de Junon ! Je vais guider ton doigt... Oui, ainsi... Doucement d'abord... Oh oui ! Et toi, mon Syrien, ton doigt, je t'en supplie... Et mes seins... Il y en a un pour chacun... Oui, doucement...

Tu le penses bien, mon Caius, à moins de me prendre pour une enfant très débauchée : je n'avais jamais encore caressé de femme. Étais-je maladroite ? Je ne le crois pas ; car j'eus bientôt trouvé le point qui provoquait chez Anella des mouvements de plaisir de plus en plus violents. Elle gémissait :

— Allez, mes deux... amants... Tous les deux ! Ta main, Flora ! Oui... Plus fort... Et toi, homme, sens comme mon cul s'offre à... ton doigt... Un autre, je t'en supplie... Un autre... pour préparer la voie... Oui, enfonce-les... Tous les deux... Toi aussi, petite, enfonce... Oui, oh oui ! Ah ! Je jouis ! Je jouis...

C'est la première fois que je voyais une femme éprouver le plaisir, et ce moment m'est resté d'autant plus présent à la mémoire, que j'y participais. Anella se tordait entre nous comme une Nymphé enlevée par un Aegipan : elle poussait tour à tour ses fesses contre la main du Syrien, et son ventre contre la mienne. Par moments, mes doigts rencontraient ceux de l'homme ; et elle nous étreignait furieusement, tantôt lui, tantôt moi.

J'ai su depuis que nous pouvons facilement donner la comédie du plaisir à nos amants. Mais ce jour-là, celui d'Anella n'était pas simulé. Elle écumait et râlait comme une Ménade saisie par la fureur de Dionysos, me griffait le dos, me mordait les lèvres, jusqu'au moment où le dieu l'abandonna et où elle revint à elle.

III

Sais-tu comment les Grecs appellent cette caresse, mon Caius ? Non, sans doute ; tu es trop jeune et trop sage pour cela. C'est « la rencontre de Corinthe » ; ou « la fourche de Neptune ». Pour celle-ci, tu comprends que les doigts de notre amant s'enfoncent en même temps dans nos deux gouffres comme la fourche de Neptune dans les deux océans, celui du Levant et celui du Couchant.

Pour l'autre, l'expression veut dire qu'ils nous pénètrent profondément des deux côtés, comme les deux mers, l'Ionienne et l'Égée, pénètrent profondément de part et d'autre de l'Attique, ne laissant entre elles qu'une étroite bande de terre ferme. C'est d'ailleurs ainsi, « l'isthme de Corinthe », que les femmes de l'Attique nomment cette partie la plus secrète de notre corps. Et quand elles parlent de Lékhaïon et de Kenchréaï, qui sont, tu le sais sans doute, les deux ports de chaque côté de l'isthme, c'est pour désigner pudiquement nos deux orifices d'amour.

Celui de l'orient, par lequel l'homme voit le jour, est Lékhaïon. Celui de l'occident, qui le suit dans l'ombre, est Kenchréaï. As-tu bien noté cela, mon Caius ? Kenchréaï, l'œillet, Lékhaïon, la rose ; Lékhaïon, le grand, Kenchréaï, le Petit.

Mais voici bien longtemps que je parle, mon aimé, et je vois que tu ne tiens plus ton roseau que d'une main tremblante. Est-ce la fatigue ? Je ne le pense pas. Tu te demandes plutôt si tu saurais, à toi seul, me donner autant de plaisir qu'en avait pris Anella entre le Syrien et moi ?

Je l'espère bien, scribe de mon cœur ! Allons, laisse sur la table toute ta panoplie d'écrivain, et approche-toi. C'est assez de temps consacré aujourd'hui à Erâto⁽¹⁸⁾.

Impatient ! Quoi, tout de suite l'assaut ? Ce n'est pas ainsi qu'on parle à une femme. Place-toi de ce côté, là, à ma droite. Laisse-moi me suspendre à ton cou. Que ta main gauche caresse mes seins d'abord ; puis qu'elle descende doucement le long de mon ventre. La droite, elle, doit partir de ma nuque... Oui, ainsi... Fais-la descendre en même temps que l'autre le long de mon dos... Lentement, je t'en prie, lentement...

Y a-t-il rien qui te presse ? Notre éditeur ? Crains-tu qu'il t'arrache à mes bras ? Ne quitte pas encore mes seins... Donne-moi ta langue, mon aimé, et qu'elle se mêle doucement à la mienne... Mon épaule, maintenant... Oui, mordille-la avec tendresse, comme un jeune chien...

Ah ! Ta main droite atteint mes fesses... Et la gauche se fait un chemin vers la bouche d'en bas... Oui... C'est bien... Devant d'abord, je t'en prie, mon Caius... L'autre se rendra à tes doigts après... Ainsi... Ainsi... Oh... Oh...

Entre, maintenant... Lentement... Doucement... Plus doucement encore de l'autre côté... Il est si délicat... Ne le brusque pas, mon aimé... Sens... Il se mouille de lui-même, tant il désire ton doigt... Et l'autre s'échauffe... Enfonce, à présent... Doucement d'abord... Oui... Oh... Que Vénus m'assiste... Reprends mes lèvres, mon Caius... Et enfonce, je t'en supplie, enfonce... Plus loin... Plus fort... Ah, je jouis, mon doux Neptune... Je jouis...

Où en étais-je restée, mon cher porte-plume ? À la rencontre de Corinthe, il me semble. Je reprends donc.

La nôtre avait brisé Anella, et le Syrien dut la soutenir jusqu'au lit où elle s'étendit en geignant encore.

— Eh bien, mignonne, que t'avais-je dit ? s'exclama-t-il en riant. Grand merci de ton assistance.

— Seigneur, lui demandai-je, était-ce la petite chose dont tu as parlé ?

— Voyez l'impatiente ! Non, pas encore, dit-il en me caressant les fesses. Ceci n'est que le premier service. Le second va suivre, puis vous me baignerez. As-tu bien sous la main les éponges et les racloirs, petite ?

— Certes, seigneur.

— Et l'huile ? insista-t-il. L'huile de cèdre ? Apporte-la.

Un peu étonnée, je pris dans la niche le flacon d'albâtre encore presque plein qui ne quittait pas la salle de bains, et le lui montrai.

— C'est bien, dit-il, c'est bien. Voyons maintenant si notre amie est remise de ses émotions.

Notre « corinthienne » n'avait pas rassasié Anella. Elle sourit au Syrien, lui prit la mentule, et dit en lui tendant ses lèvres :

— Il s'agit maintenant de rendre ce gros doigt aussi raide que le mât de ton vaisseau, n'est-ce pas, beau marchand ?

La réflexion d'Anella le fit rire. Nous parlions grec, bien sûr, mais le nôtre paraissait l'amuser, et il feignit de comprendre qu'elle avait parlé d'un gros doigt aussi « infatigable » qu'un mât⁽¹⁹⁾. Il répliqua donc en souriant :

— Pour la raideur, ma belle, je pense que ton cul sera comblé, si j'ose parler ainsi. Mais les dieux ne nous ont pas donné une verge en chêne de cent ans, comme l'est le mât de mon navire. Au reste, où est le plaisir d'être ramonée par un bout de bois ? Pour cela, vous avez les

olisbos{20} !

Nous rîmes à notre tour.

— Oh, je n'en use pas, tu t'en doutes, répliqua Anella. Mais pendant que nous jacassions, le sanglier a baissé la tête, ajouta-t-elle et cela ne fait pas mon affaire. Te voilà démâté, homme. Qu'attend de nous ce gros paresseux pour faire honneur à mon petit trou ? Ma bouche, peut-être ?

— Non, mais la main de cette enfant, ma charmante. Approche, petite, et apprends à dresser le mât ; encore ajouta-t-il, que je doute beaucoup que ta main soit resté-vierge dans ce mauvais lieu !

— Presque, seigneur, presque, murmurai-je. Tu devras guider mon inexpérience. Faut-il les deux ?

— Non, petite, non ! Ne remets pas à deux mains ce que tu peux faire à une seule, dit-il en s'esclaffant{21}. De l'autre, tu entretiendras Anella dans ses bonnes dispositions. Fais couler un peu d'huile dans ta paume, je te prie. Place-toi à ma gauche, là, ainsi, pour que je puisse te rendre le même service qu'à ta compagne... Oui, de cette façon... Cambre bien les reins, mignonne, et ne contracte pas tes petites fesses par Vénus !

Il avait humecté largement de salive son majeur, celui que nous appelons « l'impudique », et le poussait doucement contre ma corolle. C'est une caresse infiniment agréable mon Caius, quand elle est menée avec douceur et patience. De mon côté, je me poussais à petits coups de reins contre son doigt, si bien qu'il pénétra d'un seul coup sans douleur Passée derrière nous, Anella eut un petit cri de triomphe.

— Eh bien, ma Flora, dit-elle en me baisant les yeux était-ce la première fois ? Est-ce bon, petite nymphe ?

— Oui, Anella chérie, haletais-je, oui, c'est bon. Mais je ne m'occupe ni de lui, ni de toi, et c'est mal. Que dois-je faire ?

Elle referma ma main sur le membre du Syrien et me guida dans les premiers mouvements. J'allais et venais de plus en plus vite, excitée moi-même par le doigt du Syrien. Puis Anella reprit place devant nous, nous tournant le dos, et murmura :

— Fais comme l'a dit notre amant, ma chérie. Mais tes doigts sont si menus, et mon ventre si affamé, que tu peux en entrer deux à la fois... Oui, n'aie crainte, force un peu... Là. Oh, c'est bon, c'est bon... Et lui ?

— Il durcit, dis-je, et dans un instant il sera prêt à t'honorer. Est-ce vrai, seigneur ?

— Oui, petite fleur, oui... Plus fort, oui... Mon doigt te donne-t-il du plaisir, mignonne ? ajouta-t-il.

- Oui, Seigneur, oh oui ! répondis-je. Dois-je continuer ?

Il écarta ma main de son membre et l'autre de la croupe d'Anella, et soupira :

- Par Astarté ! Cette petite me ferait décharger avant le port, et ce n'est pas ce que je veux. Allons, Anella, place-toi sur la banquette et fais-moi beau cul. Notre apprentie nous unira.

Que te dirais-je de plus, Caius aimé ? Ces folies commencent à te devenir familières, même si tu restes un fidèle de Lékhaïon.

Pour moi, j'étais alors une apprentie, en effet, pleine d'ardeur à apprendre. J'avais surmonté mon étonnement de voir un membre d'homme (et les seuls que j'eusse encore vus, ceux de Marcus et de Colea, me paraissaient énormes) s'engloutir dans le coquillage de Vénus. En guidant de ma main celui du Syrien vers le petit sanctuaire d'Anella, je me dis que l'entreprise était au-dessus de sa force, et que je devrais lui épargner cette épreuve en dirigeant la massue vers le temple principal, dont l'ouverture était béante à souhait. Mais ni lui ni elle ne l'entendaient ainsi.

- Où vas-tu, petite ? gronda le Syrien. C'est plus haut que je veux entrer.

- Allons, Flora, ne fais pas l'enfant, me dit doucement Anella en se retournant. C'est ainsi que me prennent tous les hommes, et je ne mourrai pas de celui-ci plus que des autres. Et je le désire, lui...

- Bien dit, ma belle en cuisses, ajouta le Syrien. Veille seulement à bien la barbouiller d'huile, petite. Oui... J'y suis... Ah, le chemin n'est pas vierge, je le sens. J'ai moins de peine ici qu'avec les filles de ton âge que je force d'habitude, mignonne. Mais si ce ne sont pas les Thermopyles(22), ce beau cul n'en est pas moins délicieux à foutre, mon Anella...

Arriva le moment où je ne leur fus plus d'aucune utilité : à petits coups, sans violence, il avait bel et bien franchi « les portes chaudes », et la vaincue gémissait de plaisir en sentant en elle le va-et-vient tranquille du vainqueur. Je retirai ma main d'entre eux. Le Syrien, qui tenait fermement Anella aux hanches pour la rapprocher et l'éloigner de lui, et se donner ainsi une volupté plus vive, lâcha sa main gauche pour m'empêcher de m'éloigner, et se remit à me caresser vigoureusement les fesses ; puis son doigt reprit la place qu'il avait déjà occupée, et pénétra de plus belle.

— Oh, c'est bon, seigneur, c'est bon ! haletai-je. Et pour toi ?

Mais je n'obtins pas de réponse. Il jouissait à grands ahans dans l'amphore d'Anella ; elle ne fut pas longue à le suivre, en tordant la croupe comme une danseuse sacrée.

As-tu remarqué ceci, mon Caius ? Il n'est guère d'homme libre, même

si la fortune ne l'a pas favorisé, et n'eût-il que deux esclaves, qui n'ait près de lui ce qu'il appelle « ses délices ».

Il arrive que ce soit en effet un bel adolescent. Mais, conviens-en, cela est rare. Les mignons que je vois aux hommes les plus considérés de la ville sont le plus souvent des dadais mal épilés, fardés comme des louves, à la peau blême et aux bras mous, avec lesquels je ne passerais pas la nuit pour cent drachmes.

Encore heureux si quelque homme important de ta province, d'un âge respectable et plein de morgue, ne traîne pas derrière lui quand il va dîner en ville un lourdeau insipide, croulant sous le poids d'une perruque extravagante et débitant d'une voix de fausset des niaiseries à la louange de son maître. Et vous nommez cela « vos délices » !

Je sais, mon aimé, que ces goûts te sont étrangers. Et cependant, tu ne peux faire autrement que d'avoir toi aussi ton giton, ce petit Pnossis, qui est plutôt joli, je l'admets.

Est-ce l'amour de l'autre que cherchent tes semblables dans ces garçons ? Non, certes, mais l'amour d'eux-mêmes. On ne sait jamais trop bien, dans ces sortes de ménages, lequel des deux mord l'oreiller, la nuit. Chacun à son tour, je suppose.

Les Grecs, a dit le poète, revinrent de la guerre de Troie le cul plus défoncé que les murailles de la ville qu'ils avaient prise. Ils avaient du moins pour excuse d'être restés dix ans loin de leurs foyers et de leurs femmes. Et l'amour des petits garçons convient, je le reconnais, au soldat dont la « fille de tente » est en même temps le compagnon d'armes, qu'il protège et qu'il forme à ce dur métier ; ou au philosophe qui redoute notre bavardage futile. Mais aux autres ?

La main de l'homme branle plus fermement, je le crois. Mais la nôtre est plus habile. Sa bouche ? la nôtre et plus chaude et plus profonde. Son... cœur, pour user d'un mot honnête ? Ou pour parler plus clairement, la bague d'amour qu'il cache entre ses fesses rondes ? Tous les hommes de ce goût affirment que la pièce percée d'un garçon entoure et enserre le membre mieux que ne le fait celle d'une femme. Mais combien de ceux qui le disent n'ont en vérité jamais essayé de traiter une fille en garçon aimé !

Et si même cela est vrai, nous l'avons plus délicate et plus sensible ; si bien que nous jouissons plus vivement qu'eux de cette sorte d'amour que la divine Junon offrit au maître des dieux de pratiquer avec elle pour le détourner du beau Ganymède.

Or tu deviendras, mon Caius, que notre jouissance est pour plus de moitié dans la vôtre. Ce sont des gémissements de plaisir que vous attendez de celle dont vous honorez la couche – ou qui honore la vôtre –, et non des cris de douleur ou des plaintes étouffées. C'est une bien sotte vanité à un homme de se conduire avec une de nous, fût-ce une esclave ou une courtisane, comme un paysan brutal le fait avec une jument qui n'avance

pas. Il ne prend pas son plaisir, celui-là ; il le vole.

C'est de nos propres désirs, plus encore que des siens, que l'homme digne d'être aimé s'efforcera d'obtenir qu'on cède à ses vœux.

Souhaite-t-il que sa maîtresse lui accorde enfin le droit d'entrer au temple par la porte ronde ? Qu'il ne l'exige pas comme un dû ; qu'il ne tente pas de forcer le passage par un assaut brutal. Il y parviendra, sans doute, car vous êtes les plus forts ; mais sans connaître le plaisir qu'il espérait. Heureux encore s'il ne quitte pas le champ de bataille la queue écorchée et endolorie par notre résistance !

Qu'il flatte sa curiosité d'abord. Si jeune qu'elle soit, elle a entendu une amie parler de cela ; elle a lu quelque épigramme ou quelque poème amoureux qui en fait l'éloge. Elle s'efforce le soir, sur sa couche solitaire, de l'imaginer en s'introduisant là un petit phallus de figuier ou quelque rouleau d'albâtre dérobé à la coiffeuse de sa mère. Elle est toute prête à essayer avec ta queue, à condition que tu lui en parles comme d'un jeu nouveau. Et c'en est un, par Jupiter ! C'est le jeu que préfèrent les Immortels !

Si la curiosité ne suffit pas, tu feras appel à sa vanité. « Oui, diras-tu, je te loue d'être restée vierge de ce côté alors que tant de filles de ton âge ont fait de leur cul une auberge ouverte à tous ceux qui frappent à la porte. Mais je n'en ai que plus d'envie d'obtenir un cadeau si précieux ! »

Certes, ce n'est pas parce qu'une femme refuse de se laisser prendre ainsi, qu'elle est vierge de ce côté. Ce serait trop beau. À ce compte, peu d'entre nous auraient subi cette douce violence avant le jour où un amant le leur suggère, alors qu'elle est habituelle à beaucoup dès notre âge nubile. Et je ne parle pas des jeunes esclaves, dont le maître ou un affranchi attendent avec impatience qu'elle entre dans sa neuvième année (car avant cela, c'est une entreprise barbare), pour... entrer de leur côté dans le petit temple.

Mais il est de bonne guerre de laisser croire à un amant qu'il va obtenir de nous ce que nul autre n'a obtenu avant lui. Qui nous reprochera cette petite ruse ?

La première fois du moins, que tes gestes seuls expriment ton désir. Enhardis-toi à pousser un doigt impudique dans le plus charmant de ses orifices, en murmurant à son oreille de nacre :

Ma bien aimée, je meurs de te posséder par là. Tu ne saurais me donner une plus grande preuve d'amour ! Et d'ailleurs (ajouteras-tu en enfonçant jusqu'à la garde un doigt qui ne rencontre guère de résistance), vois comme le coquin s'y prête ! Si tu veux, je m'oindrai la verge d'huile de cèdre. Tu ne sentiras plus ainsi que du plaisir.

Malheureux ! Tu as tout gâché avec ton huile de cèdre ! Il n'est pas de femme, sache-le, qui ne loge cette fantaisie dans un coin de sa tête folle, et qui ne l'espère sans le dire. Vos femmes du monde en sont aussi friandes

que l'étaient les Macédoniennes et les Troyennes qui, à ce que rapportent nos pères, avaient licence jusqu'à leur mariage de se donner en petit garçon à tous les hommes qui le désiraient. Et un gros marchand de mes amis, que ses affaires appellent souvent dans l'opulente Alexandrie, dit qu'il est bien difficile d'y trouver une fillette de dix ans qui ne se laisse pas enculer pour quelques as. Les plus sages, ajoute-t-il, offrent leur bouche au passant pour une piécette, en attendant de vendre cinq drachmes le pucelage de leur rond à quelque vieillard impuissant.

Mais de l'huile de cèdre ! Te crois-tu aux bains ? Pourquoi pas du saindoux, que tu lui demanderais d'aller chercher à l'office ? Peut-être, si tu es monté comme un mulet, craint-elle vraiment de ne pouvoir loger ta merveille dans son petit musée ; ou du moins de trouver à cela plus de douleur que de jouissance.

Cet effroi est respectable, mon Caius ; mais il n'est guère fondé. La nature résiste à la violence, mais elle se prête avec grâce à un caprice de ce genre, quand il est partagé. Elle redoute le couteau du sacrificateur ? Offre-lui de préparer l'autel par un long baiser. Suppose cependant qu'elle accepte de t'exaucer.

— Je le voudrais bien, dira-t-elle. Mais par la déesse, tu l'as vraiment trop grosse pour mon petit rond ! Enfin... Entre, mais promets-moi de reculer si je ne peux la supporter davantage. Jure-le par les dieux du Styx !

— Soit, répondras-tu. Par tous les dieux infernaux, je jure que ne l'entrerai qu'à peine à moitié.

On promet toujours, dans ces moments-là, et on ne tient jamais. Demander à un homme qui bande et qui jouit déjà du vestibule le plus adorable, de ne pas visiter le logis jusqu'au fond, c'est demander à la foudre de s'arrêter entre ciel et terre, à la source de contenir son jaillissement, au soleil de ne pas monter dans le ciel ! Jupiter lui-même ne l'obtiendrait pas.

En voilà assez sur ce sujet, je pense. Qu'il te suffise de me prendre ainsi, quand l'envie nous en vient à l'un ou à l'autre, et de trouver ce divertissement aussi bon que je le trouve moi-même.

Je reviens donc à mon enfance, et aux ébats du Syrien et d'Anella. Il continuait à me tisonner le trou d'Hébé⁽²³⁾ de son doigt tandis qu'elle jouissait : et c'est de ce moment, mon Caius, que m'est venu le goût de ce genre d'amour. Je me figurais être à la place d'Anella, saisie comme elle de la fureur de Vénus.

« Si j'éprouve déjà tant de plaisir avec un doigt, me disais-je, que sera-ce avec une queue ! Bah, prenons patience ! C'est l'affaire de quelques années, et rien ne presse. »

Je crus que le Syrien tenait de ses dieux le pouvoir de lire dans les pensées, car il se retira encore gros et raide du cul d'Anella, et me

mettant l'objet dans la main, me dit :

— Voilà ce qui un jour prendra la place de mon doigt, petite. Heureux le mortel qui, le premier, partagera avec toi ce bonheur.

— Seigneur, lui dis-je, tes paroles sont de bon augure. Et s'il t'arrive de faire escale à Marseille quand je pourrai supporter cet assaut, souviens-toi de l'auberge et de ta servante.

— Bien répondu, petite ! s'exclama-t-il. Ta bouche est bordée de miel, et je ne t'oublierai pas. Je n'oublie pas non plus que tu attends de moi le salaire de ta gentillesse. Le voici, ajouta-t-il en allant prendre dans sa bourse, qu'il avait laissée dans la niche des visiteurs, une pièce d'or à l'effigie d'Antiochus, qu'il mit dans ma main.

Je te rends grâce, seigneur ! dis-je en me baissant pour déposer un baiser d'enfant sur son membre encore fumant ; et je te laisse à Anella. Dis-moi seulement : l'autre petite chose » dont tu avais parlé, qu'était-ce ?

Ceci, répondit-il en riant et en me mettant sous le nez le doigt qui m'avait si bien pénétrée. Le veux-tu encore ?

Sans répondre, je quittai prestement la salle.

Je venais d'entrer dans ma douzième année quand la vie se mit à changer à *La Bonne Fortune*.

Ma sœur approchait de ses seize ans. Nous ne nous aimions guère, je te l'ai dit. Elle passait la plus grande partie de ses journées dans la chambre de ma mère, se contentant du ménage des chambres de voyageurs, qui était sa part de travail. Je ne sais si elle leur rendait les mêmes services dont je les gratifiais, pour mon compte, à la salle des bains ou dans un coin de la grande salle. Je ne le crois pas. Les voyageurs arrivaient souvent avec une femme ou une fille qu'ils avaient racolée en ville, et cela ne nous regardait pas. Parfois, Eschara ou Anella passait la nuit avec l'un d'eux ; et là encore, Livia n'avait pas à s'en occuper.

Elle se fit épouser cependant par l'un d'eux ; un négociant assez riche, à ce qu'il paraissait, venu de Cirta, et qui était vaguement apparenté à la famille de notre mère.

Celle-ci accepta aussitôt sa proposition. Tout ce qui venait de la province d'Afrique lui était resté cher. Elle-même ne se consolait pas de l'avoir quittée pour venir finir ses jours, disait-elle, dans cette ville sale, bruyante et mal embouchée. En outre, elle était à Lambèse une femme considérée, l'épouse d'un centurion major. À Massilia, elle n'était plus que la femme d'un aubergiste, et les fréquentations qu'elle pouvait y avoir n'allaient pas au-delà de l'épouse criarde et vaniteuse de quelque conseiller municipal.

Mon père donna facilement son consentement. Il n'était pas fâché

de se débarrasser honorablement d'une fille qu'il n'appréciait guère, qui ne l'aidait guère non plus, et qui finissait par lui coûter cher en toilettes et en petits bijoux. Le mariage se fit donc dans l'indifférence de tous, sauf de notre mère, qui en resta inconsolable.

De ce jour, elle décida sans doute qu'elle avait perdu, avec Livia, toute sa progéniture, car elle cessa tout à fait de s'intéresser à moi.

Mon père n'avait pas que des satisfactions à *La Bonne Fortune*. Sa belle ardeur des commencements s'était émoussée sous la râpe des soucis et du tapage. Sa blessure de Numidie n'avait jamais complètement guéri : elle recommença à le faire souffrir. Il était resté joyeux compagnon, d'humeur affable et ouverte, et s'asseyait volontiers à la table d'un habitué, en face d'une chopine de vin d'Avenio⁽²⁴⁾. Bientôt, je me rendis compte qu'il buvait pour oublier les plaintes et les récriminations de notre mère tout autant que pour remplir son devoir d'aubergiste.

Pour comble, il se mit à jouer sur les courses de chars ; et comme un homme malheureux fait un joueur malchanceux, il perdit plus souvent que de raison.

Je souffrais de tout cela, car je l'aimais ; et il me rendait mon affection. Mais qu'y faire, mon Caius ?

Un jour cependant, je fus prise de pitié. Il s'était assis, ou plutôt effondré, seul à une table, la tête dans ses mains comme un gladiateur assommé, et portait de temps en temps à sa bouche une grande coupe de vin, qu'il faisait remplir régulièrement d'un geste las. Je m'approchai, m'assis sur un tabouret à côté de lui, et lui dis en l'embrassant :

— Père, je souffre de te voir ainsi. Et, permets-moi de te le dire, j'en suis honteuse. Certes, tu es le maître ici, et ta vie n'est pas facile. Mais si tu montres à tous ton découragement, comment veux-tu que les affaires aillent mieux ? Reprends-toi, je t'en conjure par nos Lares⁽²⁵⁾ ! :

— Tu es bonne, toi, ma Flora, répondit-il en pleurnichant comme le font les ivrognes. Et tu m'aimes, toi ! Si je perdais, je perdrais en même temps *La Bonne Fortune*⁽²⁶⁾. Ces esclaves sont des coquins. Ils ne pensent qu'à me voler. N'est-ce pas, petite ?

— Non, père, personne ne pense à te voler ici. Mais laisse-moi te le dire : si quelqu'un te vole en effet, c'est toi même. Ne sais-je pas que ton argent disparaît sous la roue des chars ? Est-ce une conduite digne de toi ?

En m'entendant, il parut se dégriser tout à fait. Sans doute supposait-il que j'étais aveugle et sourde ? Ou qu'en tout cas, je resterais muette ? Quoi qu'il en fût, il se redressa, me regarda avec tendresse, et me dit finalement en riant :

— Je te sais gré de ta franchise, Flora. Mais que veux-tu ? Les pièces sont faites pour rouler, non ? Par Phébus, il est vrai que je traverse une mauvaise passe. Voilà quatre fois que cet imbécile d'Amphotès se laisse doubler à un tour de la borne par Mitropoulos ! Et dans le même virage, fillette, remarque-le ! On a bien raison de le dire : tant que la borne n'est pas franchie, rien n'est gagné !

Je l'interrompis vivement en l'embrassant à nouveau :

— Père, dis-je, je ne veux rien savoir de tes histoires de cochers et de paris. Combien as-tu perdu ?

— Hélas, ma petite fille, je n'ose te le dire. Et du reste, ajouta-t-il en s'efforçant de retrouver un peu de son autorité ancienne, en quoi ces affaires te regardent-elles ?

— Combien, père ?

— Eh bien, confessa-t-il en baissant le nez, trois cents sesterces. Mais, s'empressa-t-il d'ajouter, Amphores a compris son erreur, à ce que m'a dit le frère d'une cousine de son entraîneur. Et la semaine prochaine, j'aurai tout regagné.

— Ou tout reperdu. Mais n'importe. Ne bouge pas de cette table et ne laisse personne s'y asseoir, dis-je en m'esquivant.

Un instant plus tard, j'étais de retour. Je m'assis et posai doucement sur la table une bourse dodue.

— Tiens, père, dis-je, voici tes trois cents sesterces. Ce que tu n'as pas osé me dire, mais que je sais, c'est que notre dernière livraison de vin n'est pas payée, et que Nikolaos viendra faire un jour quelque scandale ici. Suis-je bien renseignée ?

Il baissa la tête sans répondre.

— Prends cette bourse, continuai-je. Mais jure-moi sur la Fortune que tu vas de ce pas la porter à Nikolaos. Allons, jure ! Et d'ailleurs, l'air frais te fera du bien. Ne te soucie pas de l'auberge ; je suis là.

Il se leva, étendit la main droite en vacillant, leva les yeux au ciel pour invoquer la Fortune, et se rassit.

— Mais, père, lui dis-je, Nikolaos ? Tu viens de jurer...

— Oui, ma Flora, j'y vais, dit-il en m'embrassant avec tendresse. Dis-moi seulement... Ces trois cents sesterces... Comment ?...

Je lui pris le bras pour l'obliger à se relever, et lui dis à l'oreille :

— Allons, seigneur centurion, rassure-toi. Ta fille ne s'est pas déshonorée. Vois-tu, j'amuse les clients et je grapple quelques pourboires. Et puis, ajoutai-je en riant, je suis aussi économe de mon petit trésor que tu l'es peu de ton argent. Allons, va maintenant !

IV

De ce jour, il but moins et joua plus sagement, au point qu'il parla de me rendre mes trois cents sesterces aux prochaines Calendes. Je n'en vis jamais venir un demi-as, tu t'en doutes ; mais je devins la véritable maîtresse de l'auberge.

Je suppose qu'Anella avait parlé à mots couverts à Titus de notre espèce d'association ; et que celui-ci en avait glissé quelques mots à Sofitelos. Ou peut-être l'intendant en avait-il assez vu par lui-même. Toujours est-il que je n'eus plus à me cacher pour aller retrouver Eschara ou Anella à la salle des bains.

Au contraire : sitôt qu'il voyait entrer un étranger d'allure cossue, mon père, s'il était dans la salle, me faisait un clin d'œil comme pour me dire : « Petite, voici du gibier pour toi. » Et si ce n'était pas lui, c'était l'intendant. En vérité, j'étais surtout du gibier pour eux.

Je fus nubile de bonne heure, comme le sont les filles de ma race, et j'en devins plus appétissante encore. Seuls mes seins, à peine formés, dénonçaient encore en moi la fillette. Pour le reste, j'étais une petite femme.

Anella et Eschara acceptèrent assez facilement de me faire participer à leur travail, car nous ne pouvions continuer à nommer cela des jeux. L'exemple du Syrien avait convaincu Anella qu'elle n'y perdait rien ; de fait, nous obtenions souvent d'un seul client, pour nous deux, le double de ce qu'il pensait donner à elle seule. De cela, je lui laissais la plus grosse part, si bien qu'elle se retrouvait encore gagnante. Il en allait de même pour Eschara.

Pour moi, je pris vite beaucoup de plaisir à mes nouvelles occupations. Quand un homme s'intéressait à Anella et la faisait s'asseoir à sa table, elle lui vantait les agréments d'une partie à trois, lui faisait admirer mes petites fesses rondouillardes, que je mettais en valeur en passant et repassant devant leur table, discutait le prix et me faisait signe de les rejoindre.

Alors commençait entre l'homme et moi une petite comédie que je perfectionnais sans cesse.

— Eh bien, petite, disait l'homme, il paraît que tes caresses méritent les deux sesterces que ta compagne demande pour toi ? Cependant, tu me parais bien jeune.

— Seigneur, répondais-je en glissant la main sous sa tunique, tu es monté comme Hercule lui-même : comment une génisse d'un an

comme moi pourrait-elle supporter un tel taureau ?

— Dans ce cas, n'en parlons plus.

— Anella y pourvoira, seigneur. Mais ton doigt aimerait certainement, lui aussi, prendre du plaisir de son côté. Et pour te préparer à un second assaut, si toutefois ta vigueur ne rend pas cette précaution inutile, ma petite main est sans rivale.

L'homme riait, hasardait sans attendre son doigt infâme entre mes fesses, et je me tortillais alors comme un ver de terre sous la bêche pour lui faire sentir toute la suavité de mon petit orifice, sans toutefois le laisser y entrer. En même temps, je prenais le serpent en main avec assez d'habileté pour lui faire espérer mieux.

— Allons, seigneur, est-ce dit ? murmurai-je. Tu le vois, je suis déjà tout en chaleur. Y allons-nous ?

Avec Eschara, notre manège était différent. Elle faisait valoir la joliesse et l'embonpoint de ma petite motte et confiait à l'oreille de l'homme :

— Tu es monté comme Hercule lui-même, seigneur ; et cette petite, je le jure par la déesse, n'a encore porté aucun homme.

— Dans ce cas, n'en parlons plus.

— J'y pourvoirai, seigneur. Mais ta bouche aimerait certainement, elle aussi, prendre du plaisir de son côté. Et de ta vie tu n'auras goûté d'un coquillage aussi savoureux que sa petite moule. Une telle friandise vaut bien deux sesterces de plus, par Hébé !

J'arrivais là-dessus, et, m'asseyant sur sa jambe, je faisais valoir mon petit trésor en écartant les genoux, et je l'encourageais à en éprouver du doigt la fraîcheur. Quand je m'y sentais disposée, j'ajoutais :

— Ne le touche pas trop, seigneur, car je viens de boire une double coupe d'eau miellée à moi seule, tant j'avais soif. Te plaît-il que ta servante te rejoigne dans un instant ?

Certes non, petite, s'exclamait-il le plus souvent. Hébé s'esquive-t-elle au moment de verser le nectar aux Immortels ? Je ne le suis pas certes, mais cela vaut bien les deux sesterces que ta compagne demande pour toi.

— Deux, seigneur ? murmurais-je alors. Oui, pour lécher la coupe. Mais le nectar n'en mérite-t-il pas deux autres ?

L'homme riait, et j'ajoutais :

— Allons, seigneur, est-ce dit ? Tu le sens, je ne puis plus me retenir. Y allons-nous ?

Tu ris de bon cœur, Caïus, et tu en as le droit. Je te l'avoue : j'en

rais moi-même. Efforce-toi, mon aimé, de considérer ces choses comme pouvait le faire la gamine que j'étais alors. La plupart de ces hommes étaient des rustres, je te l'accorde. Mais ils n'étaient ni grossiers, ni brutaux. Marchands, matelots ou soldats, ils venaient satisfaire à l'auberge un besoin de plaisir rudimentaire, et je leur proposais, pour quelques pièces de plus, un divertissement bien rare pour eux. Que sont, veux-tu me le dire, deux ou trois sesterces pour un homme qu'Éros aiguillonne et qui pelote déjà de la main le cul d'une petite fille ? Ou pour celui qui rêve en vain depuis des mois ou des années de se désaltérer à un petit con vierge ? tu es toi-même un commerçant, mon Caius ; et fils d'un des commerçants les plus riches de l'Empire, peut-être. S'il se présente chez toi un acheteur pour un bronze de Corinthe, et s'il est prêt à payer pour ce Faune les dix mille sesterces que tu en demandes, n'essaieras-tu pas, dis-moi, de lui vendre pour mille sesterces de plus une terre cuite de Tanagra qui tarde à trouver preneur ? Si bien sûr. Nous ne faisons rien d'autre.

Je te l'ai dit déjà : vous êtes trop occupés de vous » mêmes et de vos mignons pour vous intéresser au cœur des fillettes. Vous avez tort car il contient déjà celui de la femme tout entière, avec moins d'artifice et plus de gaieté.

Quand il vous arrive de réfléchir à cela, vous pensez que nous nous éveillons à Vénus en un jour, entre les bras d'un beau vainqueur, et que les hommes n'ont rien été pour nous tant qu'il n'est pas arrivé. Quelle erreur est la vôtre ! Il n'est pas un moment du jour – je parle ici pour celles qui me ressemblent – où nous ne sentions des démangeaisons par tout notre corps, pour ne rien dire des démangeaisons de notre tête.

Un homme nous caresse-t-il les épaules ? Nous rêvons qu'il ira jusqu'aux reins. Y va-t-il ? C'est aux fesses que nous désirons sentir sa main. S'attarde-t-il sur celles-ci. Nous tentons de lui faire comprendre que ce n'est là que le vestibule. Se risque-t-il plus avant ? Ce n'est pas encore assez, tant que nous n'avons pas effleuré son priape. Il s'y prête ? Louée soit Vénus ! Pour une fillette, sentir un membre grossir et durcir dans sa menotte vaut tous les gâteaux au miel que peut lui promettre sa maman.

Ainsi étais-je. Je voyais avec plaisir revenir à l'auberge tel ou tel homme dont le doigt m'avait particulièrement émue ; ou tel autre, qui avait bu à ma petite fontaine jusqu'à s'en gonfler le ventre. Il me suffisait de les voir entrer pour sentir mes jambes se dérober sous moi. Je pâlaisais, je rougissais, j'étais envahie d'un trouble délicieux.

Celui-ci dont j'ignore le nom, me disais-je, ne vient que pour moi ; c'est une affaire de deux deniers. Je sais ce qu'il désire : il se couchera sur la mosaïque, me fera placer au-dessus de lui, les jambes écartées,

et me supplia d'inonder son priape, qu'il agitera et conduira de la main, comme le faisait Diogène⁽²⁷⁾ jusqu'à ce qu'il parvienne au plaisir. Cet autre ? Ah, c'est mon ami Flavus, le marchand de bronzes de la Beotiana⁽²⁸⁾ Il m'emmènera d'abord seule la salle des bains, caressera mes fesses durant une clepsydre et m'y enfoncera un doigt aux ongles soigneusement rognés. Après quoi, ce doigt, il va le flairer longuement avant de se décider à le sucer avec gourmandise comme si c'était, les dieux me pardonnent ! un os de poulet. S'il lui trouve bon goût, j'aurai droit à quelques mots d'éloge :

— Par le grand Pan, fillette, s'exclamera-t-il, je n'avais jamais trouvé cela aussi bon qu'aujourd'hui ! Tu auras quatre sesterces, au lieu des deux que je t'avais promises. Mais je t'en prie, fais maintenant entrer Anella. Ceci n'était qu'un hors-œuvre.

Cependant, je me gardais bien d'aller à eux la première. Au contraire : je m'éclipsais en sachant qu'Anella ou Eschara viendrait me chercher un moment plus tard, et que mes deux ou trois deniers étaient déjà, pour autant dire, dans la niche ; le plaisir en plus, s'entend.

Tu hausses les sourcils. Oui, le plaisir. Celui de ces hommes, à coup sûr. La plupart étaient des citoyens honorables ; quelques-uns étaient presque riches, ou du moins n'en étaient pas à quelques sesterces près. Ils étaient venus une première fois par hasard à *La Bonne Fortune*, et y avaient découvert mes petits talents. Mais ils y revenaient, certains chaque semaine quand ce n'était pas deux fois dans la semaine. Quoi d'autre que leur plaisir pouvait les pousser ainsi à franchir notre seuil ?

Quel plaisir peut-on trouver à de telles saletés, ce n'est pas à moi d'essayer de le dire, mais à tes philosophes. Et ne crois pas que je n'y trouvais pas le mien. Si, mon Caius, je l'avoue.

Pour la fillette que j'étais, il y avait d'abord, il me semble, celui d'être recherchée par des hommes, des vrais. Les garçons de mon âge ne m'intéressaient pas, et les filles encore moins. Je leur trouvais des voix criardes, des gestes maladroits, un corps fragile et en quelque sorte inachevé. Leurs soucis me paraissaient enfantins, et ils l'étaient nécessairement ; mais pas les miens. Au contraire, la grosse voix rude de Colea m'avait donné des frissons d'excitation. *Lui faire donner vingt coups de fouet !* Te souviens-tu, mon Caius ? J'avais très peur. Mais c'est si bon d'avoir peur, quand on devine que cette peur augmentera le plaisir qui suit ! J'aimais surtout entendre leurs cris dans la jouissance ; et de cela, je ne me suis jamais lassée. Rien ne me donne plus de bonheur qu'un homme dont la voix s'égarait quand il sent monter en lui le plaisir. Les mots les plus sales sont alors pour moi les mots les plus doux.

De cela non plus, je ne suis pas encore fatiguée, Caius Plus les années passent, au contraire, plus je désire qu'un amant me traite avec grossièreté.

Tu es trop jeune et trop bien élevé pour te laisser aller avec une femme à ce qui te paraît être des manières de charretier. Tu me demandes respectueusement de t'offrir mes fesses de lis et de roses, et tu crois avoir beaucoup fait quand tu m'as dit au moment le plus doux :

— Ah ! Ma déesse ! Vénus n'a pas une gaine plus satinée que la tienne ! Et ses mouvements ne sont pas plus voluptueux !

Allons ! Te crois-tu à l'école de déclamation ? Les mots te feraient-ils plus peur que les choses ? Me crois-tu les oreilles plus délicates que le con ? Ce qui entre dans l'un peut bien entrer dans les autres, par Bacchus ! Qu'avons-nous à faire de Virgile et de Théocrite dans ces moments-là ? De lis et de roses, vraiment ! Pourquoi pas « de farine et de miel » ?

Non, ces sucreries ne peuvent plaire qu'à des jouvencelles qui rêvent de faire l'amour comme on le fait dans les idylles, et qui pensent qu'un amant doit être aussi réservé dans ses propos que le godemiché dont elles se régalaient dès que tu as tourné le dos. Car il est bien élevé celui-là, oh oui !

Je ne suis pas de ces femmes, et je ne l'ai jamais été. Si mon cul t'inspire un violent désir, j'en suis heureuse ; et je le serai plus encore si tu me le dis sans littérature. Allons, répète après moi :

— Tes fesses m'excitent, ma Vénus ! Agite-les sous mes yeux, salope ! Oui ! Ainsi ! Je désire ton cul comme Jupiter lui-même n'a jamais désiré celui de son épouse ! Écarte, écarte, putain, que je voie mieux l'œillet ! Oui ! Des deux mains, ma Callipyge ! Est-il beau, le bandit ! Attends un peu, joli trou d'amour, tu seras bientôt à la fête !

C'est encore bien mièvre, mon Caius. Mais tu es en progrès. Il ne suffit pas que les mots soient grossiers, très cher ; la voix doit les soutenir, en étant à la fois rude et tendre. Allons, encore une fois, je te prie : « Écarte, écarte, salope ! » Oui, c'est presque bien. Et tes efforts méritent une récompense, mon aimé. Tu reprendras ta plume demain.

En dépit de la façon dont je m'étais imposée à elle alors qu'elle était occupée avec Colea, nous étions devenues des amies, Eschara et moi. Nous formions, comme le disait mon père à propos de ces petites courses d'ouverture des jeux dans lesquelles le char n'est tiré que par deux chevaux attelés en flèche, un *tandem* efficace^{29}. Comme Anella, elle trouvait son compte dans ces jeux à trois ; et de mon côté, quand je la voyais triste, j'allais l'embrasser, la distraire, et lui promettre qu'elle retrouverait une liberté honorable dès que cela dépendrait de moi.

Un jour, nous nous trouvions seules dans la salle des bains, après le passage d'un changeur helvète qui avait exigé que je lâche mon jet en me tenant debout au-dessus de son visage, tandis qu'elle le

chevaucherait ; et qui avait refusé pour cela d'aller au-delà de dix sesterces. Un pingre, tu le vois, comme le sont, paraît-il, tous les changeurs d'Helvétie.

J'épongeais la mosaïque et je mettais de l'ordre. Elle avait empli le bain d'eau tiède et se lavait. Alors que je l'essuyais, elle soupira longuement, me prit par la taille, et me dit :

— Les hommes sont des pourceaux, par Isis ! Aimes-tu vraiment qu'ils te sucent, ou ne le fais-tu que par complaisance, ma chérie ?

— Je me passerai volontiers de cela, lui répondis-je, quand je saurai les satisfaire comme le font les autres femmes. Mais toi-même, Eschara, je ne pense pas que tu y trouves de l'agrément, car je ne t'ai jamais vue le faire, ni seulement le leur offrir.

— Oh ! répondit-elle vivement, m'en préserve la déesse ! Ce n'est pas dans nos obligations et je me garde bien de le leur proposer, à moins qu'ils n'y mettent vraiment le prix Il ne manque pas de femmes de lupanar pour leur passer ce sale caprice. Et cependant...

Là-dessus, elle se tut et soupira de nouveau.

— Cependant quoi, Eschara ? demandai-je en l'embrassant.

— Cependant... C'est si bon, parfois. Si bon... C'est vrai, il m'arrive d'y trouver mon plaisir avec un homme. Mais il faut qu'il soit très doux. Et ceux qui viennent ici sont des brutes... Non, ce n'est pas à eux qu'il me plaît de me donner de cette façon. Pas à eux...

Tu souris, mon bien-aimé, et tu l'as déjà deviné : elle m'initia ce jour-là au plaisir de Lesbos.

Je n'avais rien éprouvé jusqu'alors en me laissant sucer par Marcus, puis par Colea, et ensuite par quelques autres. Ou seulement, pour être sincère, un petit frisson de plaisir en sentant ma cascade leur couler sur le visage et en les entendant l'avalier en lapant comme des chiens. Mais ce n'était pour moi qu'un amusement d'hommes, auquel une femme devait rester insensible.

Eschara s'y prit ce premier jour avec une telle douceur, une telle tendresse, que je jouis pour la première fois sous sa langue, comme une femme ; ou presque, car la honte d'être sucée par une esclave retenait encore mon plaisir. Mais il m'en resta l'envie de recommencer : et cela nous devint une douce habitude.

Il me fallut longtemps encore pour comprendre qu'elle se mourait de désir d'être sucée comme elle me suçait ; et bien des semaines pour le désirer moi-même et m'y décider.

J'ignore si elle était aussi chaude du fourreau que le disait Colea : ma petite langue ne pouvait la pénétrer assez pour le sentir. Mais je me souviens qu'elle avait un coquillage charnu, gras, humide, toujours soigneusement ablué et épilé : une véritable bouche d'amour aux

lèvres palpitantes et au kleitoris^[30] superbe.

Tu souris, Caius. Mais c'est que tu n'es pas femme ! c'est là, crois-moi, le point de notre corps qui mérite le plus d'être célébré. Et vous le faites si rarement !

Vois comme vous êtes ! Tu détournes la tête parce que je parle librement du plaisir que je prenais à sucer Eschara. Et si je n'y veille, tu l'oublieras en recopiant tes notes. Mais je ne peux dérouler^[31] un roman, une idylle ou un recueil d'épigrammes sans y voir vantés à longueur de volume vos amours pédérastiques. Un poète n'est illustre parmi vous que s'il a consacré dix chants aux fesses de vos mignons ou au priape de vos enculeurs.

On lui passe de parler de temps en temps du plaisir que vous prenez avec nous. Mais de celui que nous prenons entre femmes, jamais ! Vous reconnaissez le mérite de Sappho. Mais vous vous empressiez d'ajouter qu'elle renia l'amour des femmes pour celui du beau Phaon ; et que, repoussée par lui, elle alla, de désespoir, se jeter du haut du rocher de Leucate. Comme si les dieux nous interdisaient de trouver le bonheur dans les bras d'une compagne !

Rassure-toi, mon aimé. Si j'apprécie l'amour des femmes, je préfère de beaucoup celui des hommes. Mais il est bien vrai que la jouissance donnée et reçue, c'est sous la bouche et entre les cuisses d'Eschara que je l'ai découverte.

À mesure que je me liais davantage avec elle, je devenais, par la force des choses, plus familière avec Colea. Nous avions au moins en commun, elle, lui, et moi, le souvenir, déjà vieux de près de trois ans, de cette partie inattendue, qu'il me rappelait souvent pour me taquiner en me glissant au passage un : « Alors, Flora, sucés-tu enfin les pines ? », auquel je ne répondais qu'en haussant les épaules.

Il n'avait pas tort de répéter sa question. J'allais avoir treize ans. Pour tout ce qui n'était pas cela, j'étais une jeune fille accomplie. Ma main, mes fesses, ma poitrine déjà appétissante et même mon petit con imberbe, étaient au service des hommes qui me payaient. Ma bouche, seule, faisait sa fière et son étroite.

Je ne sais trop à quoi tenait ce refus. Un refus étrange, mon Caius ! Je ne te l'apprendrai pas : c'est par là que commence le plus souvent la carrière amoureuse d'une petite fille ; au moins de celles qui peuvent choisir leurs amusements. C'est celui que leur inspire la nature la première fois qu'elles s'enhardissent à porter la main sur un petit garçon du voisinage, ou sur leur grand frère, ou sur l'esclave qui apporte un message à leur maman.

Convien-en, mon aimé : à l'âge où une fillette se ferait battre pour une datte fourrée ou un bâton de pâte d'amandes, comment résisterait-elle à une friandise aussi étonnante ? Les autres fondent

dans la bouche à mesure qu'on les suce : celle-là grossit et durcit. Les autres sont froides et muettes : celle-là est chaude, et elle pousse des cris de bonheur. Les autres sont trop sèches ou trop grasses : celle-là est moelleuse. Bien plus : leur moelle est à l'intérieur.

J'étais une petite fille comme les autres : comme celles qui, à sept ans, se mettent trois doigts dans la bouche en jetant à leur voisin de table un coup d'œil entendu. Et cependant, je ne l'avais pas fait !

Les gymnastes enseignent qu'un athlète ne peut revenir en arrière dans son entraînement. S'il a manqué le moment où il pouvait apprendre facilement à sauter dans un cerceau, il ne saura jamais le faire ; ou du moins, il ne l'apprendra plus qu'avec peine. Sans doute, me disais-je en y réfléchissant, ai-je manqué ce moment avec Colea lui-même, tant j'étais émue. Ou peut-être même, avec Marcus ?

Mais il en est des combats de Vénus comme de ceux de Mars : il faut moins de courage pour tourner le dos à l'ennemi que pour lui présenter sa poitrine ; et moins de courage pour offrir son jeune cul, la tête enfouie dans un coussin, à un priape qu'on ne voit pas, que sa jeune bouche à une queue qui paraît vouloir nous percer de part en part. Du courage, je n'en manquais pas. La curiosité seule me faisait défaut.

Rassure-toi, mon Caius, je ne te ferai pas languir. Notre éditeur ne le permettrait pas. Ce chant ne saurait s'achever sans que je t'aie montré ta Flora s'activant laborieusement de la bouche et du gosier sur un membre qui lui retire l'usage de la parole. C'est alors surtout que *le silence est d'or* ; et plus encore quand ce silence éloquent a été payé de quelques sesterces.

Au reste, l'affaire fut toute simple. Dans les parties que je faisais avec Eschara, je n'apparaissais jusqu'alors que comme apparaissent les débutantes sur le théâtre. Elles esquissent trois pas de danse, poussent un petit couplet, font le paon^[32] devant le rideau et recueillent quelques applaudissements. Mais le vrai spectacle est l'affaire des danseuses ou des joueuses de flûte dont c'est le métier.

Une après-midi où je me morfondais sur un tabouret de la grande salle, sans avoir rien fait d'amusant et encore moins de lucratif depuis le matin, Eschara me fit signe de m'asseoir à sa table.

Ce jeune seigneur pense que tu dois t'ennuyer ferme, à voir ta mine, me dit-elle en me désignant son client, un homme jeune en effet, sans beauté, mais bien mis et courtois.

Oui, petite, me dit-il, ta compagne m'a assuré que tu te joindrais à nous pour quelques sesterces.

Cela m'arrive en effet, répondis-je un peu sèchement.

— Voici des paroles bien râpeuses dans une jolie bouche, petite,

répliqua-t-il en souriant. Car tu as une jolie bouche. En fais-tu bon usage, au moins ?

— Seigneur, répondis-je un peu embarrassée, qu'appelles-tu bon usage ? Elle me sert à manger, à parler, et à baiser les lèvres de ceux ou de celles que j'aime. À mon âge, que demander d'autre à une bouche ?

— Tu vois, seigneur, intervint Eschara, je te l'avais dit ! Tu l'avais mal jugée ! Flora est une enfant sans malice, et je gage qu'elle ne comprend même pas ce que tu veux dire par ce « bon usage ». Du reste, c'est une fille libre, tu le sais.

— Eh bien, c'est dommage ! dit-il en se soulevant un peu de son siège comme s'il voulait partir. Je l'avais remarquée ici voici quelque temps, et je m'étais mis dans l'idée que quelques deniers d'argent...

— Tu es un homme habile, toi, s'exclama aussitôt Eschara. Tu n'es pas de ces vaniteux qui pensent que leur prestance suffit à nous acheter des robes et des perruques. Et remarque-le : Flora te regarde déjà d'un autre œil.

C'était vrai, mon Caius. La déesse en avait décidé ainsi. Je glissai la main sous la table, le long de sa cuisse. Il fut sensible à ma bonne volonté et écarta un peu les jambes pour me permettre d'atteindre les témoins de sa virilité. Ils étaient tièdes et doux, d'une grosseur raisonnable, palpitants sans violence. Eschara et lui me souriaient avec gentillesse.

— Seigneur, dis-je, je pense que je comprendrais mieux ce que tu veux dire par « bon usage » de ma bouche, si tu m'expliquais ce que je dois comprendre par « quelques deniers » d'argent.

— Tu es une fine mouche, petite, s'exclama-t-il en riant. Par les Muses ! Peu de jeunes filles de ton âge diraient ces choses en termes aussi galants. Si ta bouche est aussi savante que ta main, le « quelques » peut signifier quatre.

— Je te rends grâce, ami, répondis-je sans cesser d'entourer de ma main un membre que je sentais grossir de façon appréciable. Mais en ce moment, tout ce que je touche enfle, figure-toi. Il me semble que si je pouvais tenir ces quatre deniers comme je tiens le plus précieux de tes trésors, ils s'enfleraient bientôt jusqu'à faire vingt sesterces. Est-ce dit ?

Un peu jalouse sans doute de l'habileté avec laquelle je faisais monter les enchères, Eschara lui coupa la parole pour me dire :

— Flora, ton bavardage irrite notre hôte, je crois. Et nous devrions déjà être là-bas.

— Laisse-la, Eschara, dit-il. Seize sesterces pour ta bouche, plus quatre pour les paroles de sésame et de miel qui en coulent, font vingt sesterces, qui font cinq deniers. Tu en auras autant, ajouta-t-il à son

intention. Vous êtes deux femmes d'amour comme on a rarement le plaisir d'en rencontrer.

Tu juges sans doute ce récit un peu libre, mon Caius ? Ne le nie pas, je le devine à la manière dont tu fronces le nez en m'écoutant. Que veux-tu ! Je suis sans façons, moi !

Je n'ai jamais été de ces pimbêches aux lèvres crispées et aux mains serrées, qui se laissent faire l'amour avec la condescendance d'un sénateur à qui l'on présente ses respects, et se feraient hacher sur place plutôt que d'avoir un geste tendre pour celui qu'elles prétendent aimer.

Elles l'embrassent comme elles embrasseraient leur grand-père ; et quand elles se préparent à baiser, tu croirais qu'elles apprêtent l'encens et le vin pur pour offrir un sacrifice aux dieux. Si encore elles baisaient ! Mais non ! C'est à leur amant de tout dire et de tout faire, eussent-elles sans l'avouer l'expérience de Messaline.

Les prends-tu dans tes bras avec fougue ?

— Je t'en prie, ne te conduis pas comme un charretier. Si tu ne me respectes pas, respecte au moins ma coiffure. Elle me coûte assez cher !

Te hasardes-tu à titiller et à mordiller le bout de leurs seins pour les exciter ?

— S'il te plaît ! Tu me mets à la torture ! Je ne peux souffrir que l'on touche à ma poitrine !

Leur demandes-tu la faveur de coller ta bouche à la conque pour leur dévorer amoureusement le bouton ? Bien loin de te remercier de cette attention et d'écarter les cuisses, elles te lancent avec mépris :

— Je me demande vraiment quelles femmes tu as connues avant moi ? Des folles, sans doute. Ou des filles de lupanar ? N'as-tu donc que ces turpitudes en tête ?

Ce n'est rien à côté de ce qui t'attend si tu t'avisés de promener sous leurs yeux ta queue bandante, et de guider leur bouche vers elle en les prenant doucement par les cheveux. Elles te repoussent avec l'indignation d'une Vestale sur laquelle un malotru a osé porter la main.

— Oh ! s'écrient-elles, c'est trop endurer ! Jamais encore un homme ne m'avait fait un tel affront ! Peut-il exister des femmes assez dépravées pour accepter cela ?

Et toi, comme un gamin tancé par son pédagogue, de supplier qu'on excuse un mouvement irréfléchi, et que la divine veuille bien l'oublier.

Cependant, tu apprendras, quelques jours plus tard par une servante, que Madame convoque chaque matin, au sortir de sa toilette, son esclave noir le mieux queuté pour, dit-elle en riant, prendre son petit reconstituant. Elle sort elle-même du pagne, avec douceur, un instrument gigantesque, l'enfourne en gloussant de plaisir, et le suce avec dévotion jusqu'au moment

où il lui crache dans le gosier un flot glaireux qu'elle avale avec délectation jusqu'à la dernière goutte.

— C'est, dit-elle à la servante qui les observe, ma médication favorite depuis que j'ai huit ans. Je te trouve bien délicate de ne pas vouloir en tâter au moins une fois, Priscilla. Toutes mes amies ont un esclave pour cela : mais mon Afer est le plus gros et, si j'ose dire, le plus nourrissant. Pâlote comme tu l'es, tu te trouverais bien de sucer les hommes.

De rire, tu lâches ton roseau et tu laisses tomber tes feuillets à terre. Si tu as le bonheur de ne pas connaître de ces dragons hypocrites, j'en connais, moi ! Et je me maudirais de leur ressembler !

Cependant, la dernière que je t'ai présentée a raison au moins sur un point. Une femme se trouve toujours bien de sucer l'homme qu'elle aime. Celles qui le font ont l'œil plus vif, le teint plus frais, la démarche plus souple, la peau plus lumineuse. Elles passent sans tousser la saison des brumes et des frimas. On ne les voit jamais s'entortiller frileusement une laine autour du cou ; ni leur visage s'orner de boutons disgracieux : ni leurs seins s'affaïsser de langueur.

Ainsi l'a voulu la Fellatrice, qu'honorent les femmes qui ont ce goût, et à laquelle est consacré à Corinthe (dans d'autres villes aussi, je pense), un temple dont les prêtresses ne se donnent aux hommes que de cette façon ; c'est pourquoi on les nomme les Thélètes, c'est-à-dire les tèteuses. Sans compter qu'il n'est rien qui ressemble davantage au bout d'un sein de nourrice que le gland paresseux d'un homme, rose et doux à la bouche.

Je ne suis pas consacrée à la Fellatrice, bien sûr ; si je suis moi-même une tèteuse, ce n'est pas pour remplir un devoir sacré, mais pour le plaisir de l'homme que j'aime, et le mien. Et l'homme que j'aime aujourd'hui, c'est toi, mon Caius.

Allons, je t'en prie, ne fais pas ton Caton. Ne ramène pas contre toi le pan de ta toge pour dérober ton bout de sein à mon désir ! Comment ! Ce que tant d'hommes n'osent pas demander à leur maîtresse, c'est ta maîtresse qui te le demande, et tu te plaindrais ! Et tu refuserais ! Tu ne mérites pas d'être aimé, mon Caius !

Craindrais-tu d'être mordu ? Rassure-toi, tu ne sentiras mes dents que si tu le désires. Et si tendrement que tu croiras qu'un jeune chien te mordille le doigt...

Quoi ? Tu brandis ton roseau et ton feuillet de papyrus pour me faire comprendre que nous n'en sommes encore qu'au quatrième chant ? Que notre éditeur s'impatiente, et que je dois reprendre mon récit ?

Mais, Caius bien-aimé, mon récit est tout fait. L'homme était assis sur la banquette de la salle des bains comme tu es assis sur celle-ci. Je m'étais agenouillée entre ses jambes comme je m'agenouille entre les tiennes ; je taquinai de mes lèvres la fraise de son priape comme je vais le faire pour la tienne ; j'en engloutis d'abord la tête et un peu du reste, en rentrant la

langue et les dents pour ne pas l'écorcher ; et je l'eus bientôt tout entier dans ma bouche, avec un plaisir neuf et enchanteur...

Il fut heureux. Tu vas l'être.

V

Sur ces entrefaites, Anella me confia que Titus demanderait bientôt à nous racheter leur liberté. En vérité, il n'était plus guère esclave que de nom, et en quelque sorte par négligence. C'était un excellent cuisinier, que toute la ville envoyait à *La Bonne Fortune*, et qui y faisait bien ses affaires. Outre ce que notre prédécesseur et mon père lui laissaient sur le prix des repas, il avait la haute main sur les achats de nourriture, et les fournisseurs savaient se le rendre favorable.

Il aurait pu acheter son affranchissement à bon compte depuis plusieurs années déjà. Mais il aimait trop cuisiner pour quitter ses fourneaux sans réflexion. Il aimait aussi *La Bonne Fortune*, où tout le monde l'appréciait, et dont il tirait le meilleur sans épouser le moins bon.

Il avait donc décidé de n'en partir affranchi que le jour où il pourrait s'établir à son compte, et où Anella pourrait enfin vivre en mère de famille honorée, le cul au sec.

Ce jour était arrivé. En attendant, elle pensait être enceinte d'un troisième enfant, qui serait certainement de son compagnon, car, me dit-elle :

— Quand Titus désire être père, je ne donne plus aux clients que mon cul, sans faire aucune exception durant trois ou quatre mois. Vois-tu, Flora, il faut savoir être fidèle à l'homme qui vous a choisie. J'aime me faire prendre par là, il est vrai. Mais Titus y répugne, et je ne le lui demande pas. Enfin, tout cela sera bientôt fini pour moi, et je ne le regrette pas. Je ne regretterai ici que ton père, qui est un brave homme, et toi, ma chérie.

— Anella, lui dis-je, je te regretterai aussi. Je t'estime beaucoup, et nous avons passé de bons moments ensemble. Te souviens-tu du Syrien ? Et de cet officier illyrien dont la catapulte était si bandée qu'il lâcha toute sa charge sur tes fesses alors que je le préparais à te faire honneur ; et qu'il refusait ensuite de nous donner nos vingt sesterces, en prétendant qu'il ne les avait pas promises à ma main, mais à ton cul.

Elle rit et m'embrassa, puis :

— C'est déjà le passé pour moi, Flora. Titus voudrait ouvrir une petite auberge à Samarobriva^[33]. Il ne pense qu'à retourner dans ses brumes. Mais toi-même ? Penses-tu que ton père achètera une femme pour me remplacer ? Un cuisinier, bien sûr. Mais à moins de trouver un éphèbe au large cul qui sache faire la cuisine aussi bien que mon

Titus, soit dit sans nous flatter, il manquera une Anella à vos clients. Et même ainsi, son éphèbe ne pourrait être à la fois aux fourneaux et au lit. Ma foi, conclut-elle, ce sont là ses affaires, et nous avons les nôtres.

Je devinais bien qu'une question lui brûlait la langue, mais qu'elle n'osait la poser à la fille de son maître.

— Anella, chérie, lui dis-je, je ne sais ce que fera mon père. Mais...

— Mais ?

— Mais je sais bien ce que je ferais si j'en avais le courage : je prendrais tant bien que mal ta succession.

— En vérité, le courage ? s'exclama-t-elle. Il n'en faut que pour les premières fois, ma chérie. Ai-je l'air de souffrir, même quand ils te paraissent énormes ?

— Non, certes, Anella. Tu parais plus souvent t'ennuyer.

— Tu l'as dit, Flora : je m'ennuie à les sentir me tisonner les entrailles, comme la fileuse s'ennuie à débrouiller son écheveau, comme la souillon s'ennuie à cirer les mosaïques, comme la danseuse elle-même s'ennuie à danser. Qui ne s'ennuie dans l'existence ?

— Je veux bien te croire, ma chérie, répondis-je en riant de sa tirade. Mais je n'en suis pas encore à m'ennuyer de sentir leur doigt entre mes fesses, et pour tout avouer, je m'ennuierais encore moins à y sentir autre chose que leur doigt... si je n'avais aussi peur de souffrir.

— Allons, me dit-elle, je vois bien qu'il faut que je m'en mêle, bien que ce soient les affaires de ta famille. Mais je t'aime trop pour te laisser dans cet embarras. Comment nous y prendrons-nous ?

— Je ne sais trop, lui dis-je après avoir réfléchi un moment. Et nous n'avons pas tellement le temps d'y penser. Quand partirez-vous, si mon père accepte vos conditions ?

— Dans deux mois, vers les Ides de mai. Toi-même, es-tu vraiment décidée à cela ? Et si ton père trouve une autre Anella, dont ce soit le métier ?

— Il ne la cherchera pas, répondis-je. Et quand bien même il la trouverait, je ne renoncerais pas à mon idée. Tu te dis sans doute, je le vois, qu'il faut que la fille d'un homme libre soit bien folle ou bien dévergondée pour vouloir vendre du plaisir aux hommes comme le font les esclaves. Mais qu'est la liberté sans la richesse, ma chérie ? Un fardeau pire que la servitude. Tu le vois bien par toi-même : il est moins difficile d'acheter sa liberté avec de l'argent, que d'acheter de l'argent avec sa liberté. Il n'y a pas aujourd'hui dans notre coffre le dixième de ce qui dort dans le vôtre, Anella. Mon père n'est plus jeune, et ma mère ne sait que gémir. Tu dois le savoir : voici moins de

trois mois, j'ai sauvé *La Bonne Fortune* des griffes des huissiers. J'y ai laissé presque tout l'argent que j'avais gagné grâce à toi et à Eschara. Que ferai-je demain, si les créanciers frappent de nouveau à notre porte ? Refuseras-tu de m'aider ?

— Non, je te l'ai dit. Quand commençons-nous ? demanda-t-elle.

— À la première occasion que fera naître pour nous la Vénus inverse⁽³⁴⁾, répondis-je. Et si tu le veux bien, nous irons dès demain à son temple offrir une agnelle à la Callipyge ; toi pour la remercier de ta prochaine liberté, moi pour la rendre propice à mes premiers pas dans la voie qu'elle préfère. Bien sûr, je paierai largement ma part, m'empressai-je d'ajouter. Et s'il plaît à Eschara, nous l'emmènerons. Est-ce dit ?

Nous fîmes donc toutes les trois nos offrandes à Vénus : une agnelle, trois colombes, du miel et de l'huile. Et la déesse nous fit le lendemain le signe que nous espérions : un jeune homme assez plaisant de corps et de visage, qui venait pour la première fois à *La Bonne Fortune*, s'approcha d'Eschara et lui demanda quelque chose à l'oreille, d'un air embarrassé. Eschara lui montra du doigt Anella, qui le fit asseoir et s'entretint un moment avec lui ; puis elle me fit signe à son tour, et le jeune homme m'invita à prendre place près de lui.

— Flora, me dit aussitôt Anella, ce beau garçon que tu vois se nomme Cincinna, et c'est le fils d'un riche marchand d'étoffes de la via Honorata. Il dit vrai, si j'en crois la beauté de sa tunique. Tâte cette laine, ma chérie, et dis-nous si tu en as jamais touché de semblable.

Je glissai une main sous la table, et « tâtant l'étoffe », j'eus tôt fait de remonter du genou aux... avantages du garçon. Des avantages bien modestes, me sembla-t-il, et aussi peu sensibles à ma main que l'auraient été ceux d'un Apollon de marbre.

— Allons, Flora, dit Anella en riant, laisse à notre Cincinna le temps de se remettre. Il n'a échappé à sa nourrice que de ce matin, et à son pédagogue que de ce tantôt. N'est-ce pas, mon chevreau ?

Comme il ne répondait rien, visiblement étourdi par ce bavardage, elle poursuivit :

— Notre Cincinna vient tout juste d'avoir quinze ans. N'est-il pas beau comme Daphnis lui-même, ma chérie ?

J'approuvai chaleureusement, car il était beau en effet.

Eh bien, reprit Anella, ce Daphnis cherche une Chloé. Il m'a juré sur la boutique de son père que Vénus ne l'avait pas encore effleuré. Cela, je le crois sans peine à te voir aussi intimidé par deux femmes, mon agneau.

Mais je te soupçonne fort d'avoir déjà fait brûler pas mal d'encens sur l'autel du divin Antinous, Cincinna, car la Chloé que tu désires

devra se présenter à toi à reculons. T'ai-je bien compris, mon petit pigeon ?

Il s'enhardit jusqu'à répondre un « oui » à peine audible. Pour moi, en dépit des conseils d'Anella, j'avais glissé de nouveau la main sous sa tunique, et il me sembla que quelque chose commençait à s'émouvoir de ce côté. Je demandai avec une fausse innocence :

— Mais qu'ai-je à voir avec cela, Anella ? Lui faudrait-il deux Chloé, à notre Daphnis ?

— Certes non, ma chérie, répondit Anella. Ce sera bien assez d'une. Mais puisqu'il est Daphnis, il lui faut une Chloé intacte, si nous ne voulons pas attirer sur nous la colère d'Hermès, dont il est le fils, chacun le sait⁽³⁵⁾. Voici trop longtemps que je sers la Vénus inverse pour faire l'affaire, je le lui ai dit. Mais j'ai pensé à toi, ma Flora. Il faut vraiment que Vénus se soit chargée elle-même de notre rencontre, mon beau berger, car Flora n'a jamais encore été forcée, ni par un homme ni par un dieu, ni d'un côté ni de l'autre. N'est-ce pas, ma chérie ?

— Qu'Artémis, Isis et Astarté me poursuivent de leur colère s'il en est autrement, Cincinna, répondis-je avec le plus grand sérieux en ramenant un pan de ma tunique sur mon visage. Et précisément, mon Daphnis, poursuivis-je en lui baisant les mains, je disais hier encore à celle-ci combien il me tardait d'offrir ma virginité à quelque beau garçon. La déesse exauce mon souhait au-delà de ce que j'espérais, Cincinna. Car tu es véritablement beau, par Hermès !

— Eh bien, mes enfants, s'exclama Anella, tout est dit, il me semble.

Elle se leva vivement, et se rassit aussitôt :

— Tout, non, par Hermès ! s'exclama-t-elle comme si elle venait seulement d'y penser. Le dieu me pardonne ! Nous oublions l'essentiel. Combien as-tu dérobé ce matin dans le coffre de papa, mon chéri ?

— Dérobé ? répondit Cincinna, qui parut retrouver la parole pour cette occasion. Je n'ai rien à dérober, femme. Mon père est riche... et généreux, par Jupiter ! Ce matin même, il m'a donné deux deniers d'or et m'a conseillé de venir les dépenser ici. Tiens, femme, les voici, ajouta-t-il avec une fierté naïve, en les tirant d'une élégante petite bourse de cuir et en les posant sur la table.

Nous nous regardâmes, Anella et moi. Deux deniers d'or ! Des empereurs ! Cinquante deniers de cuivre ! Deux cents sesterces ! Nous n'en avons jamais tant vu dans la main d'un seul homme ! Le cul m'en brûlait !

Anella se leva, et je l'imitai en tenant Cincinna par la main. Elle se retourna vers lui, et dit :

— Viens, noble jeune homme. Nous allons faire de toi un homme,

et l'homme le plus heureux de la ville. Que dis-je, de la ville ? De l'Empire !

Que peut-on rêver de mieux dans la vie, mon Caius, que de gagner une pièce d'or en s'amusant ? Anella s'amusait donc beaucoup de ce premier sacrifice à Vénus, et moi autant qu'elle.

— Vraiment, me disais-je, je ne regrette pas l'agnelle offerte à la Callipyge. « Qui l'a porté veau le portera taureau », dit le proverbe. Après le doigt du Syrien, l'engin de cet adolescent me donnera plus de plaisir que de douleur. Encore heureuse s'il parvient à y entrer, mollasson comme il me paraît être. Et à celui-ci succéderont d'autres, de plus en plus gros, comme le veau de Milon de Crotone⁽³⁶⁾.

Anella nous fit tenir par la main, comme deux jeunes mariés, pour entrer dans la salle des bains. Un brasero y brûlait, car la saison était encore fraîche. Elle jeta sur les braises une poignée de thymatérion⁽³⁷⁾, et nous devêtit. Puis, me faisant tourner le dos à Cincinna, elle s'exclama :

— Vois mon Daphnis, comme elles sont belles, les fesses de ta Chloé ! Rondes, potelées, fermes, tu es bien le plus favorisé des mortels, petit pigeon, d'en forcer le mystère avant tant d'autres qui paient cette faveur d'un chariot d'or.

Puis, comme le malheureux paraissait cloué sur place, elle lui tira l'oreille en disant :

— Allons, approche et caresse, par la Callipyge ! Et si tu n'oses y mettre les mains, promène au moins ton petit Priape dans le jardin !

Était-ce la fraîcheur de la salle ? Ou sa timidité ? Je me sentis les fesses effleurées, en effet, mais par un membre à peine plus gros que mon pouce.

— Si joli qu'il soit, ma Flora, ton cul n'a guère de succès, dit Anella en soupirant. Et même aucun ! Je vois qu'il me faut prendre d'autres moyens pour sortir notre Daphnis de sa torpeur. Viens, étends-toi sur la banquette, ma Flora. Glisse ce coussin sous ton ventre, pour bien relever ton joli derrière ; et pose ton visage sur cet autre. Voilà ! Ainsi ! Peut-être notre ami n'est-il mis en appétit que par les fesses de ses camarades d'école ? En ce cas, Cincinna, ajouta-t-elle en riant, je te présente celles du jeune Florus !

Il parut s'exciter un peu, en effet, et se pencha pour me couvrir le bas du dos de baisers précipités.

— C'est déjà mieux, dit Anella. Tu y prends goût, il me semble. Mais pourquoi cette hâte ! On croirait un poulet qui se jette sur du grain. Lèche, plutôt ! Ne laisse pas l'espace d'un pétale sur lequel tu n'aies fait passer la langue ! Voilà ! Ainsi ! Le fait-il bien, ma Flora ?

— Oh oui, répondis-je en levant un peu la tête du coussin. Oui,

c'est bien... Mais...

— Mais quoi, ma chérie ?

— Mais je voudrais qu'il entre dans l'allée, maintenant qu'il a bien nettoyé les pelouses.

— Tu l'entends, joli berger ? dit Flora. Allons, va ! Écarte les deux moitiés du fruit ! Le meilleur est caché, Cincinna ! La pièce d'or est au fond du coffre ! Oui, c'est bien ainsi !

Je m'échauffais, moi aussi. C'est une caresse merveilleuse que celle-là, mon Caius. Nous l'appelons « faire éclore la rose » ; et à y songer seulement, je me sens frémir par tout le corps. Il est plus doux qu'elle soit dispensée par un adolescent imberbe ; ou par une femme. Sinon, c'est un supplice de sentir la tendre peau de nos fesses râpée par une barbe de huit jours. Mais la suite qu'elle appelle fait vite oublier ce désagrément !

Je tortillais donc mon petit derrière comme le fait une chatte en chaleur, étreignant la banquette et le nez dans le coussin, tandis qu'Anella me grattait habilement le dos et la nuque.

— Par Hermès, dit-elle, notre Daphnis va bon train, il me semble ! Allons, mon jeune lion, lèche et suce, mais ne mords pas ! Reprends ton souffle, noble jeune homme ! Et ne ménage pas la salive, je te prie ! Car tu ne feras pas à Flora l'affront d'en rester là, n'est-ce pas ? Voyons un peu si tu es en état de faire honneur à ce vierge petit anneau, Cincinna !

Le résultat de l'inspection ne dut pas la satisfaire, car elle murmura :

— Il y a du mieux, mais ton glaive pliera au premier effort. Allons, continue ! De la salive, par Bacchus, de la salive ! Et toi, Flora, prends patience un moment encore.

Ne l'entendant plus et ne sentant plus sa main sur ma nuque, je me tournai pour voir ce qu'il en était. Elle s'était agenouillée contre Cincinna et le suçait en le tenant par les hanches. Bientôt elle se releva ; et cette fois, notre berger était prêt à procéder au sacrifice.

Elle me fit alors glisser doucement vers le bout de la banquette, la tête toujours dans mon coussin, les jambes écartées et pendantes, et dit avec une solennité comique :

— Jeune fille, voici venu le moment de recevoir ce joli garçon... et de mériter ta pièce d'or. Je n'avais pas huit ans quand cela m'arriva, à moi. Tu vois qu'il est grand temps de te faire déplier le bouton de rose ! Que t'assiste la Callipyge ! Et toi, dit-elle à Cincinna, courage, généreux enfant ! C'est ainsi qu'on monte aux cieux^{38} !

Il me prit aux hanches en bredouillant gentiment :

— Oui, Chloé... Ma Chloé... Vénus... Tes jolies fesses... Ma

Chloé...

Je poussai un petit gémissement en le sentant forcer l'ouverture. Plutôt de plaisir que de souffrance, car le conseil d'Anella était bon : j'étais si barbouillée de salive qu'il n'eut aucune peine à trouver l'entrée du jardin de Priape. Savamment sucé par Anella, et trop novice pour se retenir, il lâcha une première décharge à peine entré et me pénétra complètement aussitôt. C'était infiniment plus agréable que le plus habile des doigts que j'avais connus jusqu'alors.

— Grâces te soient rendues, ô Vénus ! murmurai-je en pensée tandis qu'il lâchait un second jet. Après la main, la bouche ; après la bouche, le cul : me voici aux trois quarts femme !

Dès le lendemain, un autre suivit le chemin frayé par Cincinna. C'était un des habitués d'Anella, un marchand d'ivoire d'une quarantaine d'années, auquel son épouse, élevée à l'ancienne, refusait cet amusement.

— Tiens, Velléius, lui dit Anella en me faisant asseoir à leur table, vois comme je t'aime : je t'ai réservé une affaire comme il ne s'en présente plus de nos jours. Notre Flora, que tu vois, a refusé vingt fois à des richards le pucelage de son cul. Elle attendait pour cela, me disait-elle, l'inspiration de la déesse. N'est-ce pas, Flora ?

— Oui, répondis-je, c'est vrai. Mais Vénus m'a envoyé cette nuit un songe...

— Ah ! Que te disais-je ! s'exclama Anella.

— Et c'est toi que ce songe désignait, continuai-je, comme l'homme qui me ferait le premier connaître ce plaisir. Tu seras doux avec moi, Velléius, s'il te plaît...

— Et tu paieras cette merveille à son juste prix, coupa Anella. Par la Pandemos⁽³⁹⁾ elle est pour moi comme une petite sœur, et ses intérêts me sont aussi chers que les miens. Tu me donnes d'habitude dix sesterces, Velléius.

Tu en ajouteras dix pour me remercier de t'avoir procuré cette vierge. Et à elle, tu ne saurais offrir moins d'un demi-denier d'or.

Comme Velléius se récriait :

— Eh bien, n'en parlons plus, dit-elle. Nous verrons ailleurs, n'est-ce pas, Flora ? Tiens, pas plus tard que la semaine dernière, Naucratis l'affranchi, que tu connais sans doute, dit-elle à Velléius, a mis là, sur cette même table, une Victoire d'or de cent sesterces pour ce pucelage. Mais la petite ne se sentait pas inspirée ce jour-là. Il n'importe, Flora, nous allons tout de suite lui faire porter une tablette par Pytheos, pour lui dire que nous acceptons l'affaire, et qu'il vienne en hâte.

— Quel dommage ! soupirai-je. C'est le seigneur Velléius que la déesse m'avait envoyé... et c'est de lui que j'ai envie, ajoutai-je

puđiquement en maniant sous sa tunique une queue respectable, que je sentais pręte ę me dęcharger dans la main. Allons, porte-toi bien^{40}, Vellęius, dis-je avec un soupir et en feignant de me lever.

Tu t'amuses de me voir jouer cette comędie, mon Caĭus, et il y a de quoi s'amuser en effet. Cependant, je ne mentais pas tout ę fait en disant que j'avais envie de ce Vellęius. Je l'avais remarquę parmi les clients d'Anella. Il avait toujours pour moi un sourire timide, et parfois quelque friandise dans un pli de son manteau, ę mon intention.

Il avait rougi comme un enfant en sentant ma main s'emparer de son priape sous la table, et cela me plaisait aussi. Quant au songe, je ne l'avais pas inventę, tu le penses bien. Je n'invoque pas en vain le nom de la dęesse, car je crains son courroux. Il est bien vrai qu'elle m'en avait envoyę un dans la nuit, pour m'inciter ę me donner aux hommes comme je venais de me donner ę Cincinna. Dans ce songe, j'ętais tantôt moi-męme, tantôt celui qui admirait et caressait mes fesses avant de les pęnętrer. Quand j'ętais Flora, je griffais mon matelas en grondant, et je haussais le derrięre dans l'attente de l'homme. Quand j'ętais celui-ci, je prenais mon temps, je me rassasiais les yeux de ces jeunes reins en folie. Puis je redevenais Flora pour sentir la machine se pousser entre mes fesses, et je criais :

— De la salive, homme, de la salive, par Bacchus ! Ah, tu me dęchires ! Mais va, pęnętre ! Je ne sens que du plaisir !

Je redevenais homme pour forcer le dętroit qui me sęparait du bonheur supręme, et nous jouissions ensemble de ce bonheur. Ainsi, Vellęius pouvait tręs bien ętre l'homme de mon ręve, dont je ne connaissais pas le visage.

En toute sorte d'amour, vois-tu, mon Caĭus, le premier point entraęne toute la partie ; pour nous du moins, mais je pense aussi pour vous. Une enfant a-t-elle trouvę un vrai plaisir en sentant pour la premięre fois un doigt d'homme s'enfoncer dans son petit temple, qu'elle voudra recommencer aussitôt, non pas une fois, mais dix fois par jour. Ainsi avais-je ętę apręs que le Syrien m'eut fait connaętre ce jeu : c'est tout juste si je ne courais pas apręs les hommes pour leur proposer de me le faire sur-le-champ, sans rien leur demander en ęchange.

Mais si elle a souffert, si ce męme jeu lui a laissę un souvenir de douleur ou simplement de dęsagręment, il ne faudra plus lui en parler avant longtemps.

Or j'avais tirę un vęritable plaisir de ce que m'avait fait Cincinna. J'ai su depuis qu'une femme pouvait en trouver davantage ę ętre aimęe de cette faęon par un homme plus expęrimętę et plus viril ; et davantage encore du côtę par oų elle n'est pas un petit garęon. Mais

chaque âge a ses plaisirs. Celui que je venais de découvrir, et dont Anella elle-même n'était pas lassée après vingt ans, surpassait alors et ceux dont j'avais épuisé la nouveauté, et ceux que j'ignorais encore.

Tu sais, mon aimé, qu'une porte qui a été une fois forcée ne fermera jamais plus aussi bien qu'auparavant. Que dire alors d'une porte qui a trouvé du plaisir à l'être, et qui ne désire plus que de rester ouverte à tous ? Janus lui-même^{41} ne saurait l'obliger à rester cadennassée. Ainsi étais-je.

Dans le rêve que m'avait envoyé Vénus, l'homme qui me pénétrait et qui était aussi moi-même, avait la douceur de l'enfant Cincinna, mais la force et la raideur d'un homme fait. Pourquoi n'aurait ce pas été Velléius ?

Même s'il a affaire à une prostituée comme l'était Anella, ou comme je donnais l'apparence de l'être, un homme est sensible à la sincérité du désir. Je te l'ai dit, je crois : la dernière des louves, si Vénus le veut, est une femme comme une autre quand elle a envie d'un homme. Et il était bien visible à ce moment que j'avais envie d'un homme, et que Velléius ne me répugnait pas.

Il se décida donc sans faire trop de manières à compter et à poser sur la table cinq antoniens de huit sesterces, et deux janus^{42} de seize, ce qui faisait un peu plus que le compte d'Anella. Elle le remercia, les glissa dans le petit sac de toile qui nous servait de bourse commune, et nous quittâmes la salle.

Velléius fut tout à fait charmant avec nous. Le bain terminé, il nous fit marcher devant lui pour comparer nos fesses, comme l'avait fait le Syrien, et il s'extasiait sur les miennes.

— Les dieux me préservent de te déplaire, Anella, disait-il, mais toute la vie n'est qu'un choix. Ton cul est très beau, je te l'ai dit plus d'une fois, et je te le redis. Mais je ne puis le foutre en même temps que celui de cette petite. Et véritablement, c'est pour elle que je bande aujourd'hui. Mais je serai prévenant et patient avec toi, petite, je te l'ai promis.

Il le fut en effet. Cependant, il refusa de me préparer au sacrifice en crachant sur l'autel, comme le lui suggérait Anella.

— Non, Anella, dit-il. Peut-être la fantaisie m'en viendra-t-elle un autre jour. Pour celui-ci, que Flora se badigeonne d'huile si elle craint l'assaut. Qu'en dis-tu petite ?

— Il en sera comme tu le veux, seigneur Velléius, répondis-je. Je désire ta queue, et je serai courageuse s'il le faut. Le bonheur de te sentir dans mes entrailles vaut bien une petite souffrance, il me semble. Mais use au moins de ton doigt pour ouvrir la voie, je te prie.

En vérité, je n'eus pas besoin de courage. Avant d'enfoncer son doigt, ill'humecta abondamment ; et Anella le guida si habilement

que je le sentis à peine pénétrer. En revanche, une fois entré, il fit si bien aller et venir sa pine en moi, si régulièrement et si fortement, que la folie de Vénus commença à me saisir. Quand il me sentit abandonnée et consentante, il ralentit encore son mouvement pour sortir tout à fait du temple à chaque coup, et y rentrer lentement l'instant suivant.

— Eh bien, ma Flora, disait-il, ce mignon y prend du plaisir, il me semble. Allons, dehors, toi ! (et il sortait, mais en restant toujours entre mes fesses). Puis : Allons, dedans maintenant ! Vois comme ce mignon t'engloutit ! Là, encore... encore...

Véritablement, je devenais folle, mon Caius. Je me poussais contre lui dès que je le sentais entré, et je tentais de le retenir en moi ; mais j'aimais encore plus *Dedans, dehors, dedans, dehors !*, et me sentir dix fois de suite abandonnée, puis ouverte et pénétrée, avec un plaisir qui augmentait chaque fois.

— Ne sors plus, maintenant, seigneur ! finis-je par supplier. Reste, par Vénus ! Dedans, dedans ! Reste ! Ta jouissance, homme ! Je veux ta jouissance !

Dans les jours qui suivirent, Anella vendit huit ou dix fois ce même pucelage à des clients naïfs. Elle les choisissait pour moi. Quand un homme offrait une somme convenable pour prendre du plaisir avec elle, s'il était soigné et courtois, elle m'appelait à leur table et lui faisait comprendre que j'étais disposée à lui rendre le même service s'il y mettait le prix.

Il refusait rarement. Même si ma virginité paraissait sujette à caution, ma jeunesse et ma fraîcheur, elles, ne l'étaient pas.

Certes, ils auraient pu trouver dans la ville, comme on en trouve à Rome et un peu partout, des fillettes de sept ou huit ans, de malheureuses *enfants de Neptune*⁽⁴³⁾ payées quelques drachmes à cinq ans, et dont une maquerelle vend deux ans plus tard le pauvre petit cul à la racaille des ports pour quelques sous.

Mais j'étais une fille libre, et jolie ; et non une petite poupée geignante et inerte. Ils payaient pour un pucelage auquel ils croyaient plus ou moins ; mais je pense qu'ils avaient plutôt le sentiment de récompenser une enfant avec qui ils allaient faire une partie de saute-mouton.

De mon côté, sans le laisser paraître, je prenais ce jeu au sérieux. « Mon vrai pucelage de l'arrière-Vénus, me disais-je, m'a valu le denier d'or de Cincinna. Son frère cadet, qui était, par Junon, presque aussi vrai que le premier, m'a apporté le demi-denier d'or de Velléius. Pour les suivants, il n'est pas question de descendre en dessous de vingt sesterces, par Cérès ! Ce qui est rare doit rester cher. » Anella pensait

comme moi. Et nous étions convenues, toutes les deux, de renoncer aux clients qui acceptaient de payer pour moi, mais pas pour elle.

Au reste, ils étaient peu nombreux. Un homme est toujours tenté par une partie à trois, et celle-ci leur excitait particulièrement l'imagination. En posant leurs pièces sur la table, ils se voyaient déjà comparant mes fesses de petit garçon au bon gros cul d'Anella ; tripotant l'un tandis qu'ils pénétraient l'autre ; usant de la bouche de l'une pour préparer leur priape à forcer l'œillet de l'autre ; guidés vers moi par elle. Bref, mon Caius, tout ce qui peut vous passer dans la tête à cette occasion ; et qui passe parfois dans la nôtre, je l'avoue.

Il était convenu aussi que je pousserais quelques cris de douleur en me sentant forcée, et quelques cris de plaisir un instant après. Que veux-tu ! Les hommes sont si faciles à tromper ! Et si fiers de raconter le lendemain à leurs compagnons de ripailles :

- J'te l'dis, Manlius, elle avait pas dix ans ! Et c'était sa première fois ! Si, si, j'en suis sûr ! Tu sais, moi, on m'la fait pas pour ces choses-là ! J'ai bien vu qu'elle était pucelle ! Un trou, tiens, ton petit doigt aurait pas passé dedans ! Eh bien, ma queue, elle l'a prise sans pleurer, Jupiter m'est témoin ! Et elle criait que c'était bon ! Par Bacchus, je r'grette pas mes vingt sesterces !

Cependant, la grossesse d'Anella s'avavançait. Elle m'accompagna de moins en moins souvent à la salle des bains ; puis plus du tout. Elle allait cependant avec l'homme et moi jusqu'à la porte, pour qu'on pût croire que les choses se passaient comme auparavant, et que je n'étais là que pour l'aider à préparer le bain et à essuyer le client. En fait, si tu me permets cette mauvaise plaisanterie, mon Caius, elle faisait la toilette ; mais c'était à moi de lessiver. Elle gardait dix sesterces pour les vingt que nous exigions ; moi le reste.

Vint le jour où notre manège ne trompa plus personne. Nous restions un moment toutes deux à table avec notre client, pour lui porter la santé de Bacchus et de Junon en trempant nos lèvres dans sa coupe de vin. Puis je disparaissais avec lui.

Personne d'ailleurs ne parut se préoccuper de me voir prendre la place d'Anella, puisqu'elle était d'accord et que, de toute façon, il lui aurait été difficile de continuer à la tenir. En tout cas, personne ne me fit de remarques ou de reproches à ce sujet, pas même mon père.

Le bruit dut se répandre en ville que la petite de *La Bonne Fortune* méritait une heure de « conversation », même si ce n'était pas à la portée du premier venu ; car l'auberge reçut de plus en plus fréquemment des visiteurs qui me cherchaient des yeux sitôt entrés, et négligeaient les avances d'Eschara si je n'étais pas dans la salle.

Cette affluence faisait doublement mon affaire. Je me contentais

de dix sesterces, si je ne pouvais obtenir davantage. En revanche, il n'était pas rare qu'un homme m'en offrît vingt, parfois même trente, si j'avais eu l'habileté de ne lui parler que de quelques caresses sans conséquence, à la sortie du bain. En échange des dix sesterces convenus, je lui laissais mettre tant qu'il voulait le doigt dans la grotte ; mais le doigt seulement.

Pendant ce temps, je refermais de mon mieux ma menotte sur sa pine pour la manier comme Anella m'avait enseigné à le faire, et l'amener ainsi au point où un homme vendrait son père, sa mère, ses enfants et ses petits-enfants pour satisfaire son désir.

Je m'arrêtais alors, et je faisais mine de quitter la salle, en lui disant :

— Eh bien, mon oncle, merci pour les dix sesterces ! Et au plaisir de te revoir dans un meilleur jour !

Il arriva, un jour, que l'homme, furieux de se voir planté là, bandant comme un Priape des jardins mais insatisfait, voulut me retenir et me prendre de force. Je me dégageai aussitôt et je courus vers la porte en criant :

— Es-tu devenu fou, homme ? Je suis une fille libre, et la fille du maître de l'auberge. Sais-tu ce qu'il t'en coûterait d'attenter à ma pudeur ?

— Ta pudeur ! grommela l'homme. Belle pudeur, qui m'offre son cul et me branle pour crier ensuite au viol !

— Oui, au viol ! répliquai-je. J'ai accepté ton doigt, je n'accepte pas ta queue. Je ne porte ni collier de plomb ni bracelet à la cheville, tu le vois bien. J'ai le droit de me refuser à toi. Et je refuse, à moins que...

— Allons, petite, dit-il alors en se calmant, l'une de tes compagnes est enceinte jusqu'aux dents, l'autre me refuse le trou mignon dont j'ai envie. Cinq sesterces de plus...

— Cinq sesterces, seigneur ? murmurai-je. C'est ce que l'on offre aux petites ânesses⁽⁴⁴⁾ de la rue du Bonheur. Pas à moi. Sache que je ne me suis encore donnée ainsi qu'une fois. Et, pourquoi le cacherais-je, ta queue éveille aussi mon désir. Tu iras bien jusqu'à dix. En plus des dix sesterces du bain, il va sans dire. Si nous étions à Rome, mon petit Kenchréaï, ou mon trou mignon comme il te plaît de le nommer, en vaudrait cent. Tu ne penseras plus à tes vingt sesterces depuis longtemps que tu te souviendras encore de lui. Est-ce dit ?

Ainsi, drachme par drachme et denier par denier, l'argent était fidèle au rendez-vous. Et pas seulement lui.

Vingt fois par jour, depuis que j'avais trouvé mon plaisir dans le *Dedans, dehors* ! de Velléius, j'étais saisie d'une furieuse démangeaison de l'œil de Vénus ; au niveau du cul, comme disent aujourd'hui les

philosophes, j'étais constamment interpellée. J'avais beau frotter mon pauvre petit derrière à tous les coins de table et, passe-moi le mot, à toutes les saillies du mur ; me glisser à l'office pour offrir au malheureux le secours du rouleau à pâtisserie ou d'un manche à balai ; supplier même Anella de m'enfoncer à la dérobée deux doigts entre les fesses ; rien n'y faisait.

Je ne savais rien des godemichés. J'ai vu depuis des femmes dévorées du même tourment en conserver un dans leur réticule, à portée de la main, et disparaître comme des égarées vers leur chambre quand le désir leur devenait insupportable. Et j'ai moi-même souvent usé de ce soulagement. Mais je n'avais pas alors cette ressource.

Et m'eût-elle vraiment apaisée ? Dois-je te rappeler le vers du poète ? Quand une femme est prise de cette fureur,

C'est Vénus tout entière à sa proie attachée⁽⁴⁵⁾.

Je devais me contenir pour ne pas aller de table en table me proposer au plus offrant. Ah, Caius ! Je te le demande : est-il dans aucune tragédie douleur comparable à celle d'une petite fille qui brûle d'être enculée ? Non, n'est-ce pas !

Tu te divertis à m'entendre, très cher ; et je te vois sortir de ta bourse un denier d'argent. Mais le plaisir que j'offrais alors pour ce prix, j'en ai obtenu vingt fois plus depuis. Et à toi que j'aime, je ne demande que de la tendresse.

Non, je t'en prie, mon Caius... Non, pas maintenant, | quelque désir que nous en ayons l'un et l'autre. Pense à notre éditeur, très cher ! N'oublie pas que tu dois avoir terminé ce chant avant la nuit. N... Nooon... Oh, et puis oui ! :

VI

Je ne me contenais pas toujours, hélas ! Te souviens-tu de ce Rufus que je t'ai montré restant, faute d'argent, en tête à tête avec son pot de mauvais vin tandis que son compagnon Colea allait vider sa coupe dans l'amphore d'Eschara ?

C'était un grand et gros garçon à l'esprit lent et mou, aussi timide qu'il était pauvre. Colea, même quand il n'avait pas un as, obtenait de temps en temps d'Eschara qu'elle lui fit crédit ; ce qui signifiait, elle le savait très bien, qu'elle serait baisée pour rien ce jour-là.

Rufus n'était pas capable de ces petites audaces. Lasses de l'aguicher sans résultat, puisqu'il n'avait jamais un sesterce vaillant, les deux femmes s'étaient désintéressées de lui. Sans doute avaient-elles fini par le croire impuissant, ou amateur exclusif de petits garçons.

J'étais persuadée du contraire. Il avait pour moi une adoration de gros chien, muette, maladroite, et touchante. Si épaisse que fût sa cervelle de gladiateur, son instinct lui fit sans doute deviner que mon âge et mon tempérament s'accommoderaient de sa timidité.

Un soir, il vint rejoindre Colea à leur table habituelle et me salua au passage d'un « Bonjour, Flora ! » lancé, pour une fois, d'une voix presque assurée.

Les affaires avaient été très calmes ce jour-là, au point que je n'avais pas encore eu un homme depuis le matin.

C'est te dire si la rosette me démangeait. J'en avais de véritables bouffées de chaleur au visage.

— Rufus, me dis-je, n'a certainement pas la moitié d'un sesterce à m'offrir. Mais qui sait ? Dans l'état où je suis, je me donnerais pour un as.

J'allai donc les saluer à leur table. Colea, discret, rejoignit aussitôt Eschara à l'office, et j'interrogeai Rufus de l'œil. Il baissa la tête.

— Oh, Rufus, lui dis-je d'un air dégagé, je ne t'invite pas. Je me doute bien que ce n'est pas encore aujourd'hui que tu feras pleuvoir sur moi la pluie d'or dont Jupiter couvrit Danaé⁽⁴⁶⁾. As-tu seulement de quoi payer ton pot ?

— Oui, pet... jeune fille, voulais-je dire. Le chef était content de moi et j'ai touché une prime de cinq sesterces.

— Cinq ?

— Oui, cinq seulement, dit-il en s'échauffant. Le chien... Il aurait

pu aller à dix, n'est-ce pas ?

— Par le Pactole, m'exclamai-je, que vas-tu faire de cette fortune ?

Le pauvre était au supplice. Il tortillait le pan de son manteau entre ses gros doigts en cherchant vainement une réponse.

— Non, Rufus, dis-je, rassure-toi. Ce n'est pas de l'argent que je viens te demander, mais au contraire un petit service pour lequel je te donnerai volontiers... voyons... deux sesterces. Tu pourras ainsi payer ta chopine et celle de Colea sans entamer tes cinq sesterces.

Il se gratta longuement les cuisses avant de se décider à dire :

— Je suis à ton service, jeune fille. Ordonne et j'obéis.

— Oh, ce n'est rien, Rufus, dis-je, et je ne sais si tu accepteras. Si pauvre que soit un homme libre, il reste un homme libre. Mais la salle des bains n'a pas été nettoyée aujourd'hui, et Narchos, dont c'est le travail, est couché avec une grosse fièvre. En te voyant entrer, j'ai pensé...

— Ne m'en dis pas plus, jeune fille, j'accepte ! s'exclama-t-il. Deux sesterces sont toujours bons à prendre... sans compter le plaisir de t'obliger, Flora, ajouta-t-il au prix d'un effort de paroles dont Démosthène lui-même n'aurait pas été capable.

« Se peut-il que ce balourd ne comprenne pas ce que je veux, me disais-je en le précédant vers la salle des bains. Ou pis encore, qu'il n'ait pas envie de moi ? Par Aphrodite, ce serait trop bête ! » Le fait est qu'il n'osait pas comprendre, et qu'en arrivant à la salle des bains, il se dirigea vers le placard aux balais et aux loques, comme un bœuf de labour qui sent encore le joug sur sa nuque.

— Rufus, lui dis-je en l'arrêtant, faut-il vraiment tout t'expliquer ? Ce n'est pas le balai qu'il faut empoigner, mais ta queue, homme. Et ce n'est pas le carrelage qu'il faut faire briller, mais mon petit cul, puisque tu ne l'as pas deviné de toi-même. Tu me donneras les dix sesterces quand ton chef d'équipe aura été un peu plus généreux. Pour l'instant, gagnes en deux en te logeant entre mes fesses.

Même ainsi éclairé, il se gratta encore les cuisses avant de passer à l'action ; et je vis le moment où je devrais le violer. Je m'étais couchée sur la banquette dans ma position favorite, les jambes écartées et pendantes, et j'attendais en geignant dans mon coussin le moment où je le sentirais, enfin ! me pénétrer.

Sa queue était à son image, grande, grosse, lente et molle. Mais les dieux l'avaient doté en compensation d'une vigueur admirable, qui eût rassasié Messaline elle-même.

À peine entré, il déchargea abondamment ; mais trop tôt pour me donner véritablement du plaisir. Un peu déçue, je m'attendais à le

sentir se dégonfler et sortir de moi, quand au contraire, sans faire aucun mouvement, il retrouva toute sa raideur et reprit paisiblement son *Dedans ! Dehors !* comme s'il ne s'était rien passé.

Qui fut surprise ? Ta Flora, mon très cher ! Surprise et ravie... J'étreignais comme une femme qui se noie le matelas sur lequel j'étais couchée à plat ventre, je mordais le coussin, je grinçais des dents, je secouais la tête... et la machine allait toujours. Elle plongeait sans effort dans le marécage qui débordait de moi pour couler en flaques sur le matelas, et en ressortait avec le bruit que fait dans la boue le pied du voyageur.

Puis, toujours avec la même force tranquille, elle lança au fond de mes entrailles un second jet, aussi copieux que le premier, recula un peu comme pour prendre un nouvel élan... et je la sentis prête à repartir pour une troisième poste. Mais j'étais épuisée.

— Non, Rufus, parvins-je à dire, il suffit. Eschara va s'inquiéter de nous, et je pense que tu es satisfait, maintenant.

Satisfait, mon gros timide ne l'était sans doute pas complètement. Mais il n'osa pas me contredire et se retira tout penaud, bandant encore très honorablement et lançant sur mes jambes des jets saccadés. Nous en restâmes cependant là pour ce jour.

— Ce prodige, me disais-je en rafraîchissant mon petit cul enfin apaisé dans la cuve de marbre, ce prodige ferait fortune si les grandes dames de la ville le dénichaient. Un homme capable de combler trois fois de suite le même trou sans en sortir, est un trésor inestimable. Mais il est si bête que je n'aurai pas grand mal à le conserver pour mon seul usage. Louée soit Vénus ! Je ne souffrirai plus de ces horribles démangeaisons !

Anella s'amusa d'abord de ma frénésie, que je ne cherchais pas à lui dissimuler. Puis elle s'en inquiéta. Eschara de son côté me réclamait des caresses que je ne pouvais pas lui donner aussi souvent qu'elle l'aurait désiré, fatiguée comme je l'étais par mes autres exercices. Elles en parlèrent entre elles ; et comme elles m'aimaient également toutes deux, chacune à leur manière, elles s'entendirent pour me faire la leçon un jour où le prêteur de la Province donna en l'honneur du divin Caracalla⁽⁴⁷⁾ des fêtes magnifiques, qui vidèrent l'auberge à un tel point que mon père préféra la fermer pour assister lui-même aux courses de chars.

— Écoute des amies qui ne veulent que ton bonheur, Flora, me dit avec solennité Anella. Tu n'es pas une esclave, mais la fille d'un citoyen estimé. Débauche-toi puisque tu y trouves plaisir et profit pour l'instant. Mais ne deviens jamais ce que nous sommes. Esclave, tu ne le seras jamais, certes. Mais une femme libre devient l'esclave de son plaisir et des hommes qui le lui procurent, si elle n'y prend pas garde.

Fais en tout cas qu'on ne te soupçonne jamais d'être l'une de nous.

Laisse-toi désirer sans rien accorder. Oblige-les à revenir. Reste plusieurs jours sans te montrer. Invente des prétextes pour te refuser, même à celui qui pose sur la table trois ou quatre pièces d'argent : il reviendra. Et refuse-toi surtout à celui qui te plaît et dont tu as envie, s'il ne paie pas. Celui-là te rendra plus malheureuse que tout !

— Mais, Anella, dis-je, je n'ai moi-même envie d'aucun, par Artémis⁽⁴⁸⁾. Ou du moins, d'aucun en particulier. L'insatiable, ce n'est pas moi, c'est lui, dis-je en me claquant le derrière. Je crois en vérité que mon Génie y est logé, et qu'il guette tous les engins qui passent⁽⁴⁹⁾ pour les engloutir ! Si je n'ai pas fait cela depuis une heure, je suis mélancolique, irritée, je ne tiens plus en place. Ma tête est sage, je crois ; mais son contrepoids est bien fou, conclus-je.

Anella, je te l'ai dit peut-être, ne manquait pas d'esprit ; et Eschara était loin d'être sotte. Elles riaient aux éclats en m'écoutant.

Une fois leur rire calmé, elles revinrent à ce qu'elles appelaient « les tours du métier ». Je devais, me dirent-elles, être toujours d'une extrême propreté ; éviter le soleil, qui flétrit la peau, et le vin, qui la rougit. Ne pas m'inonder de parfums, mais ne pas m'exposer à la mésaventure de la nymphe Rexona, qui poursuivait de ses avances le beau Hylas⁽⁵⁰⁾ jusqu'au jour où celui-ci lui dit brutalement :

— Comment exaucerais-je tes vœux, Rexona ? Je ne puis m'approcher de toi à cinq pas sans être suffoqué par l'odeur qui monte de tes aisselles !

Je devais aussi, me dirent-elles, éviter de prendre mon plaisir plus d'une fois par semaine avec des hommes faits, comme Publius, qui sont les plus fatigants pour une femme, et de surcroît les moins généreux ; et leur préférer les très jeunes gens et les vieillards.

— Les jouvenceaux, me dit Anella, nous font l'amour en oiseaux : à peine entrés, ils se vident, se dégonflent et ressortent. C'est ce qui s'est passé avec Cincinna, ma chérie, et c'est pourquoi tu l'as supporté sans fatigue.

— Sans fatigue et sans plaisir, Anella, alors que je t'ai vue prendre longuement le tien avec le Syrien, et que je l'ai pris moi-même avec Velléius.

— Longuement, tu l'as dit, répéta-t-elle d'une voix rêveuse. Ce n'est jamais assez longuement, dans ces cas-là. Cependant, ma chérie, ce n'est pas le lot de femmes comme nous. Il faut n'avoir rien d'autre à faire pour se livrer librement à son plaisir. La jouissance, quand elle est vive et prolongée, épuise la femme qui l'éprouve bien plus que l'homme qui la lui procure. Et qui voudrait payer les caresses d'une femme qui ne tient plus debout ?

Non, je te le répète, ce n'est pas là notre affaire. C'est pourquoi il

faut, autant que tu le pourras, t'en tenir aux enfants et aux vieillards.

— Les enfants, Anella, je le comprends. Même s'il ne dure pas, le plaisir qu'ils donnent est vigoureux et se répète facilement. Mais les vieillards ?

— Pour eux, dit Eschara en riant, la difficulté n'est pas d'en sortir, mais d'y entrer. Ils n'y parviennent qu'avec de vieilles juments dont le con est un gouffre, et le cul un cloaque. Et encore ! Ce n'est que pour en honorer les bords de quelques gouttes claires ! Mais s'ils ont affaire à une nymphe aussi fraîche que toi, ils la hument, la lèchent, la reniflent et la suçent durant des heures. Et ils paient fort cher ces menus plaisirs. Les choses en restent là le plus souvent. Et lequel vaut mieux, dis-le-moi : le plaisir et la fatigue sans argent, que te propose un jeune gaillard ? Ou l'argent sans plaisir ni fatigue, que t'offre une barbe blanche ?

Je ne dirai rien de bien d'autres conseils qu'elles me donnèrent ce jour-là et les suivants, et qui n'intéressent que nous. Mais je n'oubliais pas le plus important, celui que j'avais reçu de Marcus en même temps que mon premier sesterce : *Fais-en bon usage !*

À ma mère, toujours dolente et retirée dans son appartement, j'apportais tantôt un châle tissé de fils d'argent et d'or qui lui rappelait sa Numidie natale ; tantôt un petit meuble incrusté d'ivoire ; ou quelque statuette d'Isis.

Quand je sentais mon père embarrassé par une facture qui traînait, ou par la maladie de son cocher favori, je posais discrètement au chevet de son lit une bourse de cent ou deux cents sesterces. Je la retrouvais vide, le lendemain, au chevet du mien, avec une dragée ou un fruit sec, comme on en donne à un enfant qui s'est bien conduit.

Et par le Père des dieux ! Je m'étais bien conduite, en effet. Comme l'avait prédit Aristote, mon cul était devenu *une petite mine d'or* pour mes chers parents.

Dis-moi, mon Caius : est-il pour une fillette bien élevée une plus noble ambition ?

Arriva le jour de l'affranchissement de Titus. J'avais encouragé mon père à ne pas céder à moins de dix mille sesterces pour le couple et ses enfants. Ce n'était pas au-dessus de leurs moyens, je le savais ; et à ce prix, l'affaire leur convenait encore.

La cérémonie terminée, je demeurai seule avec mon père.

— Père, lui dis-je, nous voici plus riches, ou moins pauvres, de dix mille sesterces. Que comptes-tu en faire ?

— Eh bien, ma Flora, à vrai dire, je ne sais pas trop, me répondit-il en balbutiant comme un enfant pris en faute.

— Moi, je le sais, répondis-je avec assurance. Nous perdons Anella ; et Eschara ne sera pas toujours avec nous. Du reste, elle n'attire plus guère les habitués, à l'exception de quelques fidèles comme Colea. Il nous faut de nouvelles filles, père.

— J'y pensais, mignonne. Mais est-ce bien raisonnable ? Tout notre argent y passera !

— Il y passera encore plus sûrement si nous ne faisons rien, répondis-je. De toute façon, il faut remplacer Titus. L'auberge ne peut rester sans un bon cuisinier. Et avec le remplaçant, une compagne. Depuis le départ de Livia, les chambres de voyageurs sont malpropres et peu accueillantes. Pour cela encore, il nous faut une femme.

— Mais, ma Flora, répondit-il avec accablement, compte sur tes doigts tous les esclaves que tu veux me faire acheter : un cuisinier et sa compagne ; une femme pour les chambres ; une fille pour la salle...

— Non, le coupai-je. Deux. Et un petit garçon. Et il faudra refaire les mosaïques de nos bains.

— Deux ? Un petit garçon ? Les mosaïques ? balbutia-t-il. Ma Flora, je t'avais suivie jusqu'ici. Mais là, tu déraisonnes.

Je te fais grâce de la fin de notre discussion, mon Caius. Je triomphai de mon centurion major sur toute la ligne de combat. Les dix mille sesterces serviraient à payer ce qui restait dû sur *La Bonne Fortune* ; à acheter de nouveaux lits et à décorer les chambres ; et à partager la salle des bains en deux, sans parler de nouvelles mosaïques.

Après quoi, certes, nous n'aurions plus un as. Mais, expliquai-je à mon père, il demeurerait alors seul propriétaire d'une grande et belle auberge, bien située, à laquelle il ne manquerait plus, il est vrai, qu'une dizaine d'esclaves.

À ce chiffre, il se récria une dernière fois, invoqua Esculape, parla de me renvoyer à mes poupées ; mais je restai inflexible. Que ce fût pour trois ou pour dix, lui expliquai-je, il faudra de toute façon emprunter, et il en coûte moins d'emprunter une grosse somme sur de bonnes garanties, qu'une petite sur sa bonne mine.

Je t'ennuie, avec mes comptes de ménagère. Si, si, mon Caius, ne proteste pas ; je le vois. D'ailleurs, que sont pour toi dix mille sesterces ? On dit dans toute la ville que la fortune de votre maison se compte en millions ; et je le crois, à en juger par la somptuosité de votre demeure et de vos villas.

Non seulement elles t'ennuient, mais elles t'étonnent. Je venais d'entrer dans ma quatorzième année quand tout cela arriva, et il n'est pas ordinaire qu'une fille de cet âge se conduise comme je le fis alors. Mais comment crois-tu que je sois devenue riche ? Oh, pas à millions comme vous : mais

assez pour vivre honorablement !

En faisant argent de mes charmes ? Oui, pourquoi le nierais-je ? Mais ce qui vient par la flûte s'en va par le tambourin, si l'on n'y veille. Ce n'est pas un grand exploit pour une jeune et jolie femme de gagner quelques milliers de sesterces : la difficulté commence quand il faut les conserver ; et plus encore, les faire grossir.

J'aime compter et calculer, c'est vrai. Dès avant le départ de nos deux esclaves, je me faisais du souci pour l'avenir de La Bonne Fortune ; et surtout pour le mien.

— Si l'auberge périclite et que nous soyons obligés de la revendre pour payer nos dettes, me disais-je, qu'advient-il de moi ? Mon père me mariera au premier ivrogne venu pour quelques pièces d'or. Ou plutôt, je m'enfuirai... pour me retrouver à la rue, aux côtés des Murrula et des Eschara, sous la coupe de quelque entremetteur. Cela, par tous les dieux, je ne le supporterai jamais. À moi donc de sauver avec La Bonne Fortune familiale, la mienne.

Quelques semaines avant ces événements, était venu pour la première fois s'asseoir à l'auberge un Grec que je rencontrais de temps à autre dans les rues ou dans les boutiques du quartier, et qui me faisait alors un petit signe d'amitié.

J'allai donc avec empressement prendre sa commande. Cela fait, je lui dis, comme je le disais à tous les arrivants qui paraissaient un peu à leur aise :

— Le seigneur désire-t-il la compagnie d'une belle esclave ?

— Une belle esclave ? répliqua-t-il en souriant et dans un grec parfait. Ta naïveté est amusante, petite.

Pour une fois, je me rebiffai :

— Petite, seigneur ? Je ne le suis pas tellement. Et je suis la fille du maître de céans.

— Tss, tss, tss, je sais tout cela, jeune fille. Et que ton nom est Flora, et qu'il t'est arrivé d'accompagner Murrula dans sa chambre, ou Eschara dans les bains. Mon nom, ajouta-t-il, est Dioclès. Toute la ville me connaît, et nous nous connaissons nous-mêmes un peu mieux maintenant. N'est-ce pas, jeune fille ? me demanda-t-il ironiquement.

Sans être attirant, ce Dioclès était bel homme. Sa dal-matique bordée de pourpre était d'une blancheur irréprochable, ses sandales incrustées d'argent ; un jeune esclave se tenait respectueusement derrière lui, portant sur le bras le manteau du maître et sa canne d'ébène au bec d'ivoire. Bref, un homme riche. Et, tu l'as deviné, un proxénète.

Je lui demandai donc :

— Seigneur, désires-tu voir mon père ?

— Non, jeune fille, non, dit-il. Du moins pas aujourd'hui. Il me suffit d'avoir vu la plus charmante de ses filles. Allons, au revoir, Flora. Porte-toi bien.

Il revint en effet, huit jours après le départ de Titus et d'Anella ; en litière cette fois, et accompagné de quatre ou cinq esclaves. Il demanda aussitôt à voir mon père, avec lequel il s'enferma dans la pièce que celui-ci nommait pompeusement sa « bibliothèque », et qui était en fait le seul lieu de la maison où il pût faire un semblant de comptes, en buvant tranquillement quelques flacons.

En laissant retomber la tenture derrière Dioclès, je n'étais qu'à moitié rassurée.

— Cet homme n'est qu'un charognard élégant, pensais-je. Quand il est venu l'autre jour, Eschara m'a dit de me méfier de lui, et qu'il avait essayé de la détourner de *La Bonne Fortune* en lui promettant des merveilles ailleurs. Il est capable de faire boire mon père et de profiter de sa faiblesse pour se faire céder Eschara, ou même toute l'auberge, pour une amphore de *crassus*⁽⁵¹⁾.

Je fus donc surprise et émue quand l'esclave qui renouvelait leurs boissons me dit en sortant de la pièce :

— Jeune fille, ton père et le seigneur Dioclès te prient d'entrer.

Ils étaient assis l'un en face de l'autre ; mon père déjà un peu éméché, Dioclès froid et souriant.

— Jeune fille, me dit-il dès que je fus entrée, je connais votre situation. Je viens donc de proposer à ton père de m'associer à lui pour éviter à *La Bonne Fortune* de sombrer ; et au contraire, pour lui assurer une prospérité nouvelle.

— J'écoute avec respect, seigneur Dioclès, répondis-je. Mais ce sont les affaires de mon père, et non celles d'une enfant.

— Tss, tss, tss, fit-il encore avec gentillesse. Pas de grimaces avec moi, petite, je t'en prie. Si nous t'avons fait entrer, c'est que nous pensons l'un comme l'autre que tu peux faire beaucoup pour le succès de notre association. Mon ami Publius, continua-t-il avec un peu d'ironie, n'a ni le goût, ni les dispositions qu'il faut pour faire aller convenablement une maison... peu convenable, soit dit sans offense, petite.

— Il n'était pas nécessaire de le dire, seigneur Dioclès, l'interrompis-je. Ces choses ne sont pas familières à un centurion major, en effet. Mais tu ferais moins bonne figure encore dans une embuscade.

Je craignais qu'il ne me rabrouât vertement. Mais non ! Ma réplique le plongea au contraire dans la joie.

— Bien dit, petite, s'exclama-t-il, bien dit ! J'ai perdu un point, mais je ne le regrette pas. Nous sommes faits pour nous comprendre, jeune fille.

— Mon nom est Flora Publia, seigneur Dioclès. Comment nous comprendrons-nous si tu l'as déjà oublié ?

— Touché, par Hermès ! s'exclama-t-il, touché ! Je plie le genou, Flora Publia ! Par la Pandémos, j'aurais en toi une adversaire redoutable, si nous devions être adversaires. Mais cela n'est pas, puisque nous allons au contraire être alliés.

Voici l'affaire, poursuivit-il. Je fournis à ton père les esclaves qui vous font défaut. Les femmes d'abord : deux pour la salle et une pour les chambres. Celles-ci sont, si j'ose dire, prêtes à l'emploi. Pour le cuisinier, Titus vous aura sans doute déjà proposé un successeur, comme il est d'usage ?

— En effet, dit mon père. Un certain Bocus, qui travaille dans une gargote du côté des entrepôts ; un jeunot qui a du talent, à ce que dit Titus. Il paraît qu'il réussit comme aucun autre les quenelles de queue de langouste, ajouta mon père d'une voix extasiée ; que sa brouillade d'oursins est sans rivale dans toute la Province ; que son ventre de truie au cumin...

— Allons, allons, seigneur Publius, coupa Dioclès qui paraissait beaucoup s'amuser. Nous n'y sommes pas encore. Je prendrai des renseignements sur ce Bocus, et je l'achèterai s'il en vaut la peine. J'y ajouterai sa compagne pour rincer la vaisselle, et un petit garçon pour hacher le persil. Il me semble aussi qu'un pâtissier...

— Mais, seigneur Dioclès, intervint mon père, nous nous en sommes passés jusqu'ici. Ma femme...

— Il n'est pas convenable que l'épouse de mon associé pétrisse la farine et s'affaire entre le miel et le saindoux, dit Dioclès avec son irritant sourire. Si encore le résultat était à la hauteur de sa bonne volonté...

Je riais sous cape en l'écoutant. Il est vrai que ma mère confectionnait toujours elle-même les petits gâteaux que nous offrions aux dieux les jours de fête. Mais c'étaient des sortes de galettes humides au pavot ou au sésame, qui ne plaisaient pas beaucoup aux clients de l'auberge.

— Un pâtissier, donc, et son aide, trancha Dioclès. De la sorte, seigneur Publius, nous serons raisonnablement de moitié dans l'association et ses bénéfices. Tu apportes l'auberge, j'apporte le personnel. Qu'en penses-tu, toi, Flora, demanda-t-il en pointant sa canne vers ma poitrine, puisque ton père m'a dit qu'il ne signerait rien sans ton avis ?

Mon avis était que le Grec, avec son pâtissier et ses femmes, se

taillait la meilleure part... du gâteau. Mais que pouvais-je y faire ? Valait-il mieux voir sombrer *La Bonne Fortune* ?

Comme je réfléchissais, il répéta :

— Qu'en penses-tu, Flora ?

— J'en pense, seigneur Dioclès, répondis-je, qu'il n'est pas utile de me demander mon sentiment sur une affaire dans laquelle je n'ai à gagner que des soucis supplémentaires.

— Comment cela, des soucis, répliqua-t-il avec mauvaise humeur. Ton père reste de moitié dans les bénéfices de l'auberge ; et ils doubleront vite.

— Mon père, oui, seigneur Dioclès. Mais moi ?

— Toi, petite ?

— Oui, moi, répondis-je en me tenant bien droite pour lui faire face. Pourquoi n'aurais-je pas ma part des bénéfices alors que j'aurai la plus grosse part du travail, seigneur Dioclès ?

— Elle a raison, par Jupiter ! intervint mon père qui m'écoutait attentivement. Pourquoi se donnerait-elle tant de mal, sinon pour engraisser sa tirelire et se faire une petite dot ? Je déclare donc, Dioclès, que l'association se fera avec elle ou pas du tout.

Dioclès était visiblement partagé entre la colère et la gaieté. Celle-ci l'emporta. J'ai compris depuis que ses calculs allaient plus loin que le moment présent, et qu'il prévoyait que, moi partie, mon père ne pèserait pas lourd entre ses griffes. Ce qui arriva en effet quand j'eus quitté Massilia.

— Eh bien, soit ! répondit-il à mon père. Elle sera au dernier dix⁽⁵²⁾ dans l'association. Pris sur ta part, Publius, ajouta-t-il.

— Sur sa part ? Certainement pas, m'écriai-je. Sur la tienne, oui !

— Allons, allons, mon enfant, interrompit mon père pour détourner l'orage. Et toi, Dioclès, pour une fois qu'une femme te tient tête, cède-lui, par Bacchus ! Moitié sur ma part, moitié sur la tienne, et finissons-en.

VII

Je dois lui rendre cette justice : Dioclès tint parole avec une rapidité remarquable. Trois jours après notre accord, nous vîmes débarquer à *La Bonne Fortune* les deux femmes promises en remplacement d'Anella : une Albana et une Thymelis, pour autant que je me souvienne de ces créatures.

L'une et l'autre venaient d'une Maison du Bonheur d'Arelate⁽⁵³⁾ dont Dioclès était propriétaire ; ou peut-être seulement gérant. C'étaient de vraies louves⁽⁵⁴⁾, outrageusement fardées, dont les bijoux de clinquant et les perruques flamboyantes (elles en avaient apporté un assortiment impressionnant) me jetèrent dans l'étonnement et la gêne. Quelle différence avec nos deux bonnes filles de salle, si familières avec tous !

Celles-là étaient de véritables « gagneuses », cupides et hautaines. Elles ne tardèrent pas à se prendre de bec avec la pauvre Eschara, à laquelle elles reprochaient aigrement de s'attarder avec ses amants d'une heure dans la salle de bains et de ne pas se plier au nouveau genre de la maison.

Dioclès en effet avait donné un sérieux coup de pousse à nos prix : le « bain » coûtait maintenant vingt-cinq sesterces, que le client intéressé remettait à Sofitelos, élevé pour un temps à la dignité douteuse de sous-maîtresse. En échange de ces vingt-cinq sesterces, il recevait un tessère, qu'il remettait à son tour à la femme qu'il avait choisie ; laquelle, le « bain » terminé, ou plutôt expédié en deux clepsydres, le rapportait à Sofitelos qui inscrivait sur un registre les opérations de la journée.

Ce « nouveau cours des choses », comme l'appelait Diodes avec une emphase ironique, ne tarda pas à m'exaspérer. Mais les chiffres lui donnaient raison, et je n'oubliais pas que j'étais moi-même intéressée, si peu que ce fût, au « travail » de Thymelis et d'Albana.

Je dus cependant renoncer à accompagner Eschara dans la salle des bains, comme nous en avions pris l'habitude ; si elle n'était guère « du métier », je ne l'étais pas du tout, et il n'était plus question pour moi de me faire une place dans ce « nouveau cours des choses ».

Ce furent des jours bien amers. Anella partie, Eschara aux prises avec les louves, mon père avec le nouveau cuisinier, Sofitelos avec Dioclès et moi avec tout le monde, l'auberge prenait par moments

l'allure d'une étape de caravaniers, bruyante et puante. Sans compter que je me trouvais, dans tout ce bouleversement, condamnée à une chasteté qui eût fait l'admiration de Sénèque ou des prêtres du Christ.

Cependant, j'en souffrais peu. Dans les semaines qui avaient précédé le départ d'Anella et l'arrivée de Dioclès, je m'étais, à la lettre, gavée à en vomir de priapes, si bien que je m'éveillai un beau matin (celui, je crois, du jour où le Grec vint voir mon père), repue comme une jeune lionne qui a dévoré coup sur coup dix étalons, et n'aspire plus qu'à les digérer sans dérangement.

En eût-il été autrement que l'affairement dans lequel je me trouvais jetée de l'aube du matin au crépuscule du soir m'aurait rendu bien difficile la poursuite du plaisir. Peu après les femmes arriva le fameux Bocus, sa compagne et ses deux marmitons. Mon père leur fit fête, et durant un mois je ne l'entendis plus parler que de brouillades d'oursins, de grives farcies ou d'aubergines en crépinette.

Du temps de Titus, ces plats extraordinaires étaient réservés à quelques riches clients, qui les demandaient longtemps à l'avance. Désormais, ils furent servis à n'importe qui et à n'importe quelle heure, selon les caprices de notre artiste culinaire. Et autant Titus était économe de nos provisions et de notre argent, autant Bocus s'en montra prodigue.

Le pâtissier suivit de peu le cuisinier, et je dus résister, par dignité, aux tentations multiples qui sortaient de son officine : cependant, ses dattes fourrées, ses confitures de coings au vin cuit, ses petits pains au miel et ses gourmandises à la Hubelius, m'ont laissé un souvenir impérissable. Pour un peu, je l'aurais demandé en mariage, ce pâtissier dont j'ai oublié jusqu'au nom.

Sofitelos s'inquiétait de ces dissipations. Mon père, lui, ne voulait rien en voir, si ce n'est qu'il avait maintenant en permanence sa bouteille pleine, sa table servie, et ses paris assurés.

Dès ce moment, je crois, Dioclès l'engagea à ne se priver de rien, en lui répétant que sa part de bénéfice le lui permettait. En fait, il s'y prenait de telle sorte que mon père se trouva peu à peu en dette à son égard, et que cette dette grossissait de mois en mois ; jusqu'au moment, tu le sais, où mon pauvre père se réveilla un matin dépossédé jusqu'au dernier as, et en mourut de chagrin.

Dioclès, lui, encourageait ces dépenses. Il voulait, disait-il, faire de *La Bonne Fortune* la première table de la ville. Ce calcul n'était pas plus mauvais qu'un autre. Les moins fortunés de nos clients nous abandonnèrent les uns après les autres, certes. Mais ce n'était pas un mal tant qu'il en viendrait de nouveaux ; et il en venait, car Dioclès faisait faire maintenant l'éloge de *La Bonne Fortune* par des esclaves qu'il envoyait proclamer nos mérites à l'arrivée de chaque navire.

Ce que ne disaient pas ses *clamatores*, pour ne pas attirer sur nous l'attention du préfet des mœurs, c'est que d'autres plaisirs que ceux de la table attendaient à *La Bonne Fortune* le voyageur esseulé.

Les lupanars, le sais-tu seulement, mon Caius, doivent rester fermés à Massilia comme dans tout l'Empire, jusqu'à la neuvième heure. La sollicitude de nos préfets le veut ainsi, pour ne pas offrir de tentations malhonnêtes à la jeunesse de nos villes qui, jusqu'à cette heure-là, doit être à l'école ou à la palestra^{55}.

Mais une auberge n'est pas un bordel, selon nos lois. Si bien que *La Bonne Fortune* accueillait, dès le matin et tout l'après-midi, les citoyens de passage en quête d'un plaisir facile. Le succès de nos louves fut tel ! qu'elles n'y suffirent plus. Dioclès dut en recruter une troisième, qui ne déparait pas la collection. Il décida alors que le bon Sofitelos n'était pas de force à tenir ce troupeau comme il devait l'être et nous imposa une véritable maquerelle, répugnante à souhait, mais au demeurant femme de bonne tenue et de bon conseil.

Ses calculs se trouvèrent cependant en défaut sur un point. Trois semaines après notre accord, il n'avait pas encore trouvé de femme à ma convenance pour faire les chambres. Je lui dis alors que je m'en occuperais avec Eschara s'il voulait bien, de son côté, fournir une quatrième fille pour les bains. Ce qui fut fait. Elle s'appelait Scintilla, je crois, et c'était une bonne grosse qui n'avait rien d'étincelant^{56}.

L'arrangement était très satisfaisant pour Dioclès, qui se trouva ainsi seul maître, comme il l'avait probablement espéré, d'un véritable petit lupanar, abrité, protégé, et fourni en clients par l'auberge, dont le rez-de-chaussée était à peu près devenu sa propriété. Le cuisinier, le pâtissier, et leurs aides étaient à lui. À lui aussi les quatre louves, pour lesquelles il était un maître infiniment plus sévère que n'aurait jamais osé l'être mon centurion de père pour les hommes de son manipule^{57}.

Du coup, il parut se désintéresser du petit domaine qu'il me concédait à l'étage. Je dis « il parut » ; car il avait certainement calculé dès ce moment que l'étage tomberait entre ses mains comme un fruit mûr le jour où je quitterais *La Bonne Fortune*. Et d'ici là, pourquoi se serait-il montré trop tôt comme le véritable maître ?

Cependant, je n'avais pas de raisons de me plaindre. La partie de l'auberge sur laquelle je régnais désormais était assez indépendante pour garantir ma tranquillité. C'étaient huit chambres qui couraient au-dessus des écuries et donnaient partie sur la rue, partie sur la cour. On y accédait de celle-ci par un escalier de briques qui s'ouvrait sur le tablinum, à l'écart de la grande salle. Nous prenions nos repas, Eschara et moi, avec le reste de la famille, dans une salle adjacente à la grande. L'étage avait ses propres bains, petits mais propres. Et on pouvait monter directement chez nous de la rue, par un petit escalier

indépendant.

Eschara fut encore plus heureuse que moi de ce changement. Au fond, elle avait une âme de bonne ménagère, comme beaucoup de ces femmes. Elle était aidée par Assia, et pour les gros nettoyages, par un des valets ; si bien que les chambres, grâce à elle, firent bientôt honneur à l'auberge.

Nous nous étions réservé la plus grande, qui avait été celle de Livia. C'est là que nous avons longtemps dormi dans les bras l'une de l'autre, quand elle n'avait pas d'homme pour la nuit : et c'est là aussi que nous nous aimions.

T'ai-je parlé de Pytheos ? Oui, n'est-ce pas ? C'est ce petit garçon donné à mon père quand il dut quitter l'armée, et qui vivait avec nous à Massilia. Oh, ne va pas t'imaginer je ne sais quoi, Caius. Mon père était un homme simple et droit. Comme tous les soldats, il s'était contenté de camarades de tente ou des jeunes valets du camp aussi longtemps que sa légion fut en campagne. Mais une fois établi à Lambèse, où un officier de son rang trouvait tout ce qu'il pouvait désirer en fait de femmes, et plus encore une fois marié, il cessa de s'intéresser aux garçons. Pytheos ne fut donc jamais pour lui qu'un petit esclave comme un autre, avec ses qualités et ses défauts. Il était propre, soigneux, et dévoué comme un chien ; voilà pour les qualités. Mais il n'était ni beau, ni intelligent, ni même affectueux ; voilà pour les défauts.

Il suffit à Dioclès de l'observer quelques heures pour se rendre compte que Pytheos ne trouverait jamais sa place dans « le nouveau cours des choses ». Il me proposa donc négligemment de l'ajouter à Eschara qui, me dit-il, « était assez jolie fille pour s'occuper plus intelligemment qu'à balayer les chambres ».

C'était plutôt une bonne affaire pour nous. Ce que ferait Pytheos, nous n'aurions pas à le faire ; et après tout, nous vivions sous le même toit, elle, lui et moi, depuis plus de sept ans. Je compris que c'était également une bonne affaire pour Dioclès, quand je vis arriver à *La Bonne Fortune* un cinède^[58] de dix ou onze ans, plutôt joli, fardé, perruqué, faisant tinter gaiement les pendeloques de ses boucles d'oreilles ; en somme, un joli petit singe bien dressé.

Après tout, me dis-je, pourquoi pas ? Chez le potier, on trouve côte à côte le vase de table et le pot de chambre ; chez le boulanger, des pains longs et des pains ronds ; chez Nikolaos, du vin rouge et du vin blanc. Un commerce n'est jamais qu'un commerce, a dit Platon.

J'héritai donc de Pytheos. Mon père voulut à cette occasion manifester qu'il restait le maître de nos humbles destinées. Il nous fit comparaître tous les deux devant la famille assemblée, et dit à

Pytheos :

— Enfant, moi Cneius Publius Mulo, ton maître, je fais de toi aujourd'hui la propriété de Flora Publia, ma fille. Qu'elle soit désormais ta légitime maîtresse. Les devoirs que tu avais à mon égard, c'est à elle que tu les rendras maintenant.

Puis, se tournant vers moi :

— Flora Publia, ton père te remet aujourd'hui tous les droits qu'il a sur le jeune esclave Pytheos. Use de ces droits avec justice et modération.

Nous répondîmes ensemble, moi et Pytheos :

— Qu'il en soit comme tu l'as décidé. Que les dieux nous punissent si nous manquons à ces devoirs.

Nous étions tous les trois d'un sérieux admirable. Mon père, parce qu'il avait le vin solennel ; Pytheos, parce que son maître paraissait s'intéresser à lui pour la première fois ; et moi parce que, après tout, mon Caius, ce n'est pas rien pour une fille de quinze ans d'entrer en possession de son premier esclave, même s'il ne s'agit que d'une comédie à usage familial.

Je n'avais pas prêté attention à lui jusqu'alors. C'était le petit valet de la maison, celui auquel on ordonne sans le regarder d'aller chercher un manteau, les sandales, une coupe de vin tiède ; ou d'aller porter des tablettes à l'autre bout de la ville.

Devenue sa maîtresse, je me sentis aussitôt responsable de lui. Il ne dépendait pas de moi qu'il fût ou ne fût plus esclave ; mais au moins, qu'il fût un esclave heureux ou malheureux.

De son côté, quand il eut bien compris que ce n'était pas un mauvais tour qu'on lui jouait (et qui n'aurait pas été le premier, car le pauvre enfant était un peu le souffre-douleur de la maison), et qu'il était bien devenu « mon » petit esclave ; quand je lui eus montré le réduit où il coucherait désormais, à l'étage, tout contre ma chambre ; et surtout quand je lui eus fait acheter par Eschara une tunique et des sandales neuves, son esprit parut s'éveiller d'un seul coup, comme celui de l'ourson qui sort de sa tanière aux premiers rayons de Phébus. À Bocus qui lui ordonnait rudement de frotter une dernière fois les fourneaux au sable « avant de passer au service des femmes », il répondit avec fermeté :

— Je suis déjà au service de la demoiselle Flora, Bocus. Et tu n'as plus aucun ordre à me donner. Tiens-toi-le pour dit.

— Bien, mordu, petit chien ! m'exclamai-je en arrivant là-dessus. Mais ne crois pas que tu vas pour autant te tourner les pouces. Je ne suis pas une maîtresse pour rire, Pytheos. Tiens-toi-le pour dit.

À notre petite république, il fallait de l'argent, comme aux

grandes.

Délivrée de la maquerelle et des gagneuses de Dioclès, Eschara ne demandait qu'à se remettre au travail. Elle engagea donc ses meilleurs clients, les uns après les autres, à se présenter à l'auberge en voyageurs. Ils montaient directement à l'étage, remettant au passage à Sofitelos les trois ou quatre sesterces de la chambre, et s'arrangeaient avec Eschara pour « le reste ».

C'est à Colea, bien sûr, qu'il revenait d'inaugurer cet autre « nouveau cours des choses », le nôtre. Il gagna l'étage sur la pointe des pieds, pour nous faire rire, et arrivé sur le palier, me salua d'un gaillard : – Alors, Flora, sucés-tu enfin les pinces ? auquel je répondis aussi gaillardement :

— Alors, mon oncle, les as-tu toujours aussi grosses⁽⁵⁹⁾ ?

Les premières semaines de cette existence furent difficiles. Nous restions bien souvent des heures entières dans l'attente du voyageur aisé qui retiendrait Eschara pour la nuit ; une nuit de douze sesterces, il est vrai.

— La déesse nous retirerait-elle sa protection ? lui dis-je au soir d'une journée où nous n'avions encaissé, en tout et pour tout, que vingt-deux sesterces. Ceux qui en ont envie n'ont pas d'argent, et ceux qui ont de l'argent n'en ont pas envie !

— Que veux-tu, maîtresse, c'est le métier ! me dit-elle avec une philosophie désabusée. Il fait froid, il pleut, il y a des courses à l'hippodrome, les affaires sont calmes... les hommes sont comme les cerfs, Flora ! Ils bandent et débandent en troupeaux, à la même saison. Et celle-ci reviendra, sois-en sûre !

Nous n'étions pas inactives pour autant. Tout ou presque tout était à faire pour donner à l'étage le petit cachet de luxe, ou du moins de propreté, qui inciterait nos clients à revenir, et nous en attirerait de nouveaux.

C'est ce qui arriva en effet. Une fois passées les semaines creuses, nos affaires allèrent en s'améliorant jour après jour. Les voyageurs trouvaient auprès de moi un accueil amusant et diligent ; non seulement j'avais pris très au sérieux mes nouvelles fonctions d'hôtesse, mais je les aimais. Auprès d'Eschara, les hommes, vrais ou faux voyageurs, trouvaient une égalité d'humeur et une apparence de tendresse que les louves de Dioclès étaient bien incapables de leur donner.

Elle refusait toujours de se laisser faire l'amour par l'arrière-Vénus. Elle y répugnait, et de plus, me dit-elle, elle avait la chance de ne pouvoir être prise d'enfant que deux ou trois jours par mois, qu'elle connaissait d'après ses époques ; ces jours-là, je priais les hommes de revenir un peu plus tard. Elle n'avait conçu que trois fois jusqu'alors,

et une tisane dont elle tenait la recette de sa mère avait bientôt mis fin à ses ennuis.

En revanche, elle suçait assez volontiers les hommes, au moins pour les encourager à passer à des jeux plus consistants, qu'elle aimait. Sans parler de Colea, dont la bourse, sinon le reste, était rarement pleine, sa « fournaise » lui faisait revenir bien des clients.

En somme, je ne pouvais guère lui reprocher que son peu d'empressement à exciter et à retenir les voyageurs. Voulaient-ils d'elle ? C'était bien. N'en voulaient-ils pas ? C'était mieux encore, à son gré ; car c'était une nuit de plus qu'elle passerait à me caresser et à me sucer passionnément. Je ne dis pas que je n'y trouvais pas plaisir, mon aimé. Je m'en portais bien, en tout cas.

J'avais profité de nos loisirs pour me faire épiler par elle, à la cire chaude et à la pince ; et je rêvais de m'acheter un miroir qui pût me faire découvrir mon jeune con dans sa nouvelle fraîcheur. Beaucoup de femmes, mon Caius, aiment se voir ainsi ; au moins parmi celles qui peuvent s'offrir un miroir convenable.

D'autres n'osent pas demander à leurs amants ce qu'ils n'osent pas faire d'eux-mêmes : parler à celle que l'on aime de la beauté de sa Vénus.

Eschara le faisait. Elle louait sa grâce, sa roseur délicate, le gonflement de ses lèvres, et son bouton, qui grossissait presque de semaine en semaine ; sans doute d'être sucé aussi souvent et aussi bien.

Quand il m'arrivait de m'ennuyer d'elle, ou d'un homme aimable à qui je proposerais de me sucer, je le faisais rouler sous mes doigts jusqu'à faire monter le plaisir. Si bien qu'elle me surprit un jour occupée à ce jeu.

— Flora, me dit-elle, ne fais pas cela. Tu y prendrais goût, et Vénus t'en punirait. Es-tu fatiguée de ma bouche, chérie ? Ou es-tu si impatiente de remplacer ton doigt par une queue ? Laisse cela aux vestales, ma douceur. Du moins s'il reste encore de vraies vestales, ce qui me surprendrait beaucoup, me pardonnent les dieux de la Ville et Vesta elle-même ! Tiens, vois, ajouta-t-elle en s'agenouillant entre mes jambes qu'elle écarta, dans quel état est le pauvre mignon ! Rouge et gonflé comme un piment ! Puisque tu as commencé, je ne saurais le laisser ainsi. Allons, ma colombe, mon gâteau de miel, ma petite cascade, allons ! Pourquoi résister au plaisir ?

Tu laisses tomber ton roseau et tu te lèves. Mais ce n'est pas à toi que ce discours s'adresse, mon Caius ! Tu n'es pas femme, que je sache, même si ta langue a des douceurs qui le feraient croire. Non, je t'en prie ! Tu m'avais promis de rester sage jusqu'à la fin du septième chant, et tu trahis

déjà ton serment ! Pense à notre éditeur, très cher ! Oh, et puis, par Vénus, n'y pense plus, misérable ! Il attendra !

Mais sois patient ! Reste à ta place un moment encore, veux-tu ? Si le présent doit remettre ses pas dans ceux du passé, que ce soit fidèlement. Imagine que tu es Eschara. Elle s'apprête à frapper à la porte de ma chambre. Elle devine des gémissements de plaisir. Elle pousse très doucement la porte. Je suis là, dans la pénombre, assise sur le bord de mon lit, telle que je suis maintenant, le dos soutenu par des coussins.

J'ai relevé ma robe, comme je la relève à l'instant. J'ai écarté les jambes, ainsi. Ma main droite descend doucement le long de mon ventre. Elle atteint ma Vénus, en caresse les lèvres d'un doux mouvement circulaire.

Ainsi... Ainsi... Eschara s'approche, sur la pointe des pieds. Elle me parle... Elle s'agenouille entre mes cuisses... Oui, mon aimé... Ainsi... Oh, viens... Mon bouton ne peut plus attendre ! Mais sans hâte, je t'en conjure ! Ne froisse pas la rose... Laisse le papillon ouvrir ses ailes ! Oui ! Ainsi ! Que Sappho me pardonne... C'est meilleur... meilleur encore... qu'avec... Eschara ! Oh, ne m'abandonne pas, mon bien-aimé ! Pas maintenant... Reste prisonnier... de mes mains... de mes cuisses... Oui... Quelques lignes encore, je t'en supplie... Ah ! Ah ! Aaah !

Aux hommes qui s'étaient satisfaits avec Eschara ou avec moi, nous ne demandions pas de se répandre dans la ville en chantant nos louanges ; mais nous ne leur ordonnions pas non plus de se taire, et d'un ami à l'autre la renommée des deux petites femmes de l'étage, comme on nous appelait entre intimes, dépassa bientôt les limites du quartier.

Celle d'Eschara n'était pas nouvelle ; elle s'affirma. Dans la journée comme la nuit, elle avait « ses hommes », parfois généreux. Il devint rare, trop rare à son goût, qu'elle pût dormir avec moi, ou même seule. Quand deux ou trois voyageurs demandaient une compagne le même soir, je mettais à contribution le troupeau de chèvres de Dioclès ; mais elle choisissait d'abord celui avec lequel elle coucherait.

Elle me rendait la moitié de ses gains, puisqu'elle était notre esclave. J'abandonnais la moitié de cette moitié à l'insatiable Grec, puisque nous étions associés. Bon mois mal mois, elle mettait cependant de côté quelques centaines de sesterces ; jusqu'au jour, pensait-elle, où mon père accepterait de l'affranchir à bon compte.

Les désirs d'une ânesse ne vont pas au-delà, tu le sais. Et combien ne peuvent même pas aspirer à cette liberté misérable ! Combien sont rossées à la moindre faute, leur maître dût-il en inventer pour se donner le plaisir de les battre ! Combien n'ont même pas les

consolations qu'Eschara trouvait près de moi !

Aux Calendes et aux Ides, je rendais les comptes de l'étage à Dioclès, sans lui faire tort d'un as, et même en l'avantageant. Non par crainte, mais par prudence ; quitte à y perdre un peu d'argent, je ne voulais lui donner aucun prétexte à mettre son vilain nez dans mes affaires.

De ce qui me revenait les comptes faits, je gardais une part pour m'acheter du parfum, les petits bijoux que je pouvais porter sans attirer l'attention, des tuniques de laine ou de lin, et même ma première perruque ! Je changeais le reste contre des pièces d'or, que je cousais dans la doublure de mon manteau. De la sorte, si le feu prenait à l'auberge, je n'avais qu'un geste à faire pour saisir ma fortune et m'enfuir.

Il me manquait encore la meilleure corde de l'arc d'Éros. J'allais avoir quinze ans, et je m'obstinais à conserver *mon ridicule pucelage*, comme disait Eschara pour me faire honte. Mais ce pucelage, précisément, me faisait rechercher, de préférence à elle ou aux chèvres d'en bas, par bien des hommes.

Tu n'as pas oublié ce capitaine syrien qui m'avait promis de revenir, trois ans plus tôt ? Il tint parole. Il avait avec lui, cette fois, un homme plus jeune, plaisant, qui était son second ou son associé. Comme il paraissait chercher quelqu'un des yeux, je lui dis, après l'avoir salué avec chaleur :

— Seigneur capitaine, Anella regretterait de ne pas t'avoir rencontré si elle pouvait savoir ta venue. Mais elle nous a quittés. Elle est affranchie et ne vit plus à Massilia.

Le Syrien ne parut pas excessivement contrarié.

— Je le regrette, dit-il simplement. J'avais pensé la faire connaître à Boèthos (c'était son compagnon), tandis que j'aurais repris avec toi, jeune fille, la conversation que nous avons laissée interrompue la première fois que je suis venu ici.

Je lui demandais s'il désirait que je fasse venir Eschara, « la compagne d'Anella et la mienne. Cependant, ajoutai-je, je me souviens de ce que tu aimes, et je ne crois pas qu'elle puisse te satisfaire, ni ton compagnon s'il a les mêmes goûts que toi ».

— S'il les a ? s'exclama-t-il. Tu en doutes ? Il ne serait pas syrien ! Et puisqu'Anella n'est plus ici, nous ne voulons personne d'autre que toi pour nous réjouir, jeune fille. Nous allons nous faire baigner et servir à manger ; et nous nous retrouverons dans cette chambre d'ici deux heures de clepsydre.

Quand ils remontèrent, baignés et restaurés, Boèthos tira de ses bagages un joli flacon à parfum d'albâtre, qu'il me tendit :

— Ceci est mon cadeau de bienvenue, jeune Flora, me dit-il ; car

mon ami Scythès (c'était le nom du capitaine syrien) m'a parlé de toi quand nous étions en mer, et m'a dit tes charmes.

Puis Scythès me remit de la même façon une belle coupe, peinte de sujets amoureux.

— Tiens, dit-il en m'en m'indiquant un, voici ce que nous avons décidé de faire avec toi, puisqu'Anella nous manque. Et pour cela, jeune fille, nous te donnerons chacun quarante drachmes ; sans parler bien sûr de la note de l'auberge, ajouta-t-il.

Je regardai attentivement la scène. Elle montrait deux jeunes hommes aimant ensemble une femme. À quatre pattes sur un lit, elle suçait le membre de l'un tandis que l'autre s'apprêtait à la prendre à la manière des étalons. Les hommes étaient beaux et bien membrés. L'adolescente aux petits seins et aux cheveux bouclés qui les contentait, aurait pu être moi-même. L'artiste l'avait représentée les yeux grands ouverts, déjà extasiée. Je n'avais pas eu d'homme depuis l'avant-veille, et en considérant la scène, je me sentis envahie par la chaleur de Vénus.

— Cela te convient-il, jeune fille ? me demanda Scythès.

— Seigneur, oui, dis-je ; et j'espère vous donner tout le plaisir que vous attendez de moi.

Ils avaient quitté les peignoirs de laine dans lesquels ils étaient remontés du bain. Je fis de même pour ma robe, mais je gardai ma tunique car nous étions au printemps et il faisait encore frais.

— Je vois que tu as froid, petite, me dit Boéthos. Plus pour longtemps, je pense ! Nous allons te réchauffer, Scythès et moi !

— Et vous allez aussi m'instruire, hommes ! dis-je au Syrien. C'est toi le premier qui m'as fait connaître le plaisir du doigt...

— Du doigt de Syphnos ? interrompit l'autre.

— Oui, si c'est ainsi qu'on le nomme. Mais... Je ne sais si je dois en rougir ou m'en glorifier, dis-je, je n'ai pas encore sucé d'homme. Encore moins tandis qu'un autre comblait mon cul ! Je demande donc votre indulgence.

Le Syrien me fit placer à quatre pattes sur le lit bas. De la sorte, ma bouche se trouvait juste à la hauteur du ventre de son compagnon.

— C'est ainsi que nous commencerons, petite, dit-il en se plaçant derrière moi. Tu as bien changé depuis notre première rencontre. Tu n'avais alors que de mignonnes fesses d'enfant. Aujourd'hui, tu as presque un vrai cul de femme, dit-il en palpant et en écartant mes fesses ; tu te tordras amoureuxment pendant que je l'occuperai, comme le faisait Anella. N'est-ce pas, petite ? Cela augmentera ma jouissance et la tienne, ajouta-t-il.

— Seigneur, je le ferai, dis-je. Mais je me consume dans l'attente

de vos belles queues, mes hommes, soupirai-je. Ne tardez plus trop, de grâce.

Ils rirent tous deux, et Boèthos s'approcha de moi. Il commençait à bander, et promena de la main la tête de son engin contre mes lèvres, comme pour m'obliger à la saisir de la bouche. J'y parvins sans peine, et je la fis entrer d'un coup de langue en prenant bien garde de ne pas la mordre. Puis je commençais à faire aller et venir ma tête, comme j'avais vu plusieurs fois Eschara ou Anella le faire.

— C'est bien, petite ! dit le Syrien qui nous observait. Suce-t-elle comme il faut, Boèthos ?

— Pour une novice, répondit celui-ci, admirablement. Du reste, ajouta-t-il en se retirant, vois comme elle fait déjà bander cet engin !

En le sentant me quitter, j'avais poussé un grognement de dépit, et je levai une main pour tenter de le remettre dans ma bouche.

— Et elle aimera ça, dit Boèthos qui bandait en effet très honorablement. Il ne faudra pas lui en promettre, des quenelles d'homme ! s'exclama-t-il avec bonne humeur. Veux-tu l'essayer, capitaine ? demanda-t-il au Syrien. Tu me céderas ce petit cul dont tu dis tant de bien, et je te laisserai l'honneur du choix pour la jouissance.

Je grognai encore tandis qu'ils changeaient ; et j'en profitai pour leur dire :

— Cessez donc vous-mêmes de promettre, mes hommes ! Je vais décider pour vous, puisque vous en êtes incapables. Que le capitaine m'emplisse la bouche, et son lieutenant, le cul. Nous verrons après.

C'est ainsi que j'eus pour la première fois deux hommes en même temps, mon Caius. Pour une enfant je me tirai bien de l'épreuve. C'en était une, je te l'assure : ils l'avaient à peu près aussi grosse l'un que l'autre, et plus longue en tout cas qu'aucune de celles que j'avais supportées jusqu'alors entre mes fesses.

De celle du Syrien, j'enfournai bravement, peu à peu, le plus long qu'il m'était possible sans vomir et risquer de le mordre. De celle du lieutenant, mon courageux petit cul engloutit de son côté la longueur d'un boudin de repas de noces. Je me démenais comme une folle, remuant en même temps la tête et les fesses. Quand je me sentis prête à défaillir, je m'arrêtai un instant pour libérer ma bouche, et je les suppliai de s'en tenir à ce qu'ils avaient déjà entré, sans essayer de m'en mettre plus long.

Ce n'étaient pas des Barbares. Ils surent se contenir. Et leur voyage en mer leur avait certainement gonflé les couilles, car ils jouirent tous deux presque aussitôt après. La décharge du Syrien était énorme : elle m'emplit la bouche et le gosier dès le premier jet, et le reste me coula en abondance le long du menton. Je ne savais pas

avaler, tu t'en doutes. Mais la Vénus Fellatrice m'inspira si heureusement les mouvements que je devais faire, que je ne laissai rien perdre du second jet. Le Syrien se retira alors, tandis que son compagnon jouissait encore en moi avec force, en me donnant un violent plaisir. Je me tordais si bien en le sentant prêt à décharger, qu'il criait :

— Oui, va, ma pouliche, bouge-le encore, ton joli cul ! Ah, capitaine, comme elle me serre la queue ! Quelle bague elle a ! Oui ! Oui ! Tiens, mignonne, tiens ! Il en veut, le glouton ? Qu'il en ait ! Encore ce coup-là ! Et encore celui-ci !

J'étais épuisée, et j'avais encore des voyageurs à installer dans leurs chambres. Ils étaient fatigués eux aussi, et je les laissai dormir.

Le lendemain de bonne heure, j'allai les éveiller comme ils me l'avaient demandé. Le capitaine occupait le lit, son compagnon dormait encore profondément sur un matelas jeté au sol.

Je posai sur la petite table le plateau que j'avais monté, avec une cruche d'eau fraîche et un plat d'olives et d'œufs durs, et j'allai à Scythes, qui sortait à peine de son sommeil. Il m'attira à lui, me caressa longuement les fesses, et poussa doucement son doigt entre elles :

Te souviens-tu, petite, dit-il, que je t'avais dit connaître cette douceur ? Ce mignon dort encore, je le sens. Et je ne suis guère éveillé moi-même. Mais viens, enjambe-moi en me tournant le dos, et nous allons éveiller tout ce petit monde, en attendant que mon brave Boèthos quitte les bras de Morphée pour les tiens. Allons, viens, je vais faire éclore la rose !

Tu sais comme j'aime cette caresse, mon Caius ! À mesure qu'il suçait, et entraînait sa langue dans la caverne des Nymphes, je sentais me revenir la chaleur de Vénus.

— Je tiens ma revanche, beau Syrien, lui dis-je, la voix tremblante. C'est toi, cette fois, qui dois te taire, et moi qui parle. Eh bien, je peux te le dire : ta langue est merveilleuse. Et, ajoutai-je en me penchant sur lui, je vois que cette caresse te profite autant qu'à moi. Priape sort du sommeil, lui aussi ! Il s'étire ! Oui, très cher, oui ! Prépare bien mon mignon à te recevoir, homme ! Et puisque ton lieutenant feint de dormir encore, je vais de mon côté préparer ma bouche à l'enfourner, en commençant par toi !

Nous nous suçâmes et léchâmes donc amoureusement un long moment. Appuyé sur son coude, Boèthos, qui ne dormait plus depuis que j'étais entrée, nous regardait en s'exclamant :

— Petite, et toi Scythès, vous trichez ! Mais je ne suis pas jaloux ! Au contraire : tu as eu la bouche froide, j'aurai la bouche chaude. Et je

ne bougerai pas de ce matelas ! Descends, petite ! Agenouille-toi entre mes jambes, et rends-moi le même service que tu rendais à mon capitaine il y a un instant ! Allons, ne t'attarde pas ! C'est à mon tour de t'emplir la bouche ! Et toi, Scythès, tu sais ce qu'il te reste à faire !

Je fis comme il disait, et cette fois je n'étais plus retenue par aucune crainte. Cette nouvelle posture était plus commode et moins fatigante que celle de la veille. Sans doute aussi l'avait-il moins longue et moins dure que le Syrien, si bien que je l'engloutis presque entier sans étouffer.

Les yeux fixés sur cette occupation, je ne sais ce que faisait Scythès, que je ne sentais pas derrière moi. Intriguée, je relevai la tête. Il avait sorti de leurs bagages un petit pot d'albâtre, et de ce pot, un morceau de vessie ou de crépine de porc comme en utilisent les cuisiniers pour envelopper des pâtés ou des farces, qu'il tenait du bout des doigts.

— Eh bien, curieuse, dit en riant Boèthos, il n'en faut pas beaucoup pour te distraire ! Regarde, puisque tu veux t'instruire. Tu en seras quitte pour recommencer !

— Scythès, demandai-je, je suis curieuse en effet. Qu'est cela ? Que veux-tu en faire ?

Scythès rit à son tour, et plaça le carré de cette peau fine et grasse sur sa queue bandante, en me disant :

— C'est ce que les marins de notre pays tiennent toujours en réserve dans un petit pot de graisse. Je te l'ai dit, nous ne sommes pas des Barbares. Les moussaillons dont nous nous servons comme femmes dans les longues traversées, ont parfois le cul d'un étroit ! Nous les défoncerions si nous ne prenions pas cette précaution. Et comme je t'aime, petite, je vais la prendre avec toi.

— Capitaine, je te rends grâce de me traiter en moussaillon et d'épargner mon petit cul, répondis-je. Tu l'as en effet si grosse que je craignais un peu pour lui. Mais je n'accepte que si cela ne te prive d'aucune parcelle de ton plaisir, ajoutai-je. Sinon, je préfère souffrir.

— Je reconnais là ma Flora, dit-il en souriant et en achevant de coiffer de cette peau la tête de son membre. Sois rassurée : le plaisir en sera accru, pour moi comme pour toi. Allons, ajouta-t-il, assez bavardé ! Le pauvre Boèthos se tend désespérément vers ta bouche, et je tends ardemment vers ton cul, ma chérie !

C'était une invention étonnante, du moins pour moi, mon Caius ! Grâce à cette peau, il fit pénétrer en moi la moitié de sa pine sans me causer aucune souffrance ; et même, en me procurant un plaisir tout à fait étrange et nouveau. Puis l'enveloppe se déchira alors qu'il poussait plus avant, et je sentis alors directement la chaleur et la raideur de son instrument ; mais j'étais tellement excitée que je reculai contre son

ventre pour le faire pénétrer plus profondément.

Comme il l'avait annoncé, le plaisir fut encore plus fort cette fois que la veille. Ils se parlaient par-dessus mon dos tandis que je suçais l'un et que l'autre me comblait les entrailles.

— Ami, entendis-je dire Scythès, cette petite est un adorable jouet d'amour. Elle suce bien, n'est-ce pas ?

— Comme Astarté elle-même, je crois ! Je me demande vraiment lequel est le meilleur, de son cul ou de sa bouche, répondait le lieutenant. L'un après l'autre, sans doute. Allons, capitaine, déchargeons ensemble. Le premier qui sentira monter le plaisir fera signe à l'autre et l'attendra.

— D'accord, fit le Syrien qui m'avait saisie aux hanches et m'approchait puis m'éloignait de lui régulièrement et tranquillement, de sorte que la pine de l'autre m'entraînait davantage dans la bouche quand la sienne se retirait de mon cul, et le contraire l'instant d'après.

Celle de Boèthos devint brûlante. Il allait jouir et fit sans doute le signe convenu, car Scythès et lui déchargèrent en même temps, comme ils l'avaient désiré. Je me sentais pleine de leur jus. Il m'en coulait de partout et j'en aurais désiré encore !

Je m'écroulai sur Boèthos en tétant goulûment le reste de sa jouissance ; Scythès s'écroula sur nous sans sortir de moi. Et nous fûmes aussitôt saisis par le profond sommeil qui suit le rassasiement de l'amour.

Ils ne partirent que sur le soir, après avoir pris leur repas avec moi.

— Jeune fille, me dit le capitaine en me faisant ses adieux, tu nous laisses un souvenir précieux. J'ai réglé notre note d'auberge à ton intendant. Et nous avons pensé, Boèthos et moi, que ce n'était pas trop de cent drachmes pour payer tant de plaisir. Les voici, dit-il en me tendant une bourse de cuir. Là-dessus, que notre Astarté et que ton Aphrodite veillent également sur tes plaisirs et sur tes jours. Peut-être sommes-nous appelés à nous revoir, Flora la Romaine ! Ce sera toujours pour Boèthos comme pour moi un bonheur incomparable. Porte-toi bien !

Je ne revis jamais ni l'un ni l'autre. Étaient-ils revenus à Massilia sans pouvoir m'y retrouver, alors que j'avais quitté *La Bonne Fortune* ? Je ne sais.

Le Syrien m'avait confié en partant la recette de la cuirasse magique. Depuis, je l'ai préparée avec succès, et je l'ai utilisée plus d'une fois. Pas avec toi, mon Caius bien-aimé : tu n'es que tendresse et douceur. Mais tu la revêtiras tout à l'heure, si tu le veux bien, pour me faire revivre ces folles heures !

Après cette double aventure, je fus prise de longues semaines durant de la même folie qui m'avait obsédée après le passage du Syrien : je cherchais sans cesse autour de moi un homme à sucer, et je m'offrais pour cela sans pudeur à tous ceux qui venaient nous voir, pour une chambre ou pour autre chose.

Quand un voyageur grincheux avait refusé le soir « une compagne pour la nuit », en grommelant qu'il ne souhaitait que dormir tranquille, je n'insistais pas. Le lendemain matin, j'allais moi-même l'éveiller en lui apportant les galettes et les pâtés habituels :

— Seigneur, disais-je, j'ai dû envoyer mon petit esclave faire une course ; mais je n'ai pas voulu retarder ton premier repas. Le voici, ajoutais-je en posant le plateau sur une table.

Puis j'allais vers le lit et je me penchais sur lui en demandant :

— As-tu bien dormi, seigneur ? Es-tu reposé ? Nous quittes-tu ce matin ? Oui ? Dans ce cas, ta servante te laisse. Es-tu bien sûr que tu ne souhaites plus rien d'elle ? ajoutai-je en portant la main sur son priape, que je trouvais souvent dans le bel état que vous connaissez à votre réveil.

L'homme riait, et interrogeait :

— Petite, que me proposes-tu ? Combien m'en coûtera-t-il ?

— Ma bouche, seigneur, répondais-je. Pour trois deniers, si tu désires un plaisir complet. Et j'aimerais sucer ce bel objet pour qu'il garde un bon souvenir de sa petite Flora, ajoutais-je en le flattant de la main.

L'affaire se concluait presque toujours ainsi. Je me faisais donner les trois deniers, je m'installais commodément sur le lit à côté de l'homme, et je le suçais activement jusqu'au bout, sans oublier de dire en partant un mot aimable sur l'abondance et le bon goût de la liqueur que je venais d'avaler.

Tu ris, mon aimé ! Mais que veux-tu ! Dans ce métier, il faut flatter sans cesse, si l'on veut réussir !

Souvent aussi, dans ces premières semaines, l'envie d'une queue me reprenait alors que j'en avais à peine fini avec une autre. Je descendais alors jusqu'à la rue. Je me tenais sagement au pied de l'escalier, comme si j'attendais quelqu'un ; et quand passait un homme appétissant, je lui lançais un clin d'œil en tétant à petits coups l'index de ma main droite. En même temps, je levais discrètement trois doigts de l'autre pour signifier : « Je te suce pour trois deniers. Viens-tu ? » S'il s'arrêtait et s'avançait vers moi, je le précédais jusqu'à ma chambre, comme le font toutes les filles. Je demandais mes trois deniers, je le faisais asseoir sur le lit ou sur ma cathèdre, et je le satisfaisais sans m'attarder.

Je me satisfaisais aussi : à genoux entre ses jambes écartées, la

tête enfouie dans son giron, une main plaquée sur sa hanche, l'autre pressant et chatouillant ses belles couilles pour hâter son plaisir, je butinais sa verge comme une abeille le fait d'une fleur dont elle aspire le nectar.

C'est ainsi d'ailleurs que les hommes me surnommaient : Melitta, et j'en étais fière. D'abord parce que ce nom est joli ; et aussi parce que je faisais mon miel de ces hommes. Les pièces s'ajoutaient aux pièces et les deniers aux deniers. Je me souviens du soir où, pour la première fois, je pus dire à Eschara :

— Tu ne sais pas, ma chérie ? Non ? Devine... Eh bien, aujourd'hui, j'ai gagné cent sesterces. Un denier d'or, Eschara, depuis le lever du soleil ! N'est-ce pas admirable ? Et même davantage : je viens de les compter, j'ai serré dans mon coffret huit antoniens, cinq deniers et sept drachmes !

Eschara n'était pas envieuse. Il lui suffisait de ses deux ou trois hommes dans la journée et d'un autre pour la nuit, pour la contenter. De temps en temps, nous reprenions le manège qui nous réussissait si bien à l'époque de la salle des bains, avant l'arrivée des chèvres de Dioclès, et « la petite abeille » devenait « Cascadette », pour inonder le visage de l'amateur tandis qu'Eschara le chevauchait.

Mais de plus en plus souvent, c'est à moi seule que s'adressaient les hommes qu'échauffait une imagination déréglée. Le premier auquel j'eus affaire ainsi était un citoyen convenable, d'une quarantaine d'années, timide et sournois, assis à une table de la salle du bas et apparemment insensible aux agaceries d'Albana, de Thymelis et des autres louves.

— C'est toi seule qu'il veut voir, me dit Eschara qui venait d'échanger quelques mots avec lui.

J'y allai sans ardeur. L'homme ne me plaisait guère. Je m'assis à côté de lui, et après l'avoir salué, je glissai une main vers sa virilité, comme je le faisais pour tous les autres.

— Non, petite, laisse cela, me dit-il en écartant ma main. Es-tu complaisante ? ajouta-t-il à voix basse.

— Seigneur, on le dit, répondis-je. Que veux-tu et que m'offres-tu ?

— Il fait bien chaud dans cette salle, poursuivit-il sans me répondre. Tu boirais sans doute volontiers une coupe d'eau aux herbes, petite ?

— Pour t'être agréable, Seigneur, répondis-je, car j'ai déjà bu à ma suffisance et même plus. Tiens, vois par toi-même, je suis toute gonflée, ajoutai-je en guidant sa main. Est-ce cela que tu désires ? Oui, n'est-ce pas ? Et seulement cela, je pense ?

— Tu l'as dit, petite, répondit-il honteusement, en avançant sur la

table trois sesterces de cuivre.

C'était peu. Mais tu es toi-même commerçant, mon Caius ; tu sais qu'il ne faut jamais laisser passer l'occasion d'un petit bénéfice, si l'on veut en voir arriver de gros, l'acceptai donc. Arrivés dans la salle, l'homme s'étendit sur un matelas qu'il me fit poser à terre, retroussa sa tunique, et me fit placer debout au-dessus de lui, les jambes un peu écartées. Puis il commença à secouer de sa main un priape mollasson, en m'ordonnant :

— Retiens-toi un instant, mignonne ! Écarte des deux mains, que je vois bien la fontaine ! Oui ! Tu la feras couler sur ce... paresseux... quand je... te le dirai... Et vise bien... Je t'en prie... Inonde ma main... Oui... Ma pisseuse... Oui... Maintenant... Ah oui... Coulons... ensemble... Marions nos... Encore... Comme tu en lâches ! Quel délice !...

Toutes les femmes prennent plaisir à pisser, mon Caius. C'est ainsi. Toutes, non en vérité ; au moins celles qui aiment le corps que la bonne Déesse nous a donné pour notre contentement et pour sa gloire. Et toutes celles qu'une sottie pudeur ne retient pas, trouvent un plaisir plus vif à encore à se donner alors en spectacle à l'homme qu'elles aiment.

As-tu remarqué que les petites filles, quand il leur prend une envie, se mettent en cercle pour se regarder et s'écouter faire ? Qu'elles rivalisent à celle qui mouillera le plus loin la poussière ? Et qu'elles choisissent pour cela le moment où elles se savent observées par un passant égrillard, qui ne peut s'empêcher de bander sous sa tunique en les regardant faire ?

Les Immortels eux-mêmes, à ce que racontent les poètes, descendent secrètement sur notre terre, dans l'aube des étés, pour regarder pisser les Naiïades. Et il n'est pas de lupanar bien tenu qui n'ait sa Naïa et son Ouréa : la première pour donner à voir ; la seconde à boire.

J'étais à la fois la Naïa et l'Ouréa de *La Bonne Fortune*. Accroupie sur la banquette, les jambes bien écartées, je me laissais aller avec force sous le regard d'un client à trois ou quatre sesterces. Quelques-uns parmi les plus âgés arrivaient à l'auberge un pot de chambre dissimulé sous leur manteau ou sous une toile. Une fois dans la chambre, ils le posaient devant moi et ils m'invitaient à l'emplir de mon haut, avec le plus de bruit possible. Après quoi, l'un y trempait ses mains pour s'en laver le visage ; un autre se le versait sur la tête en gloussant de bonheur, comme sous une pluie bienfaisante longtemps espérée ; un autre même, j'ai honte pour lui de le rapporter, s'en abreuvait à longs traits.

Eschara me reprochait d'accepter ces jeux répugnants.

— Je sais bien que celui qui paie commande, Flora, disait-elle. Mais de l'argent, tu en gagnerais dix fois plus en vendant tout doucement ton pucelage ridicule. Et en tout cas, tu n'en gagnerais pas moins en te contentant de leur prêter ta bouche ou ton cul.

— Tu as sans doute raison, ma chérie, lui répondais-je. Mais quel mal y a-t-il à cela ? Je suis propre, je ne bois que de l'eau miellée parfumée à la sarriette ou au thym. Je rends ce nectar en faisant admirer le flacon qui le verse. Le spectacle ne me fatigue pas. Et par Bacchus ! si j'ai la vessie trop pleine, que m'importe de pisser contre un mur ou sur le nez d'un vieux fou ? Sur la mosaïque ou sur sa verge ? De vider mon pot de chambre à l'égout ou sur ses cheveux ?

La vérité, que je n'osais lui dire, c'est que je me faisais plutôt une fête qu'une corvée de ces extravagances.

Tu sais combien reste forte notre première impression de toute chose, mon cher philosophe. Celles qui suivent la recouvrent sans l'effacer. Je ne pouvais oublier que Vénus m'avait pour la première fois effleurée de son aile le jour où je m'étais abandonnée ainsi sur le visage de Marcus, tandis que Murrula le chevauchait. C'est le moment que je cherchais à retrouver quand je pouvais convaincre Eschara d'accepter la même partie à trois. Je le retrouvais souvent.

J'étais novice ; et je m'étonnais encore de recevoir quatre ou cinq sesterces pour cela ; car ni le mur ni l'égout ne m'auraient donné un as. Mais Eschara avait raison en un sens : « À partir de demain, me dis-je, je ferai payer six sesterces pour contempler et huit pour se désaltérer. »

C'était notre seul sujet de querelle ; et encore, bien amicale. Pour le reste, il ne manquait pas d'hommes prêts à payer pour nous regarder nous aimer entre femmes. Ce n'était pas toujours une comédie ! Il nous est arrivé plus d'une fois de nous prendre au jeu, et de nous faire jouir en même temps sous nos langues, sans plus nous soucier de l'homme qui nous épiait que si nous avions été seules. Quand nous en avions fini, il achevait lui-même sa course dans la Vénus d'Eschara ; ou dans ma Junon. Souvent aussi, il se contentait de se souiller de la main sur nos corps enlacés dans le plaisir, du moment où nous le prenions.

C'est ce qu'un homme me demandait parfois à moi seule, honteusement et à l'oreille. Je devais me tenir face à lui et me contorsionner comme une danseuse de Gadès, tandis qu'il secouait en haletant un priape rebelle et flétri.

L'un d'eux, un vieux beau usé par les débauches, ne parvenait à un semblant de contentement que si je l'injuriais moi-même :

— Allons, paresseux, criais-je, lève la tête ! Bande un peu, par

Mutinus ! Vois mes seins, comme ils sont beaux, imbécile ! Et mes reins ! Mes fesses, alors ? Regarde-les onduler sous tes yeux ! C'est pour toi qu'elles s'agitent avec lubricité, pauvre eunuque ! N'as-tu aucune fierté, déchet ? Ah si ! Tout de même ! Mon petit cul t'excite un peu ! Enfin !

À ce moment du manège, l'homme me disait d'une voix rauque :

— Oui, petite ! Approche ! Approche, petite... putain... Oui... Tes seins, d'abord... Plus près... Ce voyou va... les couvrir... de... Oui... Voilà pour eux... Ah ! Ah ! Et tes petites fesses... Vite... Par Jupiter... Là... Approche-les...Elles... sont... belles... salope... Tes fesses... Ah ! Aaaah.

J'étais prise de fou rire en racontant ces sottises à Eschara, toujours grondeuse.

— Pourquoi en faire un drame ? lui disais-je. C'est une sale dérision de l'amour, sans doute. Mais si quelqu'un en bas demande à Bocus de lui préparer des entrailles puantes de canard, et que cela te dégoûte, le diras-tu à Bocus ? Ou au mangeur d'entrailles ? Non, bien sûr ! Et sais-tu ce que j'ai découvert, ma chérie ? Qu'en s'en frottant la peau, on la rendait plus belle ! Tu devrais essayer, Eschara !

VIII

Quelques jours avant les Nones de mai de cette quinzisième année de mon âge, vers la huitième heure, arrivèrent à l'auberge deux voyageurs comme nous avons rarement l'occasion d'en recevoir. Celui qui paraissait être le maître était peintre, venait de Rome, et se rendait avec son compagnon à Ambatia^{60} où les attendaient de riches commandes, me dit-il. Une longue route, tu le vois.

De fait, en dépit de leur jeunesse, ils devaient être à leur aise, à en juger par l'équipage que les valets de l'auberge avaient déjà logé dans une écurie : deux mules pour eux ; et pour la charrette qui portait leur attirail de peintres, un bon mulet. Leurs vêtements de voyage étaient de bonne qualité, et on sentait à leur assurance qu'ils avaient l'habitude de se faire servir convenablement.

Ils étaient las, poussiéreux et affamés. Le plus âgé me demanda une chambre comme un homme qui refuse de faire un pas de plus tant qu'il n'aura pas mangé et dormi.

De chambre, hélas, nous n'en avons pas ce jour-là. Sans doute y avait-il à ce moment quelque fête ou quelque marché important à Massilia, je ne sais, et je le lui dis.

Sofitelos s'apprêtait donc à les renvoyer avec nos regrets, quand je me sentis prise de pitié pour ces pauvres garçons. Le plus jeune avait posé son petit bagage à terre, s'était assis sur une marche, et répétait avec accablement :

— Par Hermès ! Pas de chambre à *La Bonne Fortune* ! Que serait-ce à la mauvaise ! Pas même un coin dans l'écurie ?

— Laisse cela, Sofitelos, dis-je à l'intendant qui levait les bras avec contrition. Les jeunes seigneurs ne trouveront rien d'autre dans la ville aujourd'hui. Et les dieux ne nous pardonneraient pas de leur fermer la porte au nez.

— Ah, jeune fille, s'écria le plus âgé, nous marchons depuis l'aurore et nous sommes si fatigués que je paierai volontiers vingt sesterces un lit où nous puissions dormir ce soir !

— Il n'en est pas besoin, Seigneur, lui répondis-je. Tu paieras six sesterces comme les autres, pour une belle chambre qui est la mienne. Ne te fais pas de souci pour moi, ajoutai-je. Je suis la fille de la maison, et je ne coucherai pas dehors. Ainsi, tout est bien.

J'avais à peine fini de parler qu'il s'inclina pour baiser le bas de ma robe en s'écriant :

— Louée sois-tu, jeune fille ! Tu es aussi bonne que belle ! Mon nom est Vincio, Lucius Nerus Vincio ; et mon compagnon, qui est aussi mon élève et mon aide, est Jucundus Salvinus. Je serai célèbre un jour, un devin égyptien me l'a assuré. Ce jour-là, jeune fille, je te retrouverai ! Et je saurai te remercier de tes bontés pour des voyageurs obscurs !

Je riais de bon cœur en les écoutant et en les regardant, son compagnon, qui s'était relevé d'un bond, et lui, aussi vifs et gais en un instant qu'ils étaient moroses l'instant d'avant.

— Les voyageurs obscurs prendront sans doute volontiers un bain sérieux ? dis-je en riant. C'est l'affaire d'une heure et de huit sesterces pour chacun.

— Certes, jeune fille dont j'ignore le nom, qu'il soit béni de Vénus ! répondit Vincio. Certes... Auparavant...

— Flora, jeune et brillant artiste, coupai-je. Flora Publia, pour te servir.

— Eh bien, demoiselle Flora, va pour le bain ! dit Vincio. Auparavant, avec ta permission, nous allons nous restaurer et faire manger nos bêtes. Nous sommes aussi affamés les uns que les autres, et l'on ne fait rien de bon le ventre creux.

Je chargeai donc Pytheos de veiller à ce qu'ils fussent dépoussiérés, décrassés et lavés dans les bains du rez-de-chaussée, sans être importunés par les louves de Dioclès. C'était là le bain de huit sesterces, celui que réclame la propreté, et que nous proposons aux voyageurs.

Quand ils en seront à se rincer dans le bain froid, dis-je à Pytheos, tu demanderas aux femmes de faire préparer dans le petit tépidarium un bain aux herbes toniques et aux essences. Après le bain du devoir, ce sera le bain du plaisir pour ces beaux garçons. Et ce sera dix sesterces de plus pour l'auberge. Et fais préparer leur repas.

Eschara nous avait rejoints depuis un moment.

— Ma chérie, lui dis-je, bien que toutes nos chambres soient prises, je viens d'accepter deux malheureux qui pleuraient après le souper et le gîte.

— Deux malheureux ? dit-elle. Serais-tu devenue chrétienne ?

— Ne plaisante pas, Eschara. Le maître était prêt à payer vingt sesterces une paille dans l'écurie. Et son compagnon s'est endormi dans l'escalier.

Jeunes ? demanda-t-elle.

— Vingt-cinq et vingt ans, il me semble.

Riches ?

— Oh, des artistes ! Mais pas des miséreux.

Beaux ?

— Tu en jugeras.

— Je comprends mieux, dit-elle. Mais quelle chambre peux-tu leur donner ?

— La mienne, ma jolie. Le lit est grand, et s'ils le désirent, je ferai poser un matelas par terre. En vois-tu une autre ? Va, maintenant, dis-je à Pytheos. Et n'oublie rien de ce que j'ai commandé.

— Oui, dit Eschara quand il fut parti, j'ai entendu. Un bain tiède aux essences d'amour pour les jeunes et beaux voyageurs. Après le bain d'Hygeia, la trempette d'Éros ! Passe pour la chambre : une auberge ne doit refuser un hôte que si elle ne peut faire autrement. Mais tu n'étais pas obligée au reste.

— Ma chérie, répondis-je, je ne te reconnais plus. Quoi ? Une fois restaurés, baignés et reposés, ils ne trouveraient à *La Bonne Fortune* qu'un lit et un matelas solitaires, qu'ils me rendraient demain matin souillés de ces flaques à demi sèches dont les servantes font des gorges chaudes quand elles les découvrent sur le drap d'un adolescent ? Oh, Eschara !

— Tu as raison, me dit-elle en riant, mais cela ne me regarde pas. J'ai déjà eu deux hommes aujourd'hui, et je suis retenue pour la nuit par le gros Dolanus, le marchand d'amphores, qui me demande depuis trois jours. Outre que je ne veux pas lui manquer de parole, c'est une nuit de trente sesterces, ma Flora.

— Trente sesterces ? Comme tu y vas ! ironisai-je.

— Oh, je ne les vole pas, par la déesse ! Il me fait passer en revue toutes les postures du livre d'Astyanassa⁽⁶¹⁾ avant d'en choisir une, dit-elle.

— Et, ma chérie... peut-on sans indiscretion...

Elle me répondit en riant :

— Oh, la moins fatigante pour sa bedaine, tu t'en doutes ! Le cheval d'Hector. Je ne m'en plains pas : c'est celle que je préfère aussi, comme la plupart de mes hommes. C'est ainsi qu'ils apprécient le mieux ma petite fournaise, et comme elle les amène bientôt à la jouissance, je ne me fatigue pas. Sauf avec lui... ajouta-t-elle en fronçant le nez.

— Comment cela ?

— Ah là, là, comment cela ? s'écria-t-elle. Pour pouvoir sacrifier quelques gouttes à Vénus, ce bouc me fait aller au pas, au trot, au galop, revenir au pas et recommencer. Et si cela ne va pas encore, il me fait retourner pour me prendre en cavalière parthe⁽⁶²⁾. Il y laisse une livre de graisse à chaque fois. Je me demande s'il ne me paie pas

comme exercice d'amaigrissement plutôt que comme femme !

Nous éclatâmes de rire ensemble.

— Promets-moi de m'inviter lorsqu'il reviendra, dis-je. Un homme qui connaît le cheval d'Hector, la cavalière parthe et toutes les autres postures d'Astyanassa, serait un pédagogue précieux pour l'enfant que je suis.

— L'enfant ? Il est vrai que tu l'es encore. Et il est vrai que tu ne l'es plus. Ton ventre est celui d'un enfant, Flora. Et tes reins, ceux d'une femme. À quoi bon te parler des postures de l'amour tant que tu ne connaîtras pas l'amour, mais seulement des jeux d'enfant ?

Nous nous quittâmes là-dessus. Ce n'était pas la première fois qu'elle se moquait de *mon ridicule pucelage*. C'étaient, pensai-je avec irritation, des propos d'esclave. Qui se soucie du pucelage d'une esclave ? Personne si elle est laide. Et encore, il se trouvera bien un de ses compagnons de collier pour l'en débarrasser un soir d'ivresse ou un matin de printemps. Si elle est jolie, son maître n'attendra pas qu'elle ait douze ans pour le lui prendre ; ou le fils du maître, ou l'intendant.

Mais qu'il s'agisse d'une fille libre, et voilà tout le monde aux abois. Passe encore dans les familles nobles, dont la descendance ne doit pas être souillée par quelque petit bâtard ; ou dans les familles riches, dont la fille est un objet précieux, que sa mère entend bien vendre intact à quelque personnage consulaire d'âge mûr.

Nous n'étions ni riches, ni nobles. Seulement libres. Et *qu'est la liberté sans la richesse* ? Avais-je la moindre chance de voir se présenter un jour à mon père le mari digne de moi ? Riche, très riche ? Peut-être même jeune ? Peut-être même beau ? Non, évidemment ! Et dans trois ans, il serait trop tard pour en décrocher un, même médiocre.

Si je ne devenais pas femme maintenant, que serais-je jamais d'autre à *La Bonne Fortune* qu'un jouet pour les uns, un gentil pot de chambre pour les autres ?

Des enfants, je me soucierais quand la graine en arriverait ; et d'après ce que je voyais, il n'était pas difficile, ou de s'épargner ce tracassage, ou d'y mettre fin s'il survenait. Les recettes d'Hivegêia sont connues de toutes les femmes, quand elles ne sont pas placardées sur les murs⁽⁶³⁾.

Certes, pour arriver à la fortune par les voies d'Aphrodite Pornèia, il me faudrait passer par bien des couches et bien des lits ; subir bien des hommes déplaisants et bien des membres fastidieux ; offrir en souriant, même quand je n'aspirerais qu'à la tranquillité, ma main, ma bouche, mon cul et mon ventre à celui qui les demanderait la bourse à la main.

Mais quelle vie n'est tissée que de fils d'or ? Dans celle que mènent les femmes comme il faut, un seul homme se succède indéfiniment à lui-même ; plus souvent le pire que le meilleur. Dans celle des femmes comme il en faut, ils se suivent et ne se ressemblent pas : au pire succède souvent le meilleur.

Dis-moi, Caius : est-elle plus heureuse qu'une hétaïre, celle que son rustre d'époux baise chaque matin comme un bûcheron fend du bois, et encule chaque soir comme un boucher égorge un porc ? Lequel est le plus supportable, d'être une chatte de gouttière affamée, ou une chatte de salon qui trône sur son coussin de pourpre ? Une putain couverte de bijoux, ou une épouse couverte de dettes ? Voici cinq cents ans, Socrate, le plus sage des mortels, a répondu d'avance à ces questions, en enseignant à ses disciples *qu'il vaut mieux être riche et bien portant, que pauvre et malade*⁽⁶⁴⁾.

Allons, Flora, me dis-je au terme de cette réflexion, assez rusé avec Vénus ! Deviens ce que tu es.

Vers la fin de l'après-midi, Pytheos vint me dire que les voyageurs étaient baignés et qu'ils souhaitaient occuper leur chambre.

— Ont-ils pris leur bain aux essences ? demandai-je.

— Ils en sortent, maîtresse, et on les essuie.

— C'est bien. Ont-ils mangé à leur convenance ?

— Oh oui ? maîtresse. Un déjeuner de pontifes⁽⁶⁵⁾. Bocus leur a servi des palourdes farcies, des pâtés de volailles grasses, un foie d'oie confit au miel, et pendant qu'ils s'en régalaient, il a fait cuire un jambon qu'on lui avait apporté la veille. C'était bon, c'était bon ! ajouta innocemment Pytheos en sautant sur place.

— Comment cela, « c'était bon », petit bandit ? demandai-je. Te serais-tu permis d'en manger ?

— Non, je le jure, maîtresse, s'exclama-t-il tout confus. Mais ils m'en ont donné par-dessus leur épaule pendant que je les servais. Et tu ne sais pas, maîtresse ?

— Non, je ne sais pas, maudit pinson, dis-je. Que dois-je savoir ?

— Ils ont sorti de leur bagage une cuiller et un couteau d'or pour chacun. Ils ont dit qu'ils en avaient l'habitude. Des cuillers d'or, par Bacchus ! Je n'en avais jamais vu !

« Bon, me dis-je, mes deux artistes n'auront certainement pas l'appétit de se mettre à table pour le dîner. Cependant, il faut tout prévoir, dans notre métier. »

— C'est bien, Pytheos, lui dis-je. N'invoque plus le nom de Bacchus en vain, oublie ces cuillers d'or, et ordonne de ma part à Bocus qu'il prépare deux plateaux de douceurs, de dix ou douze

sesterces chacun : des olives, des asperges, des œufs durs, de caille s'il en a. Et des sucreries : des gâteaux au safran, des galettes, du miel et des dattes fourrées. Du vin et de l'eau, bien sûr.

Que tout cela soit monté dans ma chambre d'ici une heure. Quand tu auras donné ces ordres à Bocus, tu iras dire aux voyageurs que leur chambre les attend. Va, maintenant.

Ils arrivèrent peu de temps après, se tenant par la main comme des amoureux et se regardant avec tendresse.

« Par les jumeaux divins ! pensai-je, je me suis donné du mal pour rien. J'aurais dû me douter que des artistes qui voyagent à deux n'ont que faire d'une femme à l'étape. Cependant, ne désespérons pas ! Vénus sera bien cruelle pour moi si l'un des deux au moins n'est pas du long et du rond^{66} ! »

— Jeune fille, me dit Vincio en s'inclinant, Mercure m'est témoin que *La Bonne Fortune* mérite bien son nom. Grâce à toi, nous voici rassasiés comme Lucullus ne le fut jamais, et prêts à prendre un repos dont nous avons grand besoin. N'est-ce pas, Jucundus ? ajouta-t-il en caressant la joue de son mignon.

Lavés, parfumés, et vêtus de tuniques élégantes qu'ils tenaient en réserve dans leur bagage pour de telles occasions, ils étaient tous deux d'une certaine beauté. Ni Vincio, qui avait plutôt trente ans que vingt-cinq, comme je l'avais supposé ; ni même Jucundus, qui n'avait pas vingt ans, n'était efféminé. Il devait y avoir entre eux, sans parler de la camaraderie de métier, la tendre amitié qui est naturelle entre un maître et un élève à peu près également jeunes, et certainement aussi les plaisirs du lit. Mais tout cela, tu le sais, n'empêche nullement un homme d'apprécier les femmes.

— Jeunes seigneurs, leur dis-je, les nuits sont encore fraîches. J'ai pensé bien faire en préparant un brasero dans la chambre qui vous est destinée. Et mon esclave montera ici tout à l'heure un plateau de gourmandises et un autre de desserts. J'ai pensé aussi qu'un cratère de vin au safran...

— C'est trop, belle Flora, c'est trop ! s'écria Jucundus en levant les bras au ciel et en roulant comiquement les yeux. Nous crois-tu millionnaires ?

- Oh, seigneur Jucundus, répondis-je, tout cela n'ira pas encore bien loin. Vois : six sesterces pour la chambre, huit pour vos mules, seize pour les bains, dix pour les onctions, et trente pour vos deux repas, nous en sommes à soixante-dix sesterces. Est-ce raisonnable ?

Tout à fait, tout à fait, répondit Vincio. Et nous le serons encore redevables de la bonne grâce que tu mets à prendre soin de nous. En ajoutant à ces soixante-dix sesterces les deux que tu donneras à ton petit esclave (Il est gentillet, n'est-ce pas, Jucundus ? Lança-t-il à son

compagnon), nous te devons neuf antoniens. Est-ce dit ?

C'est dit, seigneur Vincio. À moins que... ajoutai-je.

- À moins que ? répéta-t-il avec amusement.

- À moins que les jeunes seigneurs ne désirent des compagnes pour la nuit, dis-je en baissant les yeux.

- Des compagnes ? pouffa Vincio.

- Pour la nuit ! renchérit Jucundus. S'il s'agit de ces femmes que nous avons vues en traversant la salle du bas, certainement pas. Quelle horreur, n'est-ce pas, mon Vincio ? ajouta-t-il en se pinçant le nez et en faisant mine de vomir.

La question me parut résolue. Ils ne voulaient pas des femmes d'en bas, et je les comprenais. Ni sans doute d'aucune autre. « Heureusement, me dis-je. S'ils m'avaient demandé deux jolies esclaves, j'aurais été bien en peine de les leur procurer. Pas même une. N'y pensons plus. »

Je leur ouvris donc ma chambre, en les invitant à y entrer et à me dire si tout leur convenait. Sans attendre mes instructions, Pytheos avait disposé sur le sol un bon matelas et des coussins, et je remarquai avec satisfaction qu'ils ne me demandaient pas de les faire enlever. « Mais peut-être ne les utiliseront-ils pas, me dis-je. Et l'arc d'Éros n'est pas toujours bandé, surtout au soir d'une rude étape. »

Pendant qu'ils se reposaient ou faisaient l'amour, je ne sais, je pris un repas rapide. Puis je me fis laver et parfumer par Assia, et je passai pour l'étrenner ma plus belle robe : un chitôn de lin bordé d'or et fendu jusqu'aux hanches, une merveille ! Un vêtement de cent sesterces, que j'avais acheté sur mes économies, la semaine précédente, via Honorata, chez le père de Cincinna.

— Suis-je belle, Assia ? lui demandai-je quand je fus prête. Plairai-je aux hommes, nourrice ? Allons, dis-le-moi !

— Trop, ma Flora, trop ! répondit-elle. Je ferme les yeux sur ta façon de vivre, mon bébé. J'ai été jeune moi-même. Mais je t'en supplie par nos Lares numides, que ta mère n'en sache pas trop ! C'est déjà assez pour elle de l'absence de Livia !

— Bon, nourrice, ne gâche pas mon plaisir, répliquai-je en faisant la moue. Qu'une jeune fille se conduise en jeune fille, quoi de plus naturel ?

Notre pâtissier avait préparé deux plateaux. J'en fis prendre un à Assia, l'autre à Pytheos, et nous montâmes. Arrivée à ma chambre, je frappai. Jucundus m'ouvrit, en tunique d'intérieur. Ils avaient allumé le brasero et les deux lampes à huile, et sans doute se reposaient-ils en attendant les pâtisseries, car Vincio était étendu sur le lit et somnolait, ou feignait de somnoler.

— Seigneur Jucundus, dis-je, et toi seigneur Vincio, voici de quoi restaurer vos forces pour la nuit. C'est peu de chose, mais vous pouvez en demander davantage.

Je fis signe à la nourrice et à Pytheos de se retirer, et j'allais me retirer moi-même quand Vincio se leva d'un bond, se plaça vivement entre moi et la porte, dont il fit retomber la barre derrière les esclaves, et se jetant théâtralement à genoux devant moi, déclama :

Quels siècles fortunés t'ont vue naître, enfant ?

Quels parents ont engendré une fille d'un tel prix ?

Je restai un moment interdite. Je ne suis pas une savante, mon Caius ; mais j'ai un peu lu. À cette époque, j'étais une enfant ignorante. Comment aurais-je reconnu là deux vers de notre Virgile⁽⁶⁷⁾ ? Et comment aurais-je répondu avec esprit à ces questions ? Je dis simplement :

— Je n'en suis pas encore à compter mon âge par siècles, noble Vincio. Et pour mes parents, mon père est le centurion major émérite⁽⁶⁸⁾ Publius Mulo, propriétaire de ces lieux ; ma mère, une Numide de noble race.

— Bien répondu, petite, dit Jucundus en riant sans méchanceté. Notre ami Vincio a la tête farcie de poètes et de poétesses. Ne te laisse pas étourdir par ses grands mots !

Vincio rit à son tour, se releva, me prit par la main gauche et me fit tourner lentement devant Jucundus, comme le fait l'habilleuse pour s'assurer que les plis de la robe tombent bien. Il dégagea un peu une épaule, relâcha la ceinture, et son travail terminé, se redressa en poussant un gloussement de satisfaction.

— Vois, Jucundus, s'exclama-t-il, comme cette enfant est belle ! Un Tanagra ! Ce n'est pas une Romaine, louée soit Vénus ! Mais ce n'est pas non plus une sauvageonne. Ce n'est plus une enfant ; mais ce n'est pas tout à fait une femme. Elle est, dirais-je, dans l'âge de la beauté en soi ; de la beauté platonicienne, en quelque sorte. Mais non de cette sotte beauté platonique, qui se refuse à ce qu'elle provoque. Je l'espère du moins !

De ce qu'il venait de dire, je ne compris guère que « sotte », et je me redressai avec mécontentement.

— Seigneur Vincio, dis-je, il n'est pas bien de te moquer d'une jeune fille, si sotte qu'elle te paraisse être. Il me semble qu'il y a davantage de vinaigre que de miel dans l'éloge que tu fais de moi, et je n'ai pas mérité cela.

Jucundus riait de ma petite colère et de la mine déconfite de Vincio, qui retourna s'asseoir sur le lit et m'attira sur ses genoux.

— Pardon, jeune fille, si j'ai pu te déplaire en quoi que ce soit. Les dieux me sont témoins que je ne l'ai pas voulu. Faisons la paix, Flora Publia. Et scellons-la d'une libation à Vénus, veux-tu ?

Pytheos avait disposé deux coupes et un cratère de vin au safran sur la trapèze⁽⁶⁹⁾ de ma chambre. Jucundus en emplît une, qu'il tendit à son compagnon, puis une seconde pour lui. Puis, trempant dans le cratère ses trois doigts majeurs entrecroisés⁽⁷⁰⁾, il nous aspergea de quelques gouttes de vin, en s'écriant :

— Que la Cythéréeenne nous assiste ! Qu'elle anime de sa grâce ce modeste repas !

Vincio but la moitié de sa coupe, puis, posant la main sur mes cheveux et me la tendant, dit :

— À toi, maintenant, *filie d'un tel prix* ! Bois ! tu sauras ainsi que je n'ai pour toi que des pensées de miel !

— Mais, seigneur Vincio, protestai-je, je n'ai jamais bu de vin de ma vie, et je me trouve bien jeune pour en boire ce soir pour la première fois !

— Bah, ma jolie, répondit-il en souriant, un peu plus tôt, un peu plus tard, il faut une première fois à tout. Une gorgée seulement, pour l'amour de Bacchus et le mien ! N'aie crainte : nous veillerons sur ton ivresse juvénile, ô Flora Publia ! et ton noble père ne saura jamais rien de cette petite orgie. Par Jupiter ! Un centurion, Jucundus ! s'exclama-t-il en se tournant vers son mignon. Un guerrier, mon chéri ! Il nous clouerait contre le mur comme des punaises si nous osions souiller de nos débauches

cette demeure chaste et pure !

ajouta-t-il en riant aux éclats. Mais il faut vivre dangereusement, n'est-ce pas, Jucundus ?

Puis, s'adressant à moi :

— Une gorgée seulement, belle Flora !

Je ris, et j'avalai d'un trait le reste de la coupe, la retournant pour en faire tomber les dernières gouttes. Ils applaudirent tous deux comme au théâtre. Vincio se leva, fit asseoir Jucundus à sa place, et me dit :

— Bois maintenant dans la coupe de Jucundus comme tu as bu dans la mienne, Flora. Ainsi, nous ne ferons plus qu'un cœur, mes chéris !

Jucundus m'avait prise sur ses genoux à son tour, et caressait mes seins sous la fine étoffe du chitôn. Mais à quoi bon raconter une telle soirée dans son détail, mon Caius ? Je l'avais commencée vierge, je la terminai femme, et tout est dit.

Ou plutôt, tout serait dit si notre éditeur le permettait. Ou si nous étions des Barbares, dont toute la conversation amoureuse se réduit à pousser des grognements de porcs quand ils déchargent ; et celle de leurs femelles, à grincer des dents quand elles jouissent. Est-ce là rendre hommage à Vénus ? Est-ce là seulement aimer ?

Vint le moment où nous fûmes rassasiés de sucreries et de vin. Nous allions à notre fantaisie du lit au matelas et du matelas à la chaise, pour grignoter et boire. Vincio et Jucundus échangeaient des baisers et des caresses, mais avec une décence suffisante pour que je ne me sentisse pas obligée de quitter la chambre. Et comment l'aurais-je pu, du reste, dans ma demi-ivresse ? Je n'en étais pas froissée le moins du monde, et je me joignais à eux pour marier mes lèvres aux leurs.

J'étais déjà passablement décoiffée et chiffonnée. Mon beau chitôn commençait à se tacher de vin et de miel, et par cette douce soirée, il faisait chaud dans la pièce.

— Flora, me dit Vincio, ferais-tu à ton chitôn de cent sesterces la faveur de le quitter avant qu'il ne soit plus bon qu'à essuyer le carrelage ?

— Tu veux dire, seigneur Vincio, que tu demandes la faveur de me voir nue ? répliquai-je. Pourquoi ne pas le dire simplement ? Je n'oublie pas que tu es peintre ; et ce serait un grand bonheur pour moi si tu ne jugeais pas mon corps indigne de ton pinceau.

— De son pinceau, de son pinceau ! s'esclaffa Jucundus. Pourquoi ne pas dire simplement « de son pinson », jeune fille Flora⁽⁷¹⁾ ?

— Pinceau ou pinson, dis-je en riant et en faisant glisser le vêtement le long de mon corps, que ne ferais-je pas pour des hôtes aussi charmants ?

Nue dans mes sandales lacées très haut, je joignais les mains au-dessus de ma tête en tournant lentement devant eux.

— Elle est vraiment ravissante, dit Jucundus. Vois ces reins bien creusés, Vincio ! Ce ventre à peine bombé ! Vois ces cuisses qui se rejoignent avec élégance pour soutenir des hanches qui, Junon m'assiste ! sont déjà celles d'une femme ! Vois...

— *Quand aura-t-il tout vu ?* m'exclamai-je en riant.

— *Oh, pourquoi celle-là m'a-t-elle interrompu ?* répliqua Jucundus en riant lui-même. *Je ne dirai plus rien.*⁽⁷²⁾ !

— Et tu feras bien ! dit Vincio, assis à son côté sur le lit et l'enlaçant tendrement. En amour, il arrive toujours un moment où il faut cesser de faire des phrases. Que les paroles le cèdent aux actes. Je ne te soupçonne pas de jouer, sage Flora, mais... as-tu ici un dé ?

— Un dé ? dis-je, surprise. Oui, je crois.

J'en trouvai en effet un dans mon coffret de toilette, d'ivoire ; je le lui donnai.

— Eh bien, mes chéris, dit-il, la Fortune décidera de cette soirée. Nous lancerons le dé tour à tour. Le meilleur point sera le maître du tout. Le moins bon fera ce que le meilleur exige. Le troisième jugera si le gage est convenable. Nous y allons ! Flora, à toi l'honneur !

J'amenai le V ; Jucundus, le II ; Vincio le IV.

— Entendre c'est obéir⁽⁷³⁾, Flora, me dit Jucundus.

— Sois nu ! ordonnai-je.

— Accepté ! dit Vincio.

Jucundus se leva et se dévêtit rapidement. Puis, battant des paupières et nous lançant des coups d'œil aguichants, il leva les mains au-dessus de sa tête et tourna devant nous, comme je l'avais fait pour eux.

— Applaudis, citoyenne⁽⁷⁴⁾, me dit Vincio en battant lui-même des mains. N'est-il pas beau, notre Jucundus ?

Il l'était, en effet, à peine plus grand que moi, épilé, d'une beauté d'éphèbe, à la fois douce et forte. J'applaudis.

— Second tour, dit Vincio. Au perdant l'honneur. Jucundus, s'il te plaît ?

Jucundus amena le III ; moi également ; Vincio le VI.

— Entendre c'est obéir, dîmes-nous en même temps, Jucundus et moi.

— Donnez-vous un baiser de tourterelles qui dure jusqu'à ce que j'aie compté trente, dit Vincio. Accepté ?

Sans répondre, Jucundus me prit dans ses bras et je lui tendis mes lèvres. Les siennes étaient douces, charnues et chaudes. Nous mêlâmes nos langues et nos salives en tourtereaux, comme l'avait ordonné le gagnant, jusqu'à en perdre haleine. « Serais-je amoureuse ? me dis-je tant ce baiser me brûlait. En tout cas, c'est par lui que je veux devenir femme ce soir. »

— Eh bien, dit Vincio en applaudissant bruyamment, mes compliments, par Éros ! J'en suis à quarante-deux et vous seriez bien allés jusqu'à cinquante. Était-ce bon, mes chéris ? Oui, n'est-ce pas ?

Nous nous regardâmes tendrement, Jucundus et moi, et j'avançai de nouveau mes lèvres vers lui.

— Non ! coupa Vincio. Ce tour est fini. Au troisième ! À moi le dé !

Il amena le I ; moi, le IV ; Jucundus, le V.

— Sois nu ! dit-il à Vincio.

Vincio était beau lui aussi. Un peu plus grand que son ami, plus osseux, les muscles fortement dessinés, la poitrine à demi couverte d'un poil presque noir ; je le trouvai surtout remarquable par de belles couilles grosses et rondes. C'est à elles qu'allèrent mes applaudissements ; sans doute aussi ceux de Jucundus.

Il prit en s'amusant une pose de gladiateur blessé, un genou en terre, une main appuyée au sol, l'autre levée pour demander grâce.

Assis côte à côte sur le lit, Jucundus et moi, nous levâmes bien haut la main droite, le pouce tourné vers le ciel. De l'autre main, je lui caressais la cuisse en remontant vers une virilité encore très sage. Vincio me vit.

— Un avertissement. Flora ! dit-il. C'est à la Fortune de décider si tu branleras ce timide garçon, ou le contraire. Et précisément, le dé est à toi pour le quatrième tour.

J'amenai un II. « Bon, pensai-je rapidement, le gagnant sera l'un des deux hommes. Que va-t-il me demander ? »

Vincio, le IV ; Jucundus, le IV encore. Ils relancèrent chacun le dé. Vincio, le VI ; Jucundus le II, comme moi.

— Maître du jeu, dis-je à Vincio, lequel compte pour Jucundus dans ce cas ? Le IV du jet précédent ou le II de celui-ci ?

— Le II, répondit Vincio.

— Entendre, c'est obéir ! répondîmes-nous ensemble.

— Le gage sera un peu plus sérieux que les précédents, dit Vincio en faisant lever Jucundus de la chaise, sur laquelle il s'assit avec la majesté d'un préteur. D'un préteur nu comme un ver, mon Caius. Mais pour un homme naturellement majestueux comme l'était Vincio, la toge importe peu. Il poursuivit sur un ton de bonimenteur :

— L'heureux perdant, le noble Jucundus Salvinus, va sucer un con que je crois digne de la bouche de Jupiter. Le tien, Flora Publia. Quant à l'heureuse perdante, elle sucera en même temps une queue que je proclame exquisite, celle de Jucundus.

— Entendre c'est obéir ! m'exclamai-je imprudemment, en sautant sur mes pieds.

— Comment, jeune fille de bonne famille ? me dit Vincio d'une voix qu'il s'efforçait de rendre sévère. Comment ? Ce jeu te serait-il familier ? Que tu aies déjà sucé nombre de pines, je l'admets. La bouche des petites filles est faite pour cela comme celle d'une carpe pour gober des vers. Que nombre d'hommes se soient déjà régalez de ta jeune moule, je l'admets encore. La moule des petites filles est faite pour être sucée comme l'huître pour être gobée. Mais les deux en même temps ! Par la Pornëia ! C'est l'affaire d'une femme amoureuse, et je doute que tu l'aies encore jamais été, à ton âge.

— Tu dis vrai, Vincio, répondis-je, je ne l'ai jamais été. Et pour le reste aussi, tu as raison. Cependant, crois-moi ou ne me crois pas, et que Vénus me poursuive de sa tolère si je mens ! Je n'ai encore jamais joué à donnant-donnant sucé-suçant. Comme tu l'as justement dit tout à l'heure, il faut une première fois à toute chose, et je me réjouissais que la première fois de celle-ci m'unisse à Jucundus, que je désire.

Fort bien. Accepté pour toi, donc ? Et pour toi, Jucundus ? lui demanda-t-il avec un clin d'œil.

— Accepté, Maître du jeu, répondit Jucundus. Et vois comme la Fortune lubrique, louée soit elle ! fait bien les choses, dit-il en se tournant vers moi. Crois-le ou ne le crois pas, et qu'Apollon me poursuivre de sa colère si je mens, mais je n'ai encore jamais joué à sucé-suçant. Est-ce vrai, Vincio ?

— *Presque* vrai, répondit celui-ci. *Presque* aussi vrai que ce qu'a dit Flora.

Nous nous regardâmes tous les trois comme des haruspices penchés au-dessus des entrailles du sacrifice⁽⁷⁵⁾. Puis nous rîmes.

Eh bien, dis-je, nous avons entendu. Il ne reste qu'à obéir, n'est-ce pas, mon Jucundus ? ajoutai-je en me serrant contre lui. Puisque nous n'avons ni toi ni moi l'expérience de ce jeu, paraît-il, c'est à toi, Vincio, de nous l'enseigner.

Il nous fit coucher l'un contre l'autre sur le lit, nous tenant embrassés. Puis il ordonna à Jucundus de s'étendre sur le dos tandis que je ferais descendre ma tête le long de sa poitrine et de son ventre, en les couvrant doucement de baisers.

— Moins vite, Flora, moins vite ! disait-il. Ne brûle pas les étapes ! Ton lit serait-il loué à d'autres qu'à nous ? Là, doucement ! Doucement ! Fais remonter tes jambes vers la tête de Jucundus, maintenant ! Oui ! Ainsi ! Et toi, mon chéri, passe doucement ton bras gauche sous son corps pour l'amener vers ta bouche ! Lentement, Jucundus, lentement ! L'autre bras sur ses reins, maintenant ! Oui ! Ainsi ! Mordille l'intérieur de ses cuisses ! Et toi, Flora, couche-toi sur lui, sans peser ! Passe, toi aussi, tes deux bras sous ses cuisses ! Ne laisse pas envoler le pinson ! C'est bien ! Couvre-le doucement de petits baisers pour le faire sortir du nid ! Commence-t-il à s'enfler ? Oui, n'est-ce pas, je le vois ! Prends, maintenant, ma jolie carpe ! Gobe ! Gobe ! C'est dans ta bouche qu'il doit bander ! C'est ainsi que tu le sentiras le mieux ! *Et toi, mon Caius. mon beau tricheur, ta langue, maintenant ! Oui ! Ainsi ! Cherche le bouton, bien-aimé ! La perle est dans l'huître, Caius ! Suce ta Flora ! Qu'elle s'emplisse en même temps la bouche de ta divine queue ! Ouuui... Ouuuii... Je... Je...*

IX

Je ne sais quel vertige nous a saisis hier, Caius. Il faut que la déesse se soit jouée de nous pour que nous ayons ainsi confondu le passé et le présent, le temps perdu et le temps retrouvé. Sur quelle case étais-tu, mon aimé ? Celle de Caius, ou celle de Jucundus ? Et moi ? Sur la blanche ? Ou sur la noire ? Et qui est le Maître du jeu ?

Laissons cela. Il faut vivre, pour pouvoir philosopher ; mais il n'est pas nécessaire de philosopher pour vivre. Ce n'est qu'un ornement.

Vincio avait décroché une lampe et s'était approché du lit pour nous admirer et nous encourager. Cependant, il ne souhaitait pas que nous nous abandonnions complètement au plaisir. Nous étions jeunes tous les deux, Jucundus pouvait être fatigué, et la jouissance du moment compromettrait, croyait-il, la suite du jeu.

Quand il nous vit sur le point de sacrifier à Vénus par une double libation, il voulut donc nous séparer. Mais il était déjà trop tard : Jucundus venait de s'épancher dans ma bouche.

Je n'avais pas menti en disant que j'ignorais jusqu'alors le jeu du cerceau, que les Grecs appellent aussi les dominos à l'envers. Je compte pour rien les quelques fois où je m'étais penchée sur un homme pour suçoter la tête de son priape tandis que j'étais assise sur son visage et qu'il nettoyait ma Cypris de coups de langue frénétiques. Le Syrien aussi, tu le sais, avait joui dans ma bouche comme un étalon, et de même son camarade. Mais ni l'un ni l'autre n'avaient voulu aventurer la leur entre mes cuisses.

C'est donc avec ce Jucundus que je pris goût à jouer à sucée suçante avec les hommes. Mais Vincio avait bien dit : que ce soit entre femmes, entre hommes (car j'en ai connu d'assez nombreux qui pratiquaient ainsi), et plus encore entre une femme et un homme, le jeu des dominos à l'envers n'est supportable, et agréable, que dans l'ivresse amoureuse.

Épuisés par le plaisir que nous nous étions donné, nous reposions dans les bras l'un de l'autre, Jucundus et moi, dans la position où ce plaisir nous avait surpris. Nous restâmes ainsi un long moment, tandis que Vincio se restaurait.

— Mes amours, dit-il quand nous fûmes désunis, je vous invite à m'imiter. Des œufs de caille, des pois chiches grillés, des asperges ! Par Mercure, ma chérie, traites-tu aussi bien tous les voyageurs ?

— Vous n'êtes pas des voyageurs, répondis-je, mais des envoyés des dieux. Ou peut-être Zeus et Hermès eux-mêmes, en quête de mortelles aimables ? Mais des divinités n'engloutiraient pas ces œufs durs comme vous le faites ! Leur dignité s'y opposerait ! Et, divinités ou simples mortels, chaque plateau vous sera compté dix sesterces. Accepté ?

— Accepté ! dirent-ils ensemble, la main levée comme pour des enchères.

Quand nous fûmes restaurés :

— Reprenons le jeu, dit Vincio. Cinquième tour. Au quatrième, Jucundus avait fait IV et II ; toi, II seulement. À toi le dé, Flora !

Je lançai : VI. Puis Jucundus : IV. Enfin Vincio : I.

— La Fortune est femelle, Vincio, dis-je. Je veux te sucer. Accepté ? demandai-je à Jucundus. Et comme il levait la main, j'ajoutai :

— L'arbitre peut-il participer au jeu ?

— Certes, jeune fille, répondit Vincio. Mais il peut aussi refuser.

— Bien. Que Jucundus me fasse le doigt de Siphnos pendant que je sucrai son ami. Accepté ?

Mais, dit Jucundus, au moins faut-il que je sache ce qu'est ce doigt de Siphnos.

— Eh bien, Maîtresse du jeu, s'écria en même temps Vincio, quelle science pour une jeune provinciale ! Le doigt de Siphnos, par Libentina ! D'où tiens-tu cela ?

— Oh, répondis-je négligemment, on entend beaucoup de choses, dans une auberge comme celle-ci.

Accepte, Jucundus ! dit Vincio. Et toi, jeune fille, fais-lui comprendre de quoi il s'agit.

Je me tournai vers lui et l'embrassai tendrement. Puis, me retournant pour placer mon dos contre son ventre, je pris sa main et la guidai vers mes fesses.

Le doigt impudique, lui souffla Vincio. Avance-le dans le vallon de Priape. Oui, encore. Et pénètre doucement, mon chéri. Mais dans un moment seulement, quand je serai dans sa bouche.

Et donne-moi du plaisir, Jucundus, ajoutai-je. Lentement et doucement d'abord. Fort et vite quand il t'aura accepté et que ton doigt y entrera sans peine. Quant à toi, heureux perdant, dis-je à Vincio, étends-toi.

— Entendre c'est obéir, dit-il. Puis-je agrémenter la partie ?

L'arbitre en décidera. Explique-toi.

— Reste-t-il un peu de miel dans le plat, belle aubergiste ?

demanda-t-il en souriant.

Oh, sans doute. Oui, trois bonnes bouchées, dis-je après m'en être assurée. Veux-tu en manger maintenant ? Quelle idée bizarre, Vincio !

À vrai dire, pas moi, mais toi, répondit-il. Ou plutôt, ne le mange pas. Conserve-le dans ta bouche, et que tes lèvres en soient barbouillées.

Je commençais à comprendre, et j'obéis.

Garde maintenant le silence quelques instants, Flora, dit-il. Du moins, si tu en es capable. Et toi, Jucundus, passe ton doigt d'amour sur ce qui reste dans la soucoupe. Est-ce fait aussi ? À toi donc, petite abeille ! me dit-il. Commence ! À toi ensuite, pilleur de ruches ! lança-t-il à Jucundus.

C'est encore quelque chose que tu ignores sans doute, bel écrivain : le baiser au miel. Non, je t'en prie, Caius, ne parcoures pas cette pièce des yeux pour voir s'il ne serait pas resté quelque pot sur une étagère. Non ! Et je n'enverrai pas en chercher à l'office. Certainement pas ! Tu as déjà gâché le VIII^e chant en te prenant pour Jucundus ! Ne te prends pas pour Vincio ! Cela viendra en son temps ! Sois sage au moins jusqu'à la fin du IX^e !

Je ne t'en parlerai donc pas, puisque tu le découvriras bientôt par toi-même. Tu en jugeras : c'est un plaisir digne de l'Olympe.

Il me parut ainsi dès cette première fois. Je ne savais plus si je savourais du miel à la pine ou de la pine au miel, tant ces sensations étaient mêlées. Tu verras aussi que dans ce baiser, la jouissance de l'homme est retardée, puisqu'il faut que la bouche qui le suce nettoie sa queue de tout ce miel avant de faire sentir sa chaleur, et que cela prend quelque temps. Mais elle est ainsi rendue beaucoup plus forte.

Celle de « l'abeille » aussi. Sa bouche est encore toute parfumée de miel quand son amant l'inonde de nectar. Et celui-ci peut renouveler le jeu autant qu'il lui plaît : il lui suffit de s'enduire le membre de miel.

C'est ce que fit Vincio à deux reprises, me laissant la bouche ouverte et dans l'attente. Il est vrai que je profitais, durant ces intervalles, du doigt de Jucundus, dont je ne t'ai pas parlé, mais qui allait et venait avec suavité en moi, comme je le lui avais demandé.

La nuit s'avavançait. Une des lampes s'était éteinte, l'autre ne jetait plus dans la pièce qu'une lumière incertaine et tremblante. J'étais tout entière la proie de Vénus, jouissant davantage, tantôt du doigt qui me tisonnait le cul, tantôt de la queue qui m'emplissait la bouche. J'aurais voulu demeurer toujours ainsi, entre ces deux hommes ; mais je voulais en même temps connaître avec eux d'autres plaisirs.

— Jucundus ! implorai-je, tandis que son compagnon s'enduisait la queue d'une dernière couche de miel, Jucundus ! Ton doigt ne suffit

pas ! Ta queue, par Hercule, ta queue, mon bien-aimé ! Oui, dans le miel ! Un instant au moins ! Dans le miel, par la déesse !

Après qu'ils eurent joui ensemble une troisième fois, le sommeil nous saisit. Éveillés à l'aube, nous eûmes faim et soif. J'allai secouer Pytheos, qui revint un moment après avec de l'eau, du vin et quelques aliments trouvés dans la réserve, car les autres esclaves dormaient encore.

— Ce sera suffisant, dit Vincio. Mais nous allons d'abord boire une coupe de ma façon.

Il tira de son bagage une fiole de verre teinté, bien bouchée, emplît trois coupes, et versa dans chacune d'elles plus ou moins du contenu de la fiole.

— Qu'est cela ? lui demandai-je.

— La belle question, petite ! répondit-il. Que veux-tu que ce soit sinon de quoi nous rendre notre première vigueur pour t'honorer comme il faut ! Du satyrion, ma belle ! Pour toi, quelques gouttes seulement ! Aux femmes qui en abusent, une brigade de Nubiens et un troupeau d'ânon ne suffisent pas.

Nous bûmes, et je sentis la chaleur du breuvage couler dans mes veines. Puis nous mangeâmes ; les forces nous revinrent, et avec elles le désir de jouir encore.

— Mes délices, dit Vincio en offrant à Vénus quelques gouttes de sa coupe, voici les dernières heures que nous passons ensemble. Ainsi va la vie ! Le sixième tour sera le dernier. Jucundus, engage ! Puis toi, Flora la Romaine ! Et moi enfin ! Aux dés !

J'amenai le VI ; Jucundus le IV. Quand ce fut son tour, Vincio fit rouler le dé dans un coin de la chambre.

— Parle ! me dit-il simplement.

— Je veux que Jucundus me rende femme, dis-je, et que tu me prennes en même temps de l'autre côté, Vincio.

C'est ainsi, en effet, que je perdis *mon ridicule pucelage*. Je caressai longuement mes deux amants, admirant et comparant leurs queues, et m'efforçant même inutilement de les faire entrer toutes deux à la fois dans ma bouche. Quand le jour fut tout à fait levé, Vincio fit étendre son ami sur le matelas, la queue dressée.

— Flora, me dit-il, place-toi au-dessus de ce beau garçon, une jambe de chaque côté. Qu'il te tienne par les hanches. Prends dans ta menotte ce priape qui va te faire devenir femme. Oui, ainsi ! Et fais-le aller doucement sur ta Vénus, pour la préparer. Oui, c'est bien !

Jucundus bandait comme Mutinus lui-même ; ou comme un cerf. Je me poussai contre sa verge et j'en engageai la tête entre les lèvres de ma virginité, avec le désir ardent d'être pénétrée.

— Va, maintenant, soupirai-je, va, Jucundus ! Entre ! Entre là !

À ce moment, Vincio pesa de ses deux mains sur mes épaules ; je sentis se déchirer l'hymen et je poussai un cri. Puis je répandis un sang assez abondant, et il entra en moi.

— Louée soit Vénus ! s'écria Vincio. Te voici femme ! Souffres-tu ?

— Non, répondis-je en haletant, non ! Elle me brûle un peu seulement ! Mais qu'elle entre jusqu'au bout ! Et la tiens ensuite, Vincio ! Oh, par la Déesse, qu'elle est grosse ! Ah ! Ah ! Et qu'elle est raide ! Ne jouis pas trop vite, mon Jucundus ! Attends ton ami ! Et attends-moi, surtout !

Vincio bandait lui aussi comme un dieu. Il se posta un instant devant moi et m'offrit sa queue à sucer. Je la pris, en le tenant aux hanches. C'était si bon de me sentir pour la première fois un priaie dans la gaine de Vénus et un autre dans la bouche, que je faillis désirer que nous en restions là.

Mais Vincio se retira, en disant :

— Non, ce n'est pas cette jouissance qu'il te faut ! Laisse-toi aller sur ton amant, Flora... Doucement... Que l'épée ne sorte pas du fourreau, surtout... Là ! Couche-toi sur lui...

En même temps, il m'aidait délicatement à étendre mes jambes de chaque côté de celles de Jucundus. Quand ce fut fait, et tandis que Jucundus et moi nous donnions des baisers passionnés, sans trop nous agiter toutefois, Vincio se posta derrière moi et je le sentis écarter mes fesses pour me préparer à le recevoir. Il caressa et saliva abondamment mon mignon, puis se coucha sur moi comme je m'étais couchée sur Jucundus, en pesant le moins possible.

Nous étions si excités, lui et moi, qu'il me pénétra sans difficulté.

Et maintenant, mon chéri, dit-il à Jucundus quand ce lui fait, enfonce ! Enfonce ! Je veux sentir ta queue ! Et que tu sentes la mienne de l'autre côté ! Aaaaah... Oui-Son cul est digne de Jupiter... Aaaaah... Je vois que tu es au fond aussi, Jucundus ? Oui, je te sens !... Son petit con te pince-t-il bien ?

Je ne laissai pas Jucundus répondre. Je m'étais emparée de sa bouche, j'y avais entré ma langue, et nos dents s'entrechoquaient fiévreusement. Leurs queues se rencontraient en moi avec fureur. C'était comme le plaisir de Corinthe, t'en souviens-tu, mon aimé ? mais incomparablement plus violent ! À la chaleur de leurs membres, je sentais monter leur plaisir ; et mon premier vrai plaisir de femme montait en même temps que le leur.

Cela dura longtemps, longtemps, me sembla-t-il. Le satyrion et le désir leur avaient donné en effet une vigueur divine. De temps en temps, ils cessaient d'aller et venir en moi, et nous restions

pareasseusement emboîtés, Vincio me mordillant et me baisant la nuque, Jucundus les lèvres, tandis que je m'émerveillais de me sentir à tel point habitée et comblée par eux. Puis je devinai que c'était à moi de provoquer leur jouissance ; et je remuai doucement mes reins, écrasée entre leurs corps, pour faire venir le moment où nous déchargerions tous les trois ensemble.

Vénus nous fut favorable. Je les sentis jouir abondamment, interminablement, et je jouis moi-même en mordant sauvagement les lèvres de Jucundus, qui cria.

J'ai pour toi trop de tendresse pour accepter de te partager avec un autre, mon Caius. Je ne peux même pas l'imaginer ! Où qu'elle se loge en moi, ta queue me comble ! Mais je l'avoue, je regrette parfois que tu ne sois pas bâti comme ces Satyres que l'artiste représente dotés par un caprice de la nature d'un membre fourchu avec lequel ils donnent à une Nymphe en délire le double plaisir de Corinthe ! Il est vrai : mon con s'ennuie de ta queue quand elle occupe mon cul ; et mon cul se languit d'elle quand elle égaie mon con !

Nous sommes ainsi faits, philosophe de mon cœur, que nous allons toute notre vie d'un désir à un autre, à la recherche d'un bonheur durable que nous ne trouvons nulle part. Quelle étrange Labyrinthe est donc le cœur de l'homme, mon aimé ?

Jouit-il d'un cul ? Il lui faut une bouche. L'a-t-il obtenue ? C'est un con qu'il voulait. A-t-il obtenu les faveurs d'une brune vive et maigre, longtemps poursuivie ? C'est une blonde dolente et bien en chair qu'il désire alors Recherche-t-il les jeunes garçons ? Il tourne de l'un à l'autre comme une toupie d'Égypte, pour tomber en fin de compte dans les bras d'un mignon qui pourrait être son père !

Et nous sommes pires que vous. Quand tu aurais deux membres, je demanderais aux dieux de t'en donner un troisième, pour ma bouche. Tu sais qu'on nomme une Trivia^[76] dans les lupanars ou dans les salons, la femme qui reçoit ainsi trois amants en même temps. Chevauchant l'une à la manière habituelle, elle est prise entre les fesses par un second, qui s'installe comme il peut entre les jambes du premier ; et un troisième, debout, lui enfourne sa queue dans le gosier, si bien qu'on se demande si ces trois engins ne vont pas se rencontrer dans son estomac pour la faire éclater d'indigestion.

Mais non ! Si la fureur de Vénus la tient, elle ne se contentera pas de ces trois-là : il faudra que deux autres combattants, l'un à sa gauche, l'autre à sa droite, occupent ses mains. Elle les branle en silence, et le moment venu dirige leur plaisir vers son visage, de sorte qu'empilée de trois décharges, elle est couverte de deux autres.

Je te le demande, Caius : quel animal serait assez déraisonnable pour

agir ainsi ? Quelle jument, quelle chèvre, quelle chienne, as-tu jamais vues hennir ou bêler après un autre mâle pendant qu'un premier la couvre ?

Les deux voyageurs partirent le même jour où nous avions connu ensemble tant de plaisirs. Je ne refusai pas l'argent qu'ils m'avaient promis, et qu'ils tenaient à me donner. Pourquoi l'aurais-je fait ? Ils étaient charmants, certes, et ce qu'ils avaient obtenu de moi, ils l'auraient eu de bien des filles de mon âge sans déboursier un as.

Mais les affaires sont les affaires, mon Caius. Que le vendeur et l'acheteur d'un collier d'or soient également heureux, l'un de l'avoir cédé, l'autre de l'avoir acquis, ne change rien au contrat qu'ils ont passé ensemble. Le collier était ma virginité, payée d'un denier d'or. Ils auraient depuis longtemps oublié ce denier, me dis-je, qu'il leur resterait le souvenir de nos heures d'amour. Je me promis cependant d'offrir là-dessus un agneau à la Bonne Déesse, qui m'avait procuré cette merveilleuse rencontre, en même temps que je déposerais sur son autel les linges souillés de mon propre sang de femme.

Tandis que les esclaves harnachaient leurs mules et qu'ils se restauraient avec moi, je tendis à Vincio mon poing fermé.

— Tiens, maître du jeu et ami, dis-je, ceci est le gage de ma reconnaissance. Et cela, ajoutai-je en présentant à Jucundus mon autre main fermée, le gage de ma durable tendresse.

J'ouvris en même temps mes deux poings. À Vincio allait le dé d'ivoire et d'argent ; à Jucundus, la résille d'or que je portais dans mes cheveux la veille.

Ils me remercièrent avec chaleur, et Vincio me dit :

- Je te rends grâce, Flora. Que les dieux exaucent tous les souhaits que tu formeras, comme, j'en suis maintenant assuré, ils exauceront ceux de Jucundus et les miens.

Jucundus, lui, me saisit par la taille et m'éleva jusqu'à ses lèvres.

Puis, m'ayant reposée au sol après un long baiser, il me dit :

- Et pourquoi, jeune fille, ne nous suivrais-tu pas à Ambatia ? Le riche seigneur qui nous y invite serait trop heureux si ta beauté pouvait éclairer sa demeure. Tu vaux tellement mieux que cette auberge, Flora Publia ! Nous te présenterions à lui comme notre jeune modèle, Jucunda. Vincio peindrait ton sourire, et ton nom passerait les siècles. N'est-ce pas, Vincio ?

— Non, amis, non, répondis-je après un moment de réflexion. Nos routes se séparent ici. Que le Musagète favorise la vôtre, comme vous avez embelli la mienne. Portez-vous bien !

Eux partis, ma vie reprit à *La Bonne Fortune* à peu près son cours

habituel. Avec la complicité d'Eschara, je vendis encore quatre ou cinq fois, je ne sais au juste, *mon ridicule pucelage*. Elle m'avait préparé une petite poche de très fine peau, emplie d'un peu de sang d'agneau et fermée d'un fil, que je mettais en place au moment favorable, et qui crevait au premier effort. Cette comédie me dégoûta bientôt.

— Non, dis-je à Eschara, je ne veux plus de cela. Il n'y a que des fous pour payer la virginité d'une enfant qui se prostitue. Où est le plaisir ? Ce qu'ils recherchent en vérité, c'est notre souffrance et notre humiliation. Si je ne poussais pas des couinements de souris prise au piège quand ils croient me dépuceler, ils me feraient rendre leurs misérables trois as !

As-tu en mémoire, mon Caïus, ces vers d'Asclépiade :

Tu rechignes à donner ta fleur ? À quoi bon ?

Quand tu descendras aux Enfers.

Tu n'y trouveras personne pour te faire l'amour.

Car ces joies n'appartiennent qu'au monde des vivants.

De l'autre côté, ô vierge chérie.

Nous ne sommes que cendre et poussière !

J'avais longtemps rechigné, en effet, à « donner ma fleur » ; et j'avais bien fait. Je l'avais offerte à un jeune homme aimable et doux, qui m'avait traitée en femme et non en prostituée, même s'il savait que je l'étais. Pour ceux qui viendraient après lui, je ne voulais plus être que cela.

Au reste, ce qui n'avait été que fièvre et volupté avec lui ne fut que souffrance, ou au moins déplaisir, avec ceux qui prirent ensuite le même chemin. J'étais extrêmement étroite. Je le suis restée à un tel point, durant ces premiers mois de ma vie de femme, que j'étais disposée à subir n'importe quoi des hommes qui me recherchaient, sauf cela.

Quand je ne pouvais le refuser, j'enduisais d'essence de cèdre la verge du malheureux élu. Eschara m'avait conseillé de le faire pour ne pas me trouver prise d'enfant ; car le *kèdroléon*, sache-le, bien que cela ne te soit guère utile, empêche la semence de l'homme d'atteindre le berceau de la conception.

De la sorte, ce n'était plus qu'une tâche fastidieuse, mais fructueuse. En dépit de ce que je donnais à mon père par affection et par pitié, et à Dioclès par honnêteté, je pus bientôt confier à Sofitelos mon dixième denier d'or. Ainsi, me dis-je, le sesterce de Marcus est aujourd'hui multiplié par mille⁽⁷⁷⁾ ! Et je n'ai pas seize ans ! L'abeille, tu le vois, était devenue fourmi.

X

Un matin de bonne heure, Pytheos, que j'avais envoyé chercher quelques fruits pour nous, revint hors d'haleine, les mains vides, et me dit à peine arrivé sur le palier de notre étage :

— Maîtresse, maîtresse, tu ne sais pas ?

— Comment saurais-je, Pytheos ? Et savoir quoi ? Et mes pêches ? Explique-toi, je te prie.

— Eh bien, Colea...

— Eh quoi, Colea ? Il est mort ?

— Non, maîtresse, non, par les dieux ! Non, mais Colea et Rufus...

— Rufus, maintenant ? Ils sont ivres morts tous les deux, au moins. Et sous les verrous peut-être, dis-je en riant.

- Non, maîtresse, non, par la Fortune ! Ils sont riches !

Attirée par le bruit, Eschara était venue nous rejoindre, et nous pûmes enfin tirer de Pytheos un récit cohérent. Colea et Rufus étaient bel et bien devenus riches en l'espace d'une nuit. Oh, riches à la proportion de leurs rêves, mon Caius ! Mais tout le quartier bruissait de la nouvelle.

La veille au soir, ils étaient restés seuls à bord d'un navire à quai, que son propriétaire voulait faire décharger le plus tôt possible. Il était monté à bord lui aussi, encourageant mes deux gaillards à qui il avait promis une prime appréciable s'ils en avaient terminé à la nuit, et même plus tard, aux torches. Il en disposa apparemment lui-même dans l'entrepont, pour éclairer les deux hommes.

Là-dessus, le feu prit brusquement dans des ballots de laine. Je te passe le détail de l'aventure : Colea et Rufus sont des hommes solides, calmes et courageux. Ils sauvèrent des flammes l'armateur lui-même, son jeune fils qui dormait sur le pont et hurlait de frayeur ; et surtout son or et quelques-unes de ses marchandises les plus précieuses.

On était accouru à la lueur de l'incendie. Chaque fois que Colea ou Rufus, noirs de suie, apparaissaient sur le bordage pour jeter à quai quelque sac de marchandises, tout le port les applaudissait comme on fait des dieux infernaux quand ils se montrent à travers des illuminations de théâtre.

C'étaient des hommes libres, tu le sais. Et cent personnes pouvaient témoigner de leur héroïsme. La catastrophe évitée, l'armateur ne put moins faire que de leur abandonner une partie de ce qu'ils avaient sauvé : trente mille sesterces en or !

Eschara pleurait d'émotion en écoutant Pytheos. Je pense qu'il y avait entre elle et Colea un de ces attachements véritables comme il peut en naître entre deux malheureux condamnés à la même existence obscure et difficile, à laquelle ils arrachent ensemble, trop rarement, quelques instants de bonheur.

Colea ne pleurait pas, lui, en arrivant une heure après à l'auberge en compagnie de Rufus. Leur soudaine richesse (car tout était vrai dans le récit de Pytheos) les avait-elle rendus sobres ? Sans doute, car ils n'avaient visiblement pas bu une goutte de vin, et refusèrent même celui que je leur proposais.

Non, Flora, non ! nous dit Colea. Nous buvions un peu, c'est vrai, l'ami Rufus et moi, pour oublier notre misère. Mais les fumées du vin nous troubleraient la tête aujourd'hui. Et par Vulcain ! qui ne l'aurait déjà à l'envers quand quinze mille sesterces lui tombent dessus ? C'est pourquoi nous avons fait le serment sur tous les dieux de l'Olympe de rester sages dans la prospérité. Et, pour tout le dire, Flora, et à toi aussi Eschara, nous allons prendre femme l'un et l'autre.

Intriguée, je me tournai vers Eschara. Elle avait les larmes aux yeux. Colea le vit aussi, et n'eut pas le courage de poursuivre sa plaisanterie.

— Flora Publia, me dit-il avec solennité, je désire acheter la liberté de l'esclave Eschara ici présente pour faire d'elle ma compagne, et je te demande, par la déesse dont tu portes le nom⁽⁷⁸⁾, de solliciter ton noble père en notre faveur.

Eschara, faut-il te le dire, passa des larmes au rire comme le ciel d'avril passe en un instant de la pluie au soleil. Elle se jeta dans les bras de Colea en s'écriant :

— Mon Colea, tu es bien l'homme le plus taquin... et le plus noble cœur de cette ville, par la Bonne Déesse ! Est-ce bien vrai, dis-moi ? Veux-tu vraiment de moi pour compagne ? Oh, Flora, c'est trop de bonheur à la fois ! Même si je souffrirai de te quitter, maîtresse, ajouta-t-elle en s'inclinant pour baiser le bas de ma robe.

« Allons, pensai-je, après Anella, Eschara. La déesse m'arrache mon enfance pièce à pièce. Mais les morceaux font des heureux. »

— Ma chérie, dis-je, vous avez certainement des choses à vous raconter, Colea et toi. Et bien des choses à faire. Je vous laisse donc. De mon côté, je vais rapporter ces grands événements à mon père et le disposer à ce que propose Colea. Baigne-toi et fais-toi belle, mon Eschara, ajoutai-je. Et sois prête avant midi : nous irons tous ensemble remercier la Fortune Virile de ce qu'elle a fait pour les deux hommes ; et rendre grâce à la déesse de ce qu'elle fait pour toi.

Quant à toi, Colea, dis-je en le menaçant du doigt, plutôt que

d'importuner ta fiancée de caresses incendiaires, pense à mettre en sécurité ton argent. Si tu veux m'en croire, tu iras sans tarder déposer tes quinze mille sesterces chez notre banquier Scurrios. Fais-toi donner un reçu en bonne forme, homme. Et que Rufus t'accompagne. Je vous connais tous les deux, ajoutai-je. Bons et simples comme vous l'êtes, il ne restera pas un as de vos trente mille sesterces demain, si vous les conservez avec vous.

Les malheureux traînaient en effet les deux coffrets dans lesquels l'armateur leur avait compté l'argent. Colea chargea le sien sur son épaule et se retira avec Eschara.

- Eh bien, Rufus, dis-je en le voyant immobile, qu'attends-tu ?

Il se balançait un peu sottement sur ses jambes, tournant et retournant entre ses gros doigts son chapeau de débardeur aux larges bords, et dans sa tête les mots dont il s'efforçait de faire une phrase.

- Flora, parvint-il à me dire, j'ai pas confiance dans ces banquiers. Le meilleur vaut pas le fouet pour le battre. Et j'oserai jamais aller lui réclamer trente sesterces le jour qu'i m' viendra l'envie d'une p'tite débauche !

- Libre à toi, Rufus, répondis-je. Mais te voilà condamné à manger, à dormir, à te promener et même à faire l'amour sans quitter ton coffre des yeux. Je te souhaite bien du plaisir, par Jupiter !

— J'y ai pensé, Flora, j'y ai pensé ! s'exclama-t-il fièrement. On me croit bête, je l' sais, dit-il sans se soucier de mon geste de protestation. J' suis un peu lent d'esprit, c'est vrai. Mais le sillon n'en va que plus droit.

— Rufus, dis-je, celui qui s'avoue lent d'esprit fait par cela même la preuve qu'il ne l'est pas. Quoi qu'il en soit, qu'as-tu imaginé ?

— Tu seras mon banquier, Flora ! s'exclama-t-il. Toi et ton noble père. Quoi de plus sûr que l' coffre-fort d'une auberge pour la fortune d'un ivrogne ? Et tu seras mon intendante, si tu y consens ! du moins jusqu'à c' que t'aies trouvé un bon placement pour tout c'pognon. Oh, pardonne-moi : pour tout c't'argent. J'peux te l' dire : j'suis aussi embarrassé d'mes sesterces qu'une poule qu'aurait trouvé une perle sur son fumier. Alors, c'est dit ? me demanda-t-il avec angoisse.

Qu'aurais-tu fais à ma place, mon Caius ? Représente-toi ce grand et fort gaillard de trente ans, tapant de la main sur le coffre aux quinze mille sesterces comme pour me prendre à témoin de ses inquiétudes.

Où pouvait-il vivre ? me demandai-je alors pour la première fois. Coucher ? Dormir ? Dans quelque recoin des entrepôts, sans doute. Son véritable foyer, c'était l'auberge ; sa véritable famille, mon père et moi, comme Eschara l'était pour son compagnon. Que gagne un débardeur dans sa journée de travail ? En as-tu la moindre idée, Caius,

toi dont le père en emploie quatre ou cinq brigades à la fois quand le travail presse ? Je peux te le dire : trois sesterces. Oui, trois sesterces ! Cinquante as ! Quatre quand sa journée va du soleil au soleil. C'est alors de quoi vivre. Mais vivre ainsi...

J'étais une enfant, et on ne confie pas une petite fortune à une enfant, penses-tu. Mais je l'étais beaucoup moins que lui. Je parlais un latin convenable ; je savais lire, écrire et compter. Il avait pour mon père un respect sans borne : un centurion major, tu penses ! Et qui trinquait avec lui !

Sofitelos me parlait bonnet bas ; j'étais l'amie d'Eschara ; et c'est à moi que son inséparable Colea venait de demander la liberté de sa favorite.

— C'est dit, Rufus, répondis-je. Par Cybèle gardienne des trésors, par Minerve et par nos Lares, j'en fais le serment : ce dépôt te sera conservé ici aussi longtemps que tu le désireras. Et je t'en servirai l'intérêt au denier douze⁽⁷⁹⁾, comme Scurrios le fera pour ton compagnon.

— Au denier douze ? dit-il en se grattant désespérément la tête. Que veut dire ce denier douze ? Que m'en reviendra-t-il ?

— Eh bien, Rufus, dis-je, je crois en effet qu'il te vaut mieux avoir affaire à moi qu'à Scurrios. Ce denier douze signifie que je te remettrai chaque lendemain des Calendes une bourse de cent sesterces. Et qu'il t'en restera encore pour les jours de fêtes : sans compter tes quinze mille sersterces, bien sûr, qui resteront intactes.

C'en était trop pour lui. Il se baissa, chargea le coffret sur son épaule et me dit :

— Nous verrons ça un autre jour. Mettons déjà cela à l'abri chez Sofitelos, Flora. N'oublie pas que nous sommes près d' la troisième heure, et que j' dois être baigné et habillé de neuf avant la septième pour aller avec vous remercier les dieux.

— Tu as raison, Rufus, allons ! répondis-je. Tu dois faire honneur à ton nouveau destin d'homme riche, aux dieux... et à moi-même, ajoutai-je. Ce ne sera pas trop de trois heures et d'une poignée d'empereurs pour t'y préparer.

Nous descendîmes par la cour, le plus discrètement possible, confier le trésor de Rufus à Sofitelos, qui le déposa sous nos yeux dans le coffre de l'auberge et me remit un reçu avec le sceau de *La Bonne Fortune*. Quand ce fut fait, je remontai avec Rufus vers nos chambres.

Les événements du matin m'avaient émue, tu t'en doutes. Tout absorbée par le bonheur d'Eschara et par ces occupations immédiates, j'étais restée calme jusqu'à ce moment. Mais en me tenant comme une enfant à côté de Rufus, auquel j'arrivais à peine à l'épaule ; en considérant cette masse de muscles paisible, qui puait à vrai dire la

poix, le charbon et la sueur mais se trouvait riche maintenant de quinze mille sesterces ; en le devinant troublé lui-même de ma présence, calculant peut-être déjà qu'il pourrait, grâce aux quinze mille sesterces, m'emplir le cul aussi souvent qu'il le souhaiterait, je fus reprise de la démangeaison que je connaissais bien, et que Rufus pauvre avait si bien su calmer.

Cependant, je me contins.

— Rufus, lui dis-je, tu vas prendre un double bain. Dis à Assia et aux valets qu'ils n'épargnent ni les racloirs ni les éponges, et que c'est mon père qui l'ordonne. Je veux que tu sortes du second bain net et brillant comme une Victoire⁽⁸⁰⁾ sort de l'atelier des monnaies.

Pendant ce temps, je vais m'occuper de ta garde-robe, nouveau riche ! Une tunique de laine, un manteau, des sandales ! Et tout cela de la plus grande taille ! J'emmène Pytheos.

J'ai honte de te dire à quel point je me suis amusée ce jour-là. C'est encore quelque chose que vous comprenez mal, même quand vous en profitez : le plaisir que nous avons à courir les boutiques pour habiller notre homme des pieds à la tête. Plaisir d'amoureuse ? Souvent. Mais Rufus n'était pas « mon homme », et je n'étais nullement amoureuse de lui.

C'est surtout, je crois, le plaisir de dépenser de l'argent. C'est ce que je fis. Pour la première fois de mon existence, j'allais de boutique en boutique, suivie de mon petit esclave, exigeant « quelque chose d'un peu plus beau », ou demandant « Tu n'aurais pas une laine plus fine ? », pour en arriver à l'instant suprême : on pose sur les bras de mon petit esclave le manteau choisi ; et je pose sur le comptoir, en les tirant négligemment de mon réticule, quelques pièces d'or.

À ce jeu, trois heures sont vite passées, et deux cents sesterces bientôt dépensés.

— Rufus, me dit Assia quand je rentraï, attend ses vêtements dans une chambre de l'étage. Nous avons jeté les vieux et nous lui avons donné un peignoir.

Il m'attendait en effet dans ma chambre, drapé dans un peignoir de grosse toile par l'entrebâillement duquel, à peine entrée, j'aperçus, comme a dit le poète, *des beautés qui m'enflammèrent*. Connaissant ta Flora, au moins celle d'alors, tu l'as deviné, Caius très cher : la déesse m'inspira aussitôt une envie irrésistible de lui. Comprends-moi : depuis quinze jours, je n'avais eu que quelques hommes, peu intéressants, dont aucun ne m'avait donné de plaisir.

— Rufus, lui demandai-je quand j'eus refermé la porte derrière moi, te sens-tu bien ?

— Oui, par Apollon ! s'exclama-t-il. Si j' suis pas plus beau qu'avant, j' suis sûrement moins laid ! Je te rends grâces, Flora.

— Ce n'est pas moi qu'il faut remercier, Rufus, mais ton argent, dis-je. Un bain comme celui que tu viens de prendre, c'est déjà l'affaire de douze sesterces. Et je ne parle que du bain...

Comme il paraissait plongé dans une réflexion difficile, je répétai :

— Je ne parle que du bain, Rufus.

— Pardonne-moi, dit-il. J'avais entendu, mais j'essayais de calculer combien que j' pourrais en prendre, de ces fameux bains, avec mes quinze mille sesterces. Beaucoup, par Neptune !

— Oh, par Neptune, par Neptune ! Assez de bains et de sesterces, Rufus, criai-je en tapant du pied. Tu n'es pas habillé, moi non plus, et il nous reste à peine une heure avant d'aller au temple. Tais-toi et quitte ce peignoir ridicule.

Il n'était pas beau, je le reconnais. Du moins pas de cette beauté à la grecque des éphèbes et des gitons ; ni même d'une beauté plus virile, comme l'est la romaine. La chevelure rousse qui lui avait valu son nom⁽⁸¹⁾ le dénonçait comme le descendant d'un Batave affranchi, ou peut-être d'un de ces indomptables cavaliers germaniques qui font encore trembler l'Empire. Du Germain, il avait la carrure massive, comme taillée à la hache de leurs forêts, la démarche lente, la gaucherie, la parole difficile et le regard noyé de brumes ; mais aussi la lourde puissance.

Combien aurait-il fallu mettre de Floras dans le même plateau de la balance, pour faire poids égal avec lui ? Trois au moins. Cet Olympe de muscles, me disais-je, ferait fortune au cirque s'il était plus vif. Mais le voilà presque riche sans s'être exposé à ces dangers. Ce n'est pas plus mal !

De la courte barbe bouclée qu'il avait gardée, sa crinière fauve paraissait descendre d'elle-même sur sa poitrine d'auroch, qu'elle recouvrait à moitié ; et de là, sur le buisson qui lui garnissait l'aîne et les couilles.

Il est bien rare que deux nez se ressemblent au point qu'on puisse les confondre, n'est-ce pas ? Il en est de droits, de crochus, de minces, de gros, de pointus, de fendus, de pinces et d'épatés. Les uns figurent un bec d'aigle ; d'autres, la proue d'un navire ; d'autres encore, le pied d'une marmite.

Et que dire des mains ? L'une est carrée, rude et poilue ; l'autre grassouillette et rose ; une troisième, sèche et fine. Un coup d'œil suffit pour décider laquelle appartient au rustre usé par les travaux, laquelle à l'oisif propriétaire ; laquelle au Grec, laquelle au Gaulois.

Mais quoi de plus semblable à une pine qu'une autre pine ? Crois-en mon expérience, Caius : le misérable ne l'a pas plus chétive que le

millionnaire. S'ils l'avaient grosse en proportion de leur fortune, certes, le pauvre pourrait maudire les dieux ! Nous savons qu'il n'en est rien, heureusement. Leur sagesse a voulu qu'à cette mesure-là au moins, tous les mortels soient à peu près égaux.

Je mets à part les circoncis, tu t'en doutes. Mais nous ne recevions pas de juifs, à La Bonne Fortune : tu sais qu'ils logent les uns chez les autres quand ils voyagent, et qu'ils coucheraient à même le sol, dans la boue et la poussière, plutôt que sous un toit romain. Si bien qu'il me fallut des années encore avant de voir pour la première fois une verge mutilée.

Les vierges sont sensibles à la beauté du visage. Il leur semble qu'un Apollon doit avoir une pine d'Apollon, incomparablement plus belle que celle du malheureux que les dieux ont affligé d'une laideur repoussante. Il n'en est rien. Une des plus remarquables que j'ai connues, était la propriété d'un bossu, gratifié de surcroît d'un bec de lièvre et d'un pied bot. Il avait un membre à faire pâlir de jalousie Jupiter et Hercule lui-même : long comme le manche d'un marteau, gros comme mon poignet, et raide comme une barre. Et s'il marchait de travers, il l'enfonçait droit, l'animal !

J'avais apprécié la pine de Rufus pauvre ; je ne m'attendais pas à ce que celle de Rufus riche fût différente. Cependant si les Grecs, qui savaient tout, ont montré Danaé séduite et pénétrée par la pluie d'or de Jupiter, ce n'est pas sans raison. Le possesseur de quinze mille sesterces est revêtu des pieds à la tête d'une dignité éminente. Il semble qu'il doive bander plus raide et décharger plus fort. Ainsi en était-il du Rufus qui se tenait nu devant moi.

Ou plutôt non, hélas ! Il n'en était rien ! L'arme était bien à sa place, et son volume était toujours aussi prometteur. Mais elle pendait inerte, molle comme la tige d'un vieux chou, comme un pied de boudin à l'étal du charcutier. Et que veux-tu faire d'un pied de boudin ? D'une tige de chou ? D'une épée de plomb ? D'une corde de laine ? Toutes les femmes le savent, mon Caius : une petite rente qui va et qui vient vaut mieux qu'une grosse fortune qui dort.

« Sans doute, me dis-je, est-ce la fatigue de ce bain prolongé, dont ce Barbare n'a pas l'habitude ? J'aurais dû me contenter d'une bonne friction ! Ou peut-être la chaleur de cette pièce ? Ou les émotions de la nuit passée ? Car il faut être juste : ni Colea ni lui n'ont pris deux heures de repos depuis hier. »

Depuis que je lui avais dit de se taire, Rufus étouffait des bâillements derrière sa main.

— Pardonne-moi, jeune fille, finit-il par me dire comme quelqu'un qui parle en dormant. La tête me tourne un peu. Tant d'choses à la suite, ça m'a assommé. Allons, ajouta-t-il en dépliant distraitemment les vêtements que Pytheos avait posés sur le dossier

d'une chaise, j' pense qu'il est temps d' s'habiller, pas vrai, Flora ?

— Pour moi, répondis-je en faisant glisser ma tunique de mes épaules, il serait plutôt temps de se déshabiller. Je suis tout en sueur. Ta Flora te plaît-elle encore, millionnaire ? ajoutai-je en virevoltant devant lui comme une danseuse, sur la pointe des pieds, les mains levées et jointes.

« Je me donne du mouvement pour rien, constatai-je en baissant les yeux sur la trinité sacrée. C'est un cadavre. Une jalouse lui aurait-elle jeté quelque charme ? »

— Oh oui, bien sûr ! répondit-il sans empressement. T'es la plus belle fille que j' connaisse, Flora. Mais j'ai peur qu'on soye en r'tard pour aller au temple.

— Au temple, au temple ! dis-je en tapant du pied. Tu veux dire sans doute au temple du dieu de Lampsaque⁽⁸²⁾ pour le supplier de te rendre un peu de vigueur ? J'ai cru que tu bandais pour moi. Rufus, ajoutai-je. Mais sans doute me suis-je trompée, car un homme qui bande ne saurait être aussi hébété que tu l'es en ce moment !

— Mais, Flora, répondit-il piteusement, c'est pas d' ma faute ! J' suis sûr qu' ça marcherait si j'avais pas peur de faire attendre nos amis !

— Par Vénus Copulatrice ! m'écriai-je en jetant ses vêtements à terre, que m'importent tes amis ! Je me faisais une fête de me faire baiser, et je me retrouve là comme une idiote, le cul en feu, en face d'un paralytique ! Allons, Rufus, mon beau Rufus, mon grand Rufus, ajoutai-je en me blottissant contre lui, oublie l'heure, oublie nos amis, oublie le temple, oublie même les dieux, sauf Priape, et baise ta Flora dont le pauvre petit con est trempé de désir... Mais j'y pense ! ajoutai-je. Peut-être préférerais-tu mon cul ? Te souviens-tu, grande brute ? Tu me l'as rempli deux fois de suite il y a longtemps, Rufus, et je t'ai refusé la troisième ! Pardonne-moi ! Et prends-le pendant une heure, si tu le désires !

Il parut s'éveiller un peu et me tripota les fesses en couvrant mes cheveux de baisers maladroits. Puis il dit :

— C'est vrai ! Par la déesse, il était bon, ton petit cul ! Il m'a bien fait jouir ! N'est-ce pas, mon mignon, qu'tu m'as bien fait jouir ? ajouta-t-il assez drôlement en y introduisant son doigt impudique. Un doigt dont l'ongle avait été soigneusement rogné, très gros, rugueux, qui me fit immédiatement tortiller de plaisir.

— Et t'en r' demandes, hein ? T'as toujours faim, toi ! s'exclama Rufus.

Comme tu le sais, mon Caius, ce genre de propos m'excite. Je me frottai donc voluptueusement à lui, en espérant que les paroles entraîneraient les actes. Je promenai mes bouts de seins contre sa

toison, ma bouche contre sa poitrine, et ma Vénus affamée le long de sa cuisse (il était, je te l'ai dit, plus haut que moi de deux têtes) : mes caresses restaient sans résultat. Ou plutôt, leur seul résultat était de m'échauffer davantage.

— Mon pauvre Rufus, m'écriai-je, suis-je sotte ! C'est de ma bouche qu'il a envie, ce gros paresseux ! Comment n'y ai-je pas pensé plus tôt ? Ne bouge pas, je t'en prie, continuai-je en me penchant sur le coupable, nous allons éveiller ce poupon !

— J' veux bien, Flora, dit Rufus avec la même ardeur qu'un enfant que son pédagogue traîne à l'école à peine sorti du lit, j' veux bien, si ça doit te faire plaisir !

Je ne pus lui répondre : j'avais la bouche pleine. Agenouillée devant lui, je m'évertuais à faire naître dans les parties défaillantes un mouvement de vie. Je le tétai gloutonnement, comme Pénélope, je pense, dut téter Ulysse le premier soir où elle le tint à nouveau dans ses bras, après dix ans d'une cruelle séparation ; et je crois que ni le héros revenu des Enfers, ni aucun homme encore vivant, n'aurait résisté à la brûlante sollicitation de ma bouche ; d'autant que je promenais en même temps le bout de mes doigts sur ses couilles, les agaçant de l'ongle, dans la caresse que le livre d'Astyanassa nomme *les pattes de l'araignée*, et qu'Anella m'avait donnée comme le moyen infaillible de faire dresser un membre engourdi.

Mais non ! Peine perdue ! Bien loin de manifester son intérêt pour ces prémices, l'énorme priape restait aussi mou qu'une courroie dans l'eau⁽⁸³⁾. Et même, plus je chatouillais et suçais, plus l'engin, froid comme la glace des sommets, paraissait se réfugier dans les entrailles de Rufus, et se dissimuler dans leurs mille replis.

Après de longs efforts, découragée, je me relevai, me rhabillai et me couvrant la tête d'un pan de ma robe comme une pleureuse :

— Rufus, dis-je, j'abandonne. Ni le poivre, ni le suc de cresson, ni la poudre de cornes de cerf, ni même cinquante coups d'un fouet d'orties sur tes reins, ne pourraient rien y changer, je pense. Il faut que tu aies marché sur quelque cadavre, cette nuit ? Ou que tu aies sans le vouloir provoqué la colère de Priape ?

— J'ai rien fait d'tout ça, Flora, répondit-il en pleurnichant. Faut pas m'en vouloir ! J' vois bien qu' tu t' donnes beaucoup d' mal pour moi... Mais maintenant, faut s'habiller pour aller au temple. Ton p'tit cul, il attendra bien un peu, pas vrai ?

Ne ris pas, mon Caius ! J'étais humiliée, malheureuse et inassouvie. Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, j'aidai Rufus à se vêtir « en riche » pour la première fois de sa vie. Ma seule vengeance fut de lui demander, alors que nous nous apprêtions à

rejoindre Colea et les autres.

— Rufus, crois-tu que tes jambes pourront te porter jusqu'au temple ? Je te préviens : gare à la paralysie ! Par Neptune ! Tu es déjà mort de la tête aux couilles, mon beau héros. Si le même froid vient à gagner tes genoux et tes mains, que ferai-je de toi ? Il serait plus prudent, je pense, que tu ailles au temple en litière. Tu peux te permettre cela maintenant, millionnaire ! Dois-je en faire appeler une ?

Nous allâmes donc au temple, à pied bien sûr, et tout le voisinage accompagna les héros. Mon père avait donné son accord au rachat d'Eschara par Colea ; ils marchaient en tête de notre cortège, se tenant par la main comme deux enfants qui s'aimaient, et que leurs parents viennent de fiancer.

Oui, je sais : un portefaix et une putain ! Les beaux tourtereaux ! Et pourquoi pas, ne t'en déplaît ?

Nous les suivions, Rufus, mon père et moi ; puis toute la famille. Aussitôt après le sacrifice, nous nous rendîmes à l'Atrium de la Liberté pour y proclamer l'affranchissement d'Eschara et la faire inscrire sur le registre du cens. C'est ainsi qu'ils sortirent tous deux de ma vie, et que je me retrouvai quelques heures plus tard, le repas d'affranchissement terminé, en tête à tête avec Rufus.

Le pauvre garçon s'était affalé à sa table habituelle et luttait contre le sommeil. Je lui touchai l'épaule et il releva difficilement la tête.

— Rufus, dis-je, où vas-tu coucher ce soir ? La nuit tombe...

— Ben, Flora, c'est pas moi qui la ramasserai ! s'exclama-t-il avec un gros rire. J' suis trop fatigué pour ça ! Où je vais dormir, tu veux dire ? Oh, ben, dans ma soupente, comme hier. Ou plutôt, non, corrigea-t-il, comme avant-hier. C'est pour ça que je...

— Mais Rufus, tu n'y penses pas, dis-je en le secouant. Dans ta soupente ? Et dans tes vêtements de deux cents sesterces ? Pourquoi coucher là-bas ?

— Ben, petite, j'ai qu'à descendre mon échelle pour être au travail. Tu comprends ?

— Au travail ! m'exclamai-je, au travail ! Enfin, Rufus, réveille-toi, par Jupiter ! Ou plutôt, non, dis-je en me ravisant. Ne te réveille pas ! Je m'occupe de tout.

Il fit un vague signe d'approbation, et laissa sa tête retomber sur la table.

En fait, je n'avais jamais eu l'intention de le laisser quitter l'auberge ; et cela pour bien des raisons. La meilleure chambre de l'étage était libre depuis plusieurs jours ; une chambre à cinq sesterces

ne trouve pas facilement preneur. J'avais donc décidé que Rufus l'occuperait au moins quelques semaines : le temps pour lui de s'habituer à son nouvel état. Les cinq sesterces quotidiens, je les prendrais sur son magot, et nous y gagnerions tous les deux.

La chambre était prête. Mon père et Sofitelos saisirent chacun Rufus sous un bras et le déposèrent, ronflant déjà comme un ours, sur son nouveau lit. Et j'allai moi-même dormir.

Il me fallut un bon moment, le lendemain matin, pour ne plus m'étonner de ne pas avoir entendu Eschara frapper à ma porte, et me souvenir que Rufus couchait de l'autre côté. Je collai mon oreille à la cloison : il dormait encore, en respirant puissamment. « Bon, me dis-je, il ne s'éveillera pas avant deux bonnes heures. J'irai à mes affaires pendant ce temps. »

Deux heures plus tard, en effet, je l'entendis marcher. J'allai à sa chambre, je frappai ; il m'ouvrit, déjà chaussé et en tunique, comme s'il se rendait au travail.

— Le bonheur sur toi, Rufus ! dis-je en entrant. As-tu bien dormi ? Te sens-tu mieux qu'hier ?

Il s'inclina pour toucher de ses lèvres la frange de ma robe, avec une gentillesse maladroite.

— Le bonheur sur toi, Flora ! dit-il à son tour. Si je vais mieux ? Oui, par Hercule ! Je m' suis endormi en pensant à toi. J'ai retiré mon beau manteau pour pas l'abîmer. Et ce matin, ça va tout à fait bien !

— Et... la paralysie te tient-elle toujours, mon beau Rufus ? demandai-je en baissant les yeux. Ou Mercure, par sa bienveillance, t'aurait-il rendu ce qu'un dieu irrite t'avait pris ?

— Vois toi-même, s'exclama-t-il en retroussant sa tunique et en se montrant dans toute sa gloire. Vois ! et s'il le faut pour te convaincre, touche !

Je ne sais si Mercure *qui emmène et ramène les âmes*, avait fait son affaire personnelle de rendre à Rufus sa vigueur de naguère. À coup sûr, un bon lit, treize heures de sommeil, et les petits pâtés à la sarriette que je lui avais fait servir abondamment au repas, avaient contribué à la bienveillance du dieu.

Ce qui l'avait tant fatigué la veille – l'incendie, le souci de ses quinze mille sesterces, le bain, l'émotion – était effacé. Mieux même : tout cela, le sommeil aidant, paraissait lui avoir procuré des forces nouvelles. *Les matins triomphants* dont parle le poète étaient revenus pour Rufus.

— Mon héros, lui dis-je en caressant des deux mains ce gage de la faveur divine qui bondissait sous mes doigts, me voici rassurée ! Que m'assiste Libentina ! Si tu ne t'étais pas éveillé, je ne sais trop avec quoi j'aurais dû faire l'amour ! Avec un phallus de cuir, sans doute !

Vois comme je mouille pour toi, Rufus chéri, murmurai-je en guidant sa main.

C'était vrai. À moi aussi, cette nuit paisible avait rendu des forces que je brûlais d'utiliser.

— Veux-tu manger maintenant, mon Rufus, murmurai-je en le branlant doucement, ou préfères-tu que nous fassions l'amour d'abord ?

— Oh, manger attendra ! répondit-il en riant. Et à mon tour de te l' demander, Flora : veux-tu que j' t'encule maintenant ? Ou préfères-tu que j'te baise d'abord, ma déesse ?

Je ris. Son aventure a fait de Rufus un autre homme, me dis-je. L'esprit perce sous le muscle. Que je le forme aux caresses de l'amour, et les dieux m'auront donné un compagnon de lit bien agréable, pour le temps que je vivrai ici, du moins.

Comme je me taisais, sa main descendit doucement le long de mes reins pour caresser mes fesses, et m'y introduisit avec beaucoup plus de conviction que la veille son meilleur doigt, le plus long, le plus gros, et le plus agile. En même temps, celui de son autre main me pénétrait sans brutalité par-devant.

Louée soit Vénus ! pensai-je. Ce cher benêt a découvert tout seul la caresse de Corinthe ! Il faut l'encourager.

Et je murmurai :

— Oui, Rufus, ainsi ! C'est bon ! Par la déesse, que c'est bon, mon Rufus ! Encore, je t'en prie, encore... Comme tes doigts me font du bien... Enfonce, mon aimé, enfonce... Fais-les aller du même pas...

— T'as toujours pas répondu à ma question, dit-il. Préfères-tu celui-ci (et son doigt s'agitait de façon significative dans Lékhaïon), ou celui-là (et je sentais remuer l'autre doigt) ?

— Oh, préférer... n'est pas le... mot, fis-je en haletant un peu. J'aime toutes les jouissances que... peut m'offrir un homme qui bande... pour moi ! Du moins, quand il est bien... monté ! Et par Mutinus, tu l'es, mon... Rufus ! ajoutai-je en dégageant des plis de l'étoffe sa queue dressée, et en me reculant un peu pour l'admirer. Vois donc ! Ma main... n'en fait pas le... tour ! Et le Priape du carrefour ne l'a pas... aussi long... que toi... Non, ne retire pas tes doigts, mon aimé ! Parle-moi, mais... laisse-moi tes doigts, mon cœur... Oui, les deux ensemble... Mais je néglige ta chère queue... mon Rufus... Là... De mes deux mains... Est-ce bon ainsi ?

— C'est bon comme j' saurais pas l' dire... petite...Mais, répéta-t-il, décide-toi... Et décide pour... elle... je t'en prie...

— Comme tu le désires... mon aimé ! dis-je. Mais que ce soit... ici (je tortillais du ventre)... ou là (et je remuais la croupe), je t'en...

prie... Ne pousse pas ce... glaive d'un seul coup dans... le fourreau. Tu m'embrocherais comme... une poulette de grain ! Et où serait... le plaisir ?

— Je t'obéirai, jeune fille ! Mais si je dois... t'embrocher par un trou (le doigt me fit comprendre lequel)... ou par l'autre (dit l'autre doigt)... ma poulette... cesse de me branler... comme tu le fais ! Je t'en conjure... Je partirais dans... ta main. Et où serait le plaisir ? ajouta-t-il en minaudant et en riant.

Ainsi commença une des plus charmantes journées que j'aie connues, avant celles que je te dois, mon Caius.

Rufus me parut amoureux. Et peut-être lui parus-je amoureuse, moi aussi. Mais l'amour véritable est une faveur que la déesse n'accorde qu'à de rares élus. Aristophane l'a dit : dans notre métier surtout,

On tâte plus de queues que l'on ne prend de cœurs.

Il fut en tout cas infatigable. Nous étions debout, pressés l'un contre l'autre. À peine m'avait-il demandé : « Où serait le plaisir ? » que je me suspendis à son cou en me dressant sur la pointe des pieds. J'y arrivais tout juste. Il me souleva en me prenant sous les bras, et m'éleva jusqu'à son visage. Je jetai alors mes jambes autour de ses reins, de mon mieux. Il comprit ce que je désirais et, me lâchant d'une main, saisit de l'autre sa pine pour la promener longtemps contre ma douceur de Vénus. Il était à la fois fort et doux, et je me sentais contre lui comme l'est le lierre contre le tronc d'un chêne ; un lierre qui n'aurait plus de racines et vivrait du chêne lui-même.

En sentant l'énorme tête de son priape aller et venir le long de ma fente, je jouis une première fois avec abondance. Il entra aussitôt paisiblement en moi, comme s'il n'attendait que ce signal, et me prenant des deux mains la taille, me fit descendre et monter sur l'engin comme un enfant le ferait d'une marionnette sur son fil. Il était si gros, et moi si excitée, que je jouis une seconde fois en même temps que lui ; nos semences mélangées coulaient et tombaient sur la mosaïque de la chambre comme tombe sur le pavage du temple le sang de la victime qu'on égorge.

Rufus ne disait rien. Je bredouillais des mots sans suite, je gémissais, je souffrais et je jouissais, et j'éprouvais l'égarement d'une mortelle aimée par un dieu. Le dieu, lui, débandant à peine, fit quelques pas pour s'éloigner de la flaque qui s'étalait à ses pieds ; et prenant goût à cette promenade, parcourut la chambre tandis que je me tenais toujours suspendue à ses reins et à son cou.

La vigueur lui revint bientôt sans qu'il fût sorti de moi.

Je l'avais à peine senti diminuer dans mon fourreau, et je suppliai :

— Encore, mon Rufus, encore ! Encore une fois au moins ! Encore ! Aussi longtemps que je ne serai pas morte de plaisir !

Il recommença en effet à me faire monter et descendre sur ce mât de chair brûlante, et je jouis de nouveau avant lui. Puis ses mains glissèrent jusqu'à mes fesses. Il les écarta pour faire pénétrer encore plus profondément son priape. En même temps, son doigt infâme s'enfonçait tranquillement dans l'autre orifice, mouillé et souillé comme une terre grasse après l'orage.

Quand ce doigt fut entièrement entré, je poussai un soupir d'agonie, et je jouis de nouveau. Mon plaisir, maintenant, revenait de lui-même, une fois, une fois, une fois encore ; et ma Vénus la plus profonde allait à sa rencontre pour l'aspirer et l'engloutir. Il jouit à son tour, en déchargeant impétueusement, et je perdis connaissance.

Je ne te dirai pas ce que fut le reste de cette journée, mon aimé. À quoi bon ? On peut tout demander à une femme quand elle est le jouet de la fureur de Vénus. Et ce qu'on ne lui demande pas, elle le propose et l'exige.

Ne sois pas jaloux de ces souvenirs, Caius. Ils sont mon passé, et tu es mon présent. Laisse pour aujourd'hui ton écritoire et tes feuillets. La déesse nous invite à nous aimer.

XI

Cependant, ni les affaires de l'auberge ni les miennes ne s'accommodaient du départ d'Eschara. À nous deux, aidées tant bien que mal par Pytheos et par Assia, nous avons pu assurer aux voyageurs un gîte propre et un « reste » apprécié. Seule, je ne le pouvais pas. Et je ne le voulais pas. Pour couler des jours heureux avec mon Rufus, il me fallait des loisirs. Et même si l'idée de la jalousie ne l'effleurait pas, celle de me partager chaque jour entre dix autres hommes m'était insupportable, à moi.

« J'accepterais volontiers, me disais-je, de consacrer de temps en temps une heure ou une nuit à un hôte de passage. Après tout, c'est le métier que je me suis donné, et je ne le sacrifierai pas à mon goût pour Rufus, qui ne durera ni dix ans, ni même deux.

Mais tous ceux qui demandent une chambre, ici, s'attendent à se voir proposer en même temps "une compagne pour la nuit" comme il est de règle dans n'importe quelle auberge convenable. Et les horreurs de Dioclès, je ne veux pas les voir à l'étage ! Il me faut donc une femme pour le plaisir des voyageurs. Au moins une !

Et les chambres doivent rester propres, les braseros entretenus, et les matelas retournés. Pour cela aussi, il me faut une femme. »

J'allai donc trouver mon père, comme je l'avais fait au départ d'Anella et de Titus. Il avait encaissé les sept mille sesterces de Colea, et comptait sans doute, ou espérait, les conserver pour son usage personnel. Il se rendit cependant à mes raisons sans trop récriminer, et je lui fis acheter cette fille dont tu m'as entendue parler au début de ce récit : Murrula.

J'avais continué à la voir, et j'allai lui demander si elle serait heureuse de venir travailler sous mes ordres à *La Bonne Fortune*. C'était une fille plutôt douce, rieuse et craintive, qui ne se plaisait pas dans la rue, et n'y était pas d'un bon rapport. De Plus, son souteneur était l'obligé de Dioclès, à qui j'en parlai. Il nous la fit avoir pour cinq mille sesterces, et j'abandonnai à mon père les deux mille qui restaient en compte. Il ne mit pas un mois à les perdre sous le pied des chevaux.

Murrula se plut tout de suite chez nous, et y fit venir ses meilleurs clients de la rue. Elle était propre, d'humeur égale, complaisante et obéissante. Elle eut de plus l'intelligence de ne jamais faire allusion à ce qui s'était passé six ou sept ans auparavant. Assez vite, nous nous entendîmes très bien, elle et moi ; mais il n'y eut jamais entre nous le

genre d'amour qui m'avait attachée à Eschara, ni même les complicités que j'avais eues avec Anella. Je n'étais plus une enfant curieuse de tout et disposée à tout éprouver ; et Rufus suffisait à mes besoins de femme.

Pour les travaux du ménage, on m'indiqua l'épouse d'un pauvre homme libre, nautonnier de son état sur les gabarres qui remontent le Rhône jusqu'à Vienna ou Lugdunum, chargées à plat bord de marchandises venues de la mer, et le redescendent chargées de blé, de vin et de laines gauloises.

Elle restait donc seule de longues journées dans quelque taudis du quartier, s'occupant de ses deux marmots et s'ennuyant. Je lui proposai, pour un sesterce par jour et un bon repas pour elle et les deux petits, une tâche facile et plutôt agréable : en arrivant, prendre à l'office les plateaux de galettes, de pâtés et d'olives préparés pour les voyageurs, les monter et les servir ; puis nettoyer les chambres à mesure qu'elles étaient libres, veiller aux réchauds, et me suppléer quand je serais absente.

Elle accepta aussitôt, en me remerciant avec effusion d'avoir fait appel à elle. Je convins qu'elle pourrait dormir à l'auberge avec ses deux enfants, de beaux enfants, les nuits où son nautonnier de mari voguerait sur le Rhône ; et elle vint s'installer le jour même. Je la fis baigner et habiller.

Cette Calliparme était une commère de vingt-sept ou vingt-huit ans, bien en chair, qui portait joyeusement son nom^[84]. Un Romain lui eût à peine jeté un coup d'œil méprisant : « Trop grasse ! Trop de cheveux ! La peau trop brune ! Trop de fesses ! Une paysanne, fi ! » Car ils n'aiment, tout le monde le sait, que des beautés chlorotiques, à la peau de lait caillé, coiffées de perruques roussâtres et plus fardées que les louves de Suburre. On n'est jamais trop maigre à leur goût ; et s'il reste par malheur à une femme un peu de sein et de fesse, on demandera à une robe habilement drapée d'abolir ces rondeurs obscènes.

De goût, en vérité, ils n'en ont que pour les petits garçons maladifs dont ils font leurs mignons ; et ne poursuivent les femmes, bien mollement au reste, que si elles ressemblent à eux.

Calliparme au contraire, belle brune piquante aux cheveux très sombres relevés en un lourd chignon, avait des hanches superbes, des seins épanouis par ses maternités, et des fesses à la fois grasses et musclées.

J'ignore comment elle vivait avant de travailler chez nous. Elle aimait plaisanter avec les hommes, me dit-on ; cependant elle était sage : on ne lui connaissait pas d'aventures, encore moins de liaison,

et elle faisait peu parler d'elle.

Mais la vertu d'une femme n'est qu'une affaire d'occasion et de circonstances, mon Caius. D'argent aussi, tout comme l'est la conscience d'un gouverneur de province ou d'un administrateur de municipale.

Ainsi était celle de Calliparme. Un collier d'or d'une livre trouvera-t-il jamais un acheteur dans un village de montagne ? Ou dans les quartiers de nos villes où s'entass la plèbe la plus vile ? Non, bien sûr. L'épouse du nautonnier n'était restée vertueuse, je crois, que faute de commodités et d'acheteurs.

À *La Bonne Fortune*, toutes ces raisons furent renversées en quelques jours. Les occasions ? Elles se pressaient à sa porte. Les circonstances ? Murrula et moi n'étions guère occupées qu'à cela ; et personne ne se préoccupait de savoir quel usage Calliparme faisait de sa vertu, sinon pour y pratiquer une brèche.

Elle était appétissante, comme ces femmes dans le corps desquelles le sang circule avec générosité. Libre dès que son nautonnier de mari reprenait le fleuve, elle aurait fait bon marché de la sagesse des matrones dans un quartier moins pauvre que le leur.

« Avec tant d'avantages, me dis-je en l'aidant à passer, après le bain, la courte tunique fendue que je lui avais fait donner, en voici une qui ne résistera pas longtemps aux sollicitations de nos hôtes ! »

C'est ce qui arriva en effet, à peine servait-elle chez nous depuis quatre ou cinq jours. La première fois qu'un voyageur lui prit les fesses alors qu'elle lui apportait la collation du matin, elle laissa choir le plateau et monta sur le lit.

Une femme privée d'amour ne sait pas se contenir : elle jouissait si bruyamment que je l'entendis de ma chambre.

« Eh bien, me dis-je, j'ai fait là une affaire ! Cette Calliparme s'entend à faire reluire non seulement les carrelages, mais aussi les priapes. Pourquoi pas, si j'y trouve mon compte ? »

Quand elle en eut fini avec le voyageur, je la guettai et la fis entrer.

— Calliparme, lui dis-je, tu sais que je suis la maîtresse de cette partie de l'auberge ?

— Jeune fille, je le sais, et tu es une bonne maîtresse.

— Es-tu satisfaite de ton salaire ?

— Tout à fait, maîtresse, tout à fait. Nous sommes de pauvres gens, et ton sesterce va chaque jour à mes chères têtes brunes. Nous en remercions les dieux et toi !

— Dans ce cas, si tu te laisses faire l'amour par un voyageur, est-ce pour ton plaisir ou pour de l'argent ?

Surprise, elle hésita avant de répondre :

— Puisque tu m'as vue ou entendue, je n' le nierai pas. Mais c'était la première fois, maîtresse, et c'était pour mon besoin. À chacun de ses voyages, tu l' sais, Flavius est absent pour six ou sept jours, quand c'est pas huit. Et sept ou huit jours sans homme, c'est long pour une femme en bonne santé ! S'il est permis de te dire cela, jeune fille ! ajouta-t-elle aussitôt.

— Il est permis, Calliparme, il est permis ! répondis-je en riant. Je ne te fais pas un reproche de ta bonne santé ! Cependant, je ne t'ai pas engagée pour rendre de tels services à nos hôtes. Pour cela, nous avons des esclaves prostituées.

— Eh bien, maîtresse, dit-elle en soupirant, puisque j' dois y r'noncer, j'y r'noncerai. Je r'viendrai à mon bout de figuier. Ou à quelque voisin complaisant, quand j'aurai terminé mon service ici !

— Je ne dis pas cela ! m'écriai-je. Non ! Que les hommes te désirent et que tu désires des hommes, quoi de plus naturel ? Mais pourquoi ne leur demandes-tu pas d'argent, Calliparme ?

— Je n'l'ai jamais fait, jeune fille, et je n' sais pas l' faire, dit-elle. Cependant, tu es la maîtresse ici, et puisque tu me le conseilles, je t'obéirai. J'essaierai du moins. Mais que cela reste entre nous, je t'en supplie. Si benêt que soit mon Flavius, il n'est pas convenable que je provoque ses soupçons.

Nous convînmes donc qu'elle pourrait se donner discrètement aux voyageurs qui la solliciteraient, mais sans les solliciter elle-même ; qu'elle leur demanderait pour cela au moins dix sesterces ; et qu'elle m'en rendrait cinq par caprice de ce genre.

Comme notre arrangement ne rentrait pas dans les comptes de l'association, au contraire de ceux de Murrula, ni Dioclès ni mon père n'y étaient intéressés ; et les cinq sesterces allaient sans bruit à mon petit trésor.

Tu n'as certainement jamais mis les pieds dans une auberge, mon Caius aimé. Non, n'est-ce pas ? Je le pensais aussi. Qu'y ferais-tu ? Il n'est guère de ville de la Province où vous n'ayez une maison à vous, prête à vous accueillir : celle d'Arelate, celle d'Agatê-Thukè, celle de Lugdunum, celle de Nikhêia, que sais-je encore ! Sans compter vos villas, ni bien sûr la maison de ton père à Massilia, et la tienne ici même, à Nemausus⁽⁸⁵⁾ !

Et puis, vous autres riches, vous vivez entre gens de votre race, comme les juifs. S'ils ne passent jamais une journée entière ni une nuit sous un toit romain, c'est pour ne pas avoir à s'incliner soir et matin, même furtivement, devant notre autel familial, car ils abhorrent nos croyances ; ou pis encore, s'exposer à mourir de faim chez nous, puisque toute leur nourriture doit être préparée par leurs prêtres, selon des rites que nos

cuisiniers ignorent, heureusement pour nous !

Quant à vous, où que vous alliez dans l'Empire, il se trouvera toujours une maison amie pour solliciter la faveur de votre présence. Qui se ressemble, s'assemble, dit le proverbe. J'ai vu passer des voyageurs qui ne pleuraient pas misère, à La Bonne Fortune. De vrais riches comme toi, jamais.

Avant que j'aie quitté ma chère auberge pour toujours, fais donc, je te le demande, l'effort de t'imaginer, voici quelques années, comme un voyageur simplement aisé, qui vient de Burdigala⁽¹⁸⁶⁾ par exemple (je sais que vous y possédez un beau vignoble) et doit passer une nuit ou deux à Massilia, pour ses affaires.

On lui a indiqué La Bonne Fortune. Il y va, confie sa mule à l'esclave d'écurie, entre dans la salle du bas, et demande à parler à l'intendant. Sofitelos s'avance et s'incline.

— Je veux (dis-tu avec assurance) une chambre où je puisse dormir cette nuit et la prochaine sans être éveillé avant l'aube par les juréments des charretiers et le tumulte des esclaves du matin. Trouverai-je cela ici, homme ?

Sofitelos s'incline à nouveau, et te jure sur tous les dieux du voyage et des voyageurs qu'il a précisément la chambre que tu désires : fraîche (ou chaude selon la saison), calme (elle donne sur les thermes de Proprio, qui n'ouvrent qu'à la cinquième heure), et confortable (les sangles du lit ont été remplacées voici à peine huit jours). Il ne t'en coûtera (dit-il), que la somme dérisoire de six sesterces par nuit. Mais pour ce prix (s'empresse-t-il d'ajouter), on portera dans ta chambre, à l'heure que tu voudras bien indiquer, un petit déjeuner copieux.

— Si tu as d'autres souhaits, noble seigneur, termine-t-il d'une voix insidieuse, tu en parleras à la demoiselle Flora, la fille de notre maître Publius. C'est elle qui te recevra à l'étage.

Tandis que Sofitelos claque dans ses mains pour faire venir Pytheos, tu jettes un coup d'œil autour de toi. Adossées au mur ou perchées sur leur tabouret, les gageuses de Dioclès multiplient les œillades dans ta direction ; mais tu les négliges.

« Si l'auberge n'a que cela à m'offrir (penses-tu), j'y gagnerai une nuit chaste. »

— Petit (dit l'intendant à Pytheos qui est enfin là), conduis ce noble voyageur à la demoiselle Flora, et qu'elle l'installe dans la chambre des amours d'Atalante.

Tu dois savoir, mon Caius, que les chambres d'une auberge raisonnablement luxueuse sont chacune décorées d'une peinture murale. Outre les amours d'Hélène avec le beau Paris, les nôtres avaient pour sujets la pêche aux oursins dans les eaux du port, Léda couverte par le cygne divin, Atalante et son jeune époux se livrant à de fols embrassements dans

le temple même de Zeus, Poséidon calmant les flots courroucés, et enfin, dans la chambre double, une jeune femme livrée en même temps à deux hommes : elle a jeté ses jambes sur les épaules de l'un, qui s'apprête à la prendre de la façon honnête ; son dos s'appuie à la poitrine de l'autre, qui la tient à la taille et darde vers son cul une queue redoutable, et sans doute désirée. Ainsi portée par les deux hommes, elle paraît une déesse enlevée au ciel par les Immortels.

La chambre où était cette peinture, je la réservais, tu t'en doutes, aux voyageurs venus à deux, mais que la modestie de leurs ressources, ou leur goût, obligeaient à se satisfaire d'une seule femme : c'était, selon notre humeur, soit Eschara avant qu'elle ne nous quitte, soit moi-même.

« La chambre des amours d'Atalante ? te dis-tu. Voyons cela. »

Derrière Pytheos, qui t'a invité à le suivre, tu montes l'escalier du tablinum. Par la fenêtre de la rue, j'ai vu arriver ton équipage et je t'attends en haut des marches. Nous nous étudions un instant d'un œil critique.

« Par Cypris, la belle fille ! » penses-tu. Et moi, en même temps : « Par Apollon, le bel homme ! »

Mais il est trop tôt pour faire une plus douce connaissance, et je m'incline familièrement devant toi :

— Le bonheur sur toi, noble voyageur ! dis-je.

— Sur toi la première, jeune fille ! réponds-tu.

Je te fais entrer, et je t'invite d'un geste de la main à voir si tout te convient dans cette chambre. Il ne serait pas décent que tes regards s'attardent sur la peinture des amours d'Atalante. Ainsi, nous n'en disons mot. Mais tu penses :

« Cette petite ferait une Atalante à mon goût. »

Et moi, en même temps :

« Avec ce beau brun, je jouerais volontiers Atalante au naturel. »

Tu lèves vers moi un œil interrogateur. Se peut-il, mon bien-aimé, que tu ignores cette légende, et l'épisode que les peintres en représentent ?

Atalante venait d'épouser Hippomène ; les jeunes gens étaient si épris l'un de l'autre qu'ils faisaient l'amour aussi souvent que les forces d'Hippomène le lui permettaient, et là où le désir les saisissait.

Un matin à l'aube, Hippomène entraîna sa jeune épouse vers le temple de Zeus Père des Hommes pour lui demander, disait-il, la faveur d'un héritier mâle. Les prêtres n'étaient pas levés, et les deux jeunes gens s'avancèrent seuls jusqu'à l'autel, se tenant par la main. Arrivés au fond du sanctuaire, la fièvre de Cypris les prit comme la foudre de Zeus lui-même frappe la terre. Ils se dévêtirent. Atalante fit

de leurs manteaux deux coussins, l'un pour sa tête, l'autre pour ses reins, et s'étendit sur l'autel de l'Olympien.

Bandant lui-même comme un dieu, Hippomène s'approcha d'elle, en disant :

— C'est ici même, ma bien-aimée, que nous concevrons celui qui perpétuera mon nom.

C'était une irrévérence ; mais ce n'était pas encore un sacrilège, et Zeus aurait souri s'ils s'en étaient tenus à ce jeu.

Atalante leva alors ses jambes admirables et les plaça sur les épaules de son amant, qui lui faisait face. Hippomène la saisit aux hanches, et la pénétra profondément. Elle jouit une première fois presque aussitôt, tant elle était amoureuse, et joignit ses pieds derrière la nuque d'Hippomène pour le retenir en elle.

Ce n'était pas encore bien méchant. Après tout, que fait d'autre le Père des Dieux, quand il a rangé sa foudre ? Il baise, il fout et il encule tout ce qui passe à portée de sa queue divine, femmes, filles, garçons, mortelles et Immortelles.

Cependant, ce plaisir ne suffisait pas à Atalante qui était, je te l'ai dit, fort amoureuse ; et son mari était le premier homme qu'elle connût dans sa chair. Elle profita de l'ivresse voluptueuse d'Hippomène pour soulever imperceptiblement ses reins, en s'aidant de ses jambes. La bague d'Hébé se trouva donc un instant là où était l'instant d'avant la conque de Vénus, et la queue d'Hippomène s'y trompa : au mouvement suivant, elle pénétra la bague au lieu de la conque.

Atalante avait joui une seconde fois ; l'isthme et le petit port étaient abondamment mouillés de sa liqueur, si bien qu'il ne sentit pas la différence. Ou bien, ce que je crois plutôt, il la sentit et se prêta au jeu.

Tout deux le trouvèrent plaisant :

*Un coup à Rome, un coup
en Grèce.*

*Enchante le ventre et les
fesses.*

dit le proverbe, et il dit bien. Je jouis en effet une troisième fois...

Mais que dis-je là, mon aimé ? Et que faisons-nous sur cet exèdre^[87] ? Une fois de plus, je te crains, la déesse nous a joués tandis que nous jouions la fable d'Atalante. Ai-je vraiment joui sur l'autel de Zeus ? Es-tu Caius ou Hippomène ?

— *Va cependant, très cher, qui que tu sois. Oui... Dans le rond, là,*

quand je soulève un peu mes fesses... Il mouille, lui aussi... Que c'est bon ! Oh, Père des Dieux, pardonne-nous... C'est si bon... Aaah... Plus loin... Plus loin... Dans l'autre, maintenant... Qu'il entre bien ! Oooh... Il me caresse au passage... Oui, va, mon bel Hippomène... Oui... Je vais jouir encore... Mais retiens-toi... Je t'en conjure... Aaaaah... Aah... Je... Je... Tes mains... Soulève-moi... Un peu... Rentre... Oui, là... Et jouis... à ton tour... Avec ton... Atalante... Oui... Oh ! Zeus ! Mon Zeus ! Sur ton autel... Oui, tu décharges... Comme Zeus lui-même... Aaaaah !

Viendrons-nous jamais à bout de ce récit, Caius ? Certainement pas, si tu persistes à pousser ta pointe dans ma vie passée, ô scribe impertinent ! C'était hier et naguère. Nous sommes aujourd'hui ; et demain est un autre jour, si bien que je ne sais plus où reprendre le fil de mes souvenirs, de mes revenirs et de mes devenir.

Atalante et Hippomène firent donc comme nous avons fait ; ou plutôt, nous comme eux. Cette fois, c'en était trop ! À la colère de Zeus dont ils avaient souillé l'autel, s'ajouta celle de Déméter sa sœur, dont ils avaient imploré la bienveillance pour rendre Atalante féconde.

— Père des Dieux, dit-elle à son frère, ces mortels nous ont doublement insultés en s'aimant impudiquement et stérilement sur ton autel. Venge-nous !

Zeus, aussitôt, changea en lions les amants coupables. Pourquoi en lions ? Je serais bien en peine de le dire. C'est là un mystère et je respecte les mystères, y compris ceux des juifs et des chrétiens, qui sont encore plus mystérieux que les nôtres.

La peinture du crime d'Atalante la représente étendue, les jambes sur les épaules de son jeune époux qui la tient aux hanches. C'est moi qui l'avais commandée et fait exécuter dans cette chambre. Les amants s'y divertissent sur un lit, et non sur l'autel de l'Olympien. Je ne suis pas du tout certaine que nos dieux existent, mon Caius ; mais j'évite de les irriter.

Quant à ce « crime », je le commettais assez souvent à *La Bonne Fortune*, je l'avoue. Quand je le pouvais, je donnais cette chambre à un voyageur de bonne allure et qui paraissait à son aise. Je l'y accompagnais. Il entraît, et ayant examiné la pièce, me disait par exemple :

— La chambre me convient, jeune fille. Ce tableau est plaisant.

— En effet, répondais-je en le considérant avec lui. Ce sont les amours d'Atalante et d'Hippomène, et c'est sur mon ordre qu'il a été peint.

— Vraiment ? demandait le voyageur d'un air faussement innocent. Par Vénus, quel divertissement agréable !

— Je le crois, seigneur.

— Il serait plus agréable encore, poursuivait mon homme, de trouver ici une Atalante en chair et en os, en plus de l'Atalante de peinture.

— Il est vrai, seigneur.

— Cela peut-il se faire, jeune fille ? demandait alors le voyageur. En la payant, bien sûr, ajoutait-il.

— Je le voudrais bien, seigneur ! répondais-je. Mais l'une de nos esclaves est indisposée, et l'autre est occupée pour la nuit. Cependant...

— Parle, jeune fille, parle !

— Eh bien... Combien peux-tu mettre à ce jeu... et à ceux qui l'accompagnent, seigneur ? demandais-je à mon tour.

— Avec une jolie fille comme toi, disait-il alors en me caressant les fesses (je m'étais rapprochée de lui, tu le penses bien), vingt sesterces.

— Vingt ? Pour une jolie fille comme moi ? m'étonnai-je en remuant le derrière. Dont les deux jardins sont également délicieux ? insistais-je. Tu iras bien jusqu'à trente ?

Je les obtenais le plus souvent. L'un d'eux, un jour, m'en offrit immédiatement cinquante, en ajoutant :

— Mais repose-toi et mange d'abord, jeune fille, car nous aurons une nuit fatigante.

Il disait vrai. C'était un Ibère, je pense, d'une trentaine d'années, velu comme un ours des montagnes, et incroyablement puissant. Comme Rufus, il était capable de décharger deux fois de suite sans rien perdre de sa vigueur ni de sa raideur. Nous fîmes l'amour ainsi à la nuit, après le repas une première fois ; et une seconde au matin. En me comptant les cinquante sesterces, il me dit :

— Tu as été une merveilleuse Atalante, jeune fille ! Porte-toi bien, et que Vénus te garde !

À Rufus, j'avais attribué la chambre de Poséidon, auquel, si je l'avais armé d'un trident de gladiateur, il aurait passablement ressemblé. Il était maintenant notre pensionnaire pour dix sesterces par jour, dont Sofitelos se payait directement sur les quinze mille.

Éveillé avant l'aube et avant moi, il se levait sans bruit, et sortait. Quand j'allais moi-même lui souhaiter un bonjour dans sa chambre, entre la deuxième et la troisième heure, je le trouvais le plus souvent assis sur le bord de son lit, la tête dans son poing, remuant ses pensées, et plutôt morose. Son visage s'éclairait en me voyant entrer. Il m'attirait à lui, me caressait les seins et les fesses, me prenait sur ses genoux, mais n'était pas souvent disposé à faire l'amour.

Je n'en avais pas toujours envie moi-même ; en tout cas, pas tous les matins, si bien que je respectais son indifférence.

Dans la journée, il ne quittait guère l'auberge, allant de sa chambre à la salle du bas, puis à la porte de la rue, et revenant à sa table habituelle, comme un enfant qui n'ose pas demander la permission de sortir de la maison familiale.

Il n'invitait personne à sa table, que personne ne se serait avisé de lui disputer. Mais il laissait s'y asseoir tous ceux qui le désiraient, d'un simple geste, sans manifester ni contentement ni mécontentement ; et s'il ne buvait lui-même que du vin très coupé, il abreuvait du meilleur, « sur son compte », tous ces parasites.

Pour payer leur écot, ils lui faisaient raconter vingt fois l'incendie, le sauvetage de l'enfant, les applaudissements des assistants, et enfin la remise du coffret aux trente mille sesterces. Arrivé là, il ne répondait même pas d'un mot à l'inévitable question :

- Et c't'argent, Rufus, qu'est-ce qu'il est dev'nu ? T'as tout d'même pas déjà tout dépensé en filles, par Bacchus !

Un beau jour, excédé, il se mit en colère et déclara qu'il sortirait de l'auberge, « par la peau des fesses », le premier qu'il entendrait encore dire un mot « de ce maudit incendie et de ce sacré coffre ». Les curieux se le tinrent pour dit quand il eut mis sa menace à exécution en jetant à la rue, comme il l'aurait fait d'une cruche ébréchée, un de ces « emmerdeurs » (me disait-il en parlant d'eux), pourtant bâti en lutteur de foire.

En revanche, il questionnait avidement ceux de ses anciens camarades de quai qui passaient le saluer.

— Assieds-toi, Quintanus, assieds-toi ! disait-il. Tu prendras bien un pot d'Avenio, non ? Ou du Frontinius⁽⁸⁸⁾, tiens, pour te délier la langue ! Ils en ont d'excellent. Et c'est sur mon compte, vieux !

Le pot servi et à moitié bu, Rufus interrogeait :

— Sur quel bateau vous travaillez en c' moment, Quintanus ? Sur le Carthaginois ? Celui de l'huile, ou le gros, celui des animaux et des esclaves ?

— Sur celui des animaux, Rufus. Des esclaves, y en a qu'une trentaine, des Nubiens. Et une dizaine de filles. Des chouettes, mon vieux ! Les riches vont s' les disputer, crois-moi !

— Des Nubiens ? Y en a-t-il d'aussi costauds qu'moi ? demandait Rufus en se redressant et en jouant des pectoraux.

— Peut-être bien, répondait Quintanus. Faudrait les voir à l'œuvre. Mais c'est certain qu' tu nous manques quand on a un bateau d' blé à décharger. Les sacs de deux cents livres, dis donc, comment qu'tu les arrachais ! Ah là ! là ! C'était l' bon temps, vieux frère !

Quintanus se reprenait aussitôt :

— Enfin, j' veux dire, t'es mieux maintenant, c'est sûr.

Rufus poussait un gros soupir et lâchait :

— Tu vois, Quintanus, j' crois que j' me rouille à rester comme ça. C'est pas une vie, de s' faire du lard pendant qu' les camarades sont sur le pont ! Non, c'est pas une vie !

Ce n'était pas une vie, en effet, ni pour le malheureux Rufus, ni pour moi, qui souffrais de le voir dépérir d'ennui de semaine en semaine. Je sus facilement qu'il passait sur son quai habituel tout le temps qu'il ne passait pas à sa table de l'auberge ; qu'il avait racheté en cachette de moi, pour ne pas se rendre ridicule, des loques brunes de débardeur ; et qu'il lui arrivait de sauter sur le pont d'un navire en chargement pour montrer à un débutant comment s'y prendre pour gerber trois amphores pleines et les hisser à bord.

Il en arriva, un soir, à pleurer en silence dans mes bras. Nous avions encore de véritables heures de tendresse, mais elles devenaient rares. Émoustillées par ce célibataire cousu d'or, Murulla et même Calliparme l'assiégeaient d'agaceries auxquelles il ne répondait pas, mais qui le distrayaient.

Les choses allèrent ainsi tant bien que mal durant quelques mois. Il ne retrouvait son entrain que pour jouer avec moi à « la langue d'Hercule », que je lui avais montrée dans le livre d'Astyanassa. Il aimait cette posture, qui magnifie la force de l'homme et lui donnait l'occasion de faire valoir la sienne.

Ne crois pas que je me complaise dans le récit de ces ébats, mon aimé. S'il ne s'agissait que de moi, je me tairais, car ma pudeur souffre de les revivre dans leur détail. Et la pudeur de nos lecteurs, s'il s'en trouve, est également respectable. Mais je vois dans tes yeux que tu ignores ce qu'est une « langue d'Hercule » ; et il est de mon devoir d'amante de te l'enseigner.

Représente-toi Rufus et moi – ou mieux encore, toi et moi – assis côte à côte sur le lit ; ou mieux, sur cette banquette. Nous nous aimons, donc nous nous caressons. Son priape (ou le tien, mon aimé) et ma Vénus, s'éveillent. Il me vient la première le désir de sentir ce membre aimé s'échauffer dans ma bouche. Je me penche donc et, l'ayant dégagé des plis de ton vêtement (à moins que nous ne soyons déjà nus), je commence à le mignoter de mes lèvres.

Tu passes alors ton bras droit le long de mon ventre, et tu te lèves (oui, ainsi, mon Caius ! C'est le moment d'être fort !), en me soulevant telle que je suis ; je veux dire, la tête en bas.

Voici. Tu es debout, dans toute ta vigueur. Tu amènes alors mon corps le long du tien, comme ferait un acrobate lydien de celui de sa partenaire :

mes jambes pointant vers le ciel.

Je les laisse alors doucement retomber sur tes épaules, puis sur ton dos, jusqu'au moment où ta tête se trouve... prise... dans leur étau... et ma Vénus... collée... contre ta bouche... Oui, ainsi ! Quel bon élève est mon Caius ! Saisis maintenant mes épaules, à l'envers, de tes deux mains, pour me soutenir... Et si j'ai abandonné un instant ton beau membre, très aimé, c'est pour l'embrasser plus commodément... Comme je vais le faire... Tandis que ta langue – la langue d'Hercule – s'active sur mon « délice de Vénus » et sur mes lèvres de volupté.

Le fruit est-il savoureux, mon Caius ? Non, ne dis rien ! Savoure, savoure... Et je me tais aussi... on ne parle...

C'est une bonne caresse, n'est-ce pas ? La meilleure façon, à mon goût, de jouer aux dominos renversés ! Et ce n'est rien, pour un homme comme toi, de supporter sur ses épaules le poids d'une femme aimée... à condition de ne pas aimer une jument ! Même alors, mon Caius, un couple épris peut jouer à la langue d'Hercule : il suffit que l'homme soit assis sur un tabouret. Le plaisir est moins grand, cependant. Et surtout, il manque alors à l'amante le sentiment d'être quelque déesse enlevée par un héros, qui la comble sans lui laisser toucher la terre !

En ménageant leurs forces et leur jouissance, deux amants pourraient, il me semble, se promener longtemps ainsi, ne formant qu'un corps à deux jambes et deux têtes, comme quelque chimère de la fable ou quelque monstre de foire. Le beau spectacle, mon Caius ! Ton visage aurait disparu entre mes fesses, et ta queue derrière mon visage ! Nous serions applaudis, n'en doute pas !

Allons, reprends ton souffle ; et je reprends mon récit.

Quand une femme longtemps vertueuse, ou simplement sage, s'engage sur le chemin de la débauche, elle ne marche pas : elle court. Le premier pas vers un autre homme, et le premier pouce de queue qu'il vous met dans les entrailles, sont comme les premiers coups d'épée portés par un gladiateur à son adversaire : ils décident de toute la suite du combat.

Des coups de queue, Calliparme en reçut au moins cinq dans la première semaine qu'elle passa à l'auberge. Deux devaient être des caprices qu'elle n'avait pas osé se faire payer, puisqu'elle me rendit, selon nos conventions, quinze sesterces, et en garda sans doute autant.

— Eh bien, Calliparme, lui dis-je en riant quand elle m'eut rendu « ses comptes », je vois que tu prends soin de ta santé... et de la bourse du ménage, ajoutai-je. Mais, je t'en conjure, efforce-toi de prendre ton plaisir sans pousser ces rugissements de lionne qui font tendre l'oreille à tout le quartier.

— J'essaierai, jeune fille, répondit-elle sans que je puisse voir si

elle rougissait, tant ses joues étaient naturellement colorées. Je te l'promets. Que veux-tu ! Je ne dis pas que Flavius soit un mari négligent. Non, par Héra ! Il me fait l'amour chaque fois qu'il rentre à la maison. Mais cet amour-là, c'est comme la bouillie d'orge du dîner : ça ne tient pas au corps, et on en est bientôt fatigué ! Et puis, il est tellement pressé d' la mettre au chaud quand il arrive, que c'est tout d' suite fini ! J'ai beau l'aimer, mon Flavius, j'reste souvent en panne, jeune fille, tu peux me croire ! Dans les premiers temps de notre mariage, c'était mieux : il remettait l' couvert un quart d'heure après, et j'étais satisfaite. Mais quand je jouissais, j' criais ; et quand j'criais, l' m' mettait la main sur la bouche « pour pas donner à rire aux voisins », comme il disait. C'est vrai que tout l' monde vit sur tout l' monde, dans nos immeubles. Ici, maîtresse, il me semble que je peux rugir et gronder tout à mon aise sans qu' personne s'en soucie !

— C'est assez vrai, Calliparme, répondis-je, amusée par le naturel et la drôlerie de ses explications. Mais suppose que nous ayons toutes en même temps un homme sur le ventre : toi, Murrula, les quatre femmes du bas... et moi, dis-je. Et que nous nous laissions toutes aller aux mêmes soupirs ! Les vigiles accourraient de toute la ville pour mettre fin à ce tapage ! Est-ce cela que tu souhaites ?

Elle répéta en riant :

— J'essaierai, maîtresse, c'est promis. Quoiqu'il soit bien difficile de jouir en silence, ajouta-t-elle. Et les hommes n'aiment pas ça !

Je m'étais assise dans ma cathèdre pour la recevoir, comme il convient à une maîtresse, et elle se tenait debout devant moi. « Quelle magnifique créature d'amour, me disais-je en la regardant. Elle ferait perdre la tête au vieux Caton lui-même ! On ne peut s'empêcher de caresser cette peau si chaude et si pleine ! »

— Approche, ma chérie, lui dis-je brusquement en l'attirant vers moi. Me permets-tu de goûter à ton corps ?

Je promenais en même temps mes lèvres sur son ventre, et mes mains sur ses reins.

— Oh, Flora, non ! gémit-elle. Non ! Ne m' rends pas plus folle encore que je l' suis ! Et j'ai un tel désir d'être caressée ! Non ! Que fais-tu ?

Ce que je faisais, mon aimé, tu le devines : je répétais sur elle le geste qui me donne tant de plaisir, à moi. Je n'eus pas de mal à faire sortir son doigt de Vénus des replis de la coquille : elle bandait déjà d'avoir été seulement caressée ; sans doute aussi de nos propos. Et peut-être aimait-elle les femmes, comme s'aiment entre elles toutes les femmes de plaisir ? Quoi qu'il en soit, dès que je l'eus touchée, elle se tordit entre mes mains en me saisissant aux cheveux. Je n'avais encore jamais eu sous mes doigts un kleitoris aussi gros et aussi long : mon

petit doigt, Caius ! J'en ai rarement vu de tels dans toute ma vie.

— Je ne m'étonne plus que tu ne résistes pas aux hommes, ma chérie, lui dis-je sans cesser de la branler vivement. À peine t'ai-je touchée que tu es déjà trempée de désir ! Et tu ne l'inspires pas seulement aux hommes, Calliparme...

— Oh, c'est si bon, gémit-elle, si bon ! Et les hommes n'ont jamais la patience de me caresser comme tu le fais. Leur queue, toujours leur queue ! Ils ne connaissent que ça !... Oui, jeune fille chérie, oui ! Plus fort, je t'en prie ! Plus fort !

Nous montâmes ensemble sur le lit, sans cesser de nous caresser, et nous nous étendîmes face à face. Elle m'embrassait avec passion, en poussant des gémissements et des râles de plaisir. Elle ne fut pas longue à jouir en criant comme une Bacchante.

— Eh bien, Calliparme, lui dis-je en me séparant un peu d'elle pour pouvoir respirer, et ta promesse ? Tu as de la chance que ce soit avec moi ! C'était bon, j'espère ?

Elle était encore trop essoufflée pour répondre, et baisa longuement mes lèvres, en poussant sa langue dans ma bouche. Je lui rendis son baiser, et, m'étant dégagée, je lui demandai en la pénétrant doucement de l'autre côté :

— Et par là, Callipyge⁽⁸⁹⁾, te donnes-tu aussi aux hommes ?

— Ça m'est arrivé, Flora, murmura-t-elle. Je préfère pourtant qu'ils me prennent comme on doit prendre une femme, et non un petit garçon ! Je ne jouis bien que comme ça... ou comme tu viens de me le faire, mon aimée, ajouta-t-elle. Il y aura de nouvelles fois, j'espère ?

— Je vois que nous sommes d'aussi grandes putains l'une que l'autre, Calliparme, répondis-je en riant. Et des vraies ! Nous aimons l'argent, n'est-ce pas, ma chérie ?

Elle fit énergiquement signe que « oui ».

— Et nous aimons aussi les hommes ! Et les femmes ! Pas vrai ?

Elle fit encore « oui » en souriant.

— Et tu aimes ton mari, Calliparme ! Mais si, mais si, tu l'aimes ! À ta façon, ma chérie ! Et tes enfants, bien sûr ! En somme, ma belle putain, tu ne sais qu'aimer ! Eh bien, nous recommencerons ! Mais si tu veux que nous restions amies, ne touche ni à Murrula, ni à Rufus ! Compris ? Et maintenant, Calliparme, debout ! Nous avons à faire toutes les deux ! Et n'oublie pas pour les prochaines fois : moins de bruit, moins de bruit !

« Que peut gagner son benêt de mari ? me demandai-je quand elle fut retournée à ses tâches. Quatre sesterces par journée de navigation, peut-être ; à peine de quoi payer la bouillie d'orge quotidienne. Elle en

gagne autant en passant moins d'une heure avec un homme d'ici ; et non pas une fois, mais trois, quatre fois par jour, si elle veut et que l'occasion s'en présente. Et par la Pornéia, je veillerai à ce qu'il lui en vienne, des occasions, comme champignons après la pluie ! Puisqu'elle aime se faire baiser, elle baisera ! Je serais bien sot de me soucier de l'honneur de son mari à sa place ! Et qu'en saura-t-il, si elle tient sa langue ? Une partie de jambes en l'air ne laisse pas plus de trace sur le corps d'une femme que le vol de l'oiseau n'en laisse sur le ciel ; ou le sillage d'un de tes navires sur la surface de l'océan, mon Caius. Quant à l'argent qu'elle gagnera, qu'elle fasse comme moi : qu'elle en avoue un peu comme s'il s'agissait de ses pourboires, et qu'elle en cache beaucoup dans une niche. »

Je n'oubliais pas que j'avais ma part sur chaque débordement de la belle Calliparme. Et cela me paraissait tout à fait dans l'ordre des choses. Après tout, j'étais déjà l'associée de Diociès, donc la proxénète de ses louves, même si ce n'était que pour quelques as à chaque fois. Avec Calliparme, me dis-je, me voici devenue une véritable maquerelle. À seize ans ! C'est le moment de me répéter qu'un cul bien géré vaut deux femmes ou trois navires ; que ce soit le sien ou celui des autres !

Tu fronces le sourcil, mon aimé. T'aurais-je déplu ? C'est sans doute que tu ne te représentes une maquerelle qu'en horrible vieille, édentée, chassieuse, puante, cupide et menteuse. Et tu as raison pour presque toutes. Mais d'être jeune et jolie doit-il empêcher de faire son profit du désir des hommes ? Non, bien sûr. Et d'en faire son profit doit-il empêcher d'en jouir ? Encore moins. Alors ?

La semaine suivante, le mari de Calliparme était au repos chez lui, attendant la prochaine gabarre. Elle vint cependant comme d'habitude, et nous l'amena un matin pour le présenter à mon père et à moi. C'était un brave homme, insignifiant et plutôt laid. Il était, nous dit-il, très heureux de voir son épouse employée à une tâche utile et honnête, bien nourrie et bien payée par les bons maîtres qu'il avait l'honneur de saluer.

De la réputation de l'auberge, des louves qu'il voyait aller et venir dans la salle, emmenant ou ramenant un homme, des nuits passées sous notre toit par son épouse, et même des clins d'œil qu'elle échangeait imprudemment avec un client ou un autre, rien. Pas un mot.

J'étais jeune. Je le crus aveugle et stupide. Je pense aujourd'hui qu'il était de ces aveugles clairvoyants, et de ces stupides rusés, qui ne s'embarrassent pas de savoir d'où leur femme tire de l'argent, du moment qu'il leur en arrive dans la poche. C'était un sage.

Et la craintive Calliparme était une gentille comédienne. Mon

inexpérience me cachait l'évidence : dès les premiers jours passés à *La Bonne Fortune*, et sans doute même dès qu'elle avait été engagée, elle s'était entendue avec son benêt d'époux sur la conduite qu'elle devrait tenir. Elle lui avait juré sur toutes les déesses possibles qu'elle ne le ferait que pour ses enfants et pour lui ; qu'elle avait le cœur soulevé à la pensée de faire l'amour avec un autre homme que lui, son seul et unique, son Flavius ! Que la dure loi de la nécessité la contraignait à des actes qui répugnaient à sa vertu naturelle ! Mais qu'enfin, les enfants grandissaient ! Qu'il fallait les nourrir ! Les habiller ! Payer le loyer d'un appartement⁽⁹⁰⁾ un peu moins sordide ! Et que lui-même, son Flavius, son seul et unique, pourrait enfin boire de l'Avenio quand il en aurait envie, sans ôter le pain de la bouche à leurs chères têtes brunes.

La vie est ainsi faite, mon cher Caius. La jalousie est un luxe de riches. Et qui plus est, un luxe stupide. Que peut faire à un mari absent que sa femme baise comme une Bacchante tandis qu'il rame, qu'il pêche, qu'il chasse ou qu'il empile des pierres ? S'il rentre exténué par sa journée de labeur, c'est tout bénéfice pour lui : l'épouse infidèle ne le tracassera pas pour satisfaire ses démangeaisons. Et s'il revient au foyer bandant comme le dieu Mars quand il va retrouver l'épouse de Vulcain, elle aura à cœur de le combler de caresses, comme elle le ferait du plus précieux de ses amants de passage.

Assurée de l'aveuglement intéressé de son époux, de ma tendresse, et de ses charmes, Calliparme se livra désormais à son vrai génie : celui de la débauche. La passade du matin à dix sesterces, qui était son ordinaire journalier des premières semaines, ne fut plus, bientôt, qu'un simple exercice de mise en train, comme celui qu'exécutent les danseuses de *pygesiaca*⁽⁹¹⁾ avant de tortiller une croupe lascive dans un banquet, sous le nez des convives congestionnés.

Quand les voyageurs manquaient, elle passait et repassait devant une des fenêtres qui donnaient sur la rue, à demi nue, jusqu'au moment où un homme, d'en bas, lui demandait en criant pour dominer le tumulte des charrois :

— Hé, la belle ! On peut monter ? Combien ?

Elle se penchait alors pour annoncer des deux mains, en silence, « dix sesterces », et l'homme grimpait l'escalier, la pine déjà raide de lubricité, tant cette belle fille était excitante.

Je dus lui rappeler avec sévérité que l'auberge n'était pas un lupanar ; qu'elle volait des clients à Murrula, qui s'en plaignait ; et même aux femmes de Dioclès, qui demandaient quinze ou vingt sesterces pour donner aux hommes moins de plaisir qu'elle n'en donnait pour dix : elle pleurait, riait, promettait, jurait sur la déesse...

et recommençait le lendemain.

La fin de tout cela, mon Caius, fut qu'elle chercha à l'auberge même de quoi combler son insatiable gaine. Tout lui était bon : jeunes et vieux, beaux et laids, hommes libres et esclaves. En quelques semaines, elle fit de mon pauvre Pytheos l'ombre d'une ombre. Elle viola tour à tour Sofitelos, Bocus et, je le crains, mon père lui-même...

Un jour enfin, à mon grand soulagement, elle s'enfuit de *La Bonne Fortune* avec ses enfants. Et Julius, notre pâtissier ! Un esclave !

Je l'ai tout de même regrettée, ma Calliparme. Je ne sais ce qu'elle est devenue. De temps en temps, j'offre pour elle un sacrifice à Aphrodite Pornéia, et je prie la déesse d'étendre sa protection sur elle, où qu'elle se trouve.

Je lui dois bien cela.

XII

Le lendemain des Floralties de cette dix-septième année de mon âge, nous était parvenue par un bon client une nouvelle alarmante : on allait détruire *La Bonne Fortune* !

Les autorités du port se plaignaient depuis longtemps de l'insuffisance de celui-ci. Sans cesse plus nombreux, des marchands et des armateurs devaient attendre des journées entières qu'un quai fût libre pour charger ou décharger leurs navires. Et quand ils l'avaient fait, on manquait de place dans les entrepôts pour conserver les denrées qui n'avaient pas trouvé preneur sur-le-champ, ou les marchandises encombrantes.

Il en résultait des pertes d'argent pour tout le monde, et d'abord pour la ville elle-même ; si bien que le Conseil municipal avait résolu, à ce qu'on disait, d'abattre les thermes de Proprio et tout le quartier attenant, pour creuser un nouveau bassin et construire des entrepôts.

Nous serions expropriés légalement, bien sûr, avait dit à mon père le client qui lui rapportait la nouvelle, et qui était lui-même décursion^[92]. Mais à un prix qui ne tenait compte que de la valeur du terrain et des murs. Les autorités voulaient ignorer vertueusement que le plus gros de nos bénéfices nous venait des filles prostituées.

— Avant tout, il faut gagner du temps, dit Dioclès à mon père, qui l'avait aussitôt mis dans la confidence. Et faire-valoir au directeur des travaux publics que les quelques arpents de terrain à gagner dans l'affaire, sont peu de chose à côté de la gêne qu'apporterait aux équipages la disparition de *La Bonne Fortune*. Détruire une auberge respectable (ajouta-t-il en me faisant un clin d'œil), qui paie en tout cas consciencieusement son vingtième (mais, aurait-il dû préciser, en dissimulant la moitié de ses bénéfices), pour édifier à la place un entrepôt, c'est bien une idée de fonctionnaires, par Hermès !

Ce n'est pas à toi que j'apprendrai, mon Caius, qu'il importe peu dans ce genre d'affaires qu'une idée soit plus ou moins sage ou plus ou moins folle. Les syndicats d'armateurs et d'importateurs n'avaient que faire de notre auberge : il leur fallait un bassin et des entrepôts. Et ils avaient les moyens d'emporter la décision du conseil municipal par quelques pots-de-vin bien placés.

Le péril n'était pas immédiat. Avant de commencer les travaux, il faudrait réunir des sommes considérables, consulter des architectes, des ingénieurs, que sais-je ! Nous avons une bonne année devant nous

pour parer ce coup de sort.

Pour Dioclès, le désastre n'était pas irrémédiable. Il placerait ailleurs ses filles, sa maquerelle, son cuisinier et son pâtissier. Mais, *La Bonne Fortune* disparue et les comptes apurés, il ne resterait guère à mes parents que leurs yeux pour pleurer. C'est bien pourquoi, alors que nous en discussions dans la « bibliothèque » de mon père tous trois (mon père comme Dioclès avaient tenu à ma présence), le Grec montrait un front assez serein, alors que mon père était plus effondré encore que d'habitude.

Je me hasardai à dire :

— Mais ce directeur des travaux publics dont dépend la décision, à ce que j'ai compris, mon père ne peut-il plaider lui-même sa cause près de lui ?

— Il le faudra, Flora, dit Dioclès. Mon ami Publius n'est pas seulement citoyen romain de naissance. Il est aussi, ajouta-t-il très sérieusement en frappant sur l'épaule de mon père, l'un de ces vaillants défenseurs de l'Empire que tout le monde respecte. Gallo ne peut faire autrement que de le recevoir, et de l'écouter.

— Gallo ? demanda mon père.

— Oui, ami. Quintus Maximus Gallo, directeur des travaux publics de notre ville. Un homme affable, par les douze grands dieux ! ajouta Dioclès, qui fut un temps dans la faveur de César, et qui se pique même d'écrire. Il est trop riche pour qu'il soit possible de le corrompre ; mais d'après ce que je sais de lui, c'est un homme foncièrement juste. Quoi qu'il en soit, mon secrétaire t'aidera à préparer une requête, que tu lui présenteras sans tarder, Publius.

Quand la requête fut établie, Dioclès proposa à mon père de lui prêter une litière et deux porteurs nubiens « pour que tu ne te présentes pas au noble Gallo en quémendeur ordinaire », dit-il. Et, ajouta-t-il, il sera bon que ta fille Flora t'accompagne.

— Flora ? dit mon père.

— Oui, bien sûr, répliqua Dioclès. N'est-ce pas sa dot que menace la pioche des démolisseurs ? N'est-elle pas notre associée ? Crains-tu qu'elle ne te fasse honte ?

— Mais toi-même, Dioclès ? hasarda mon père.

Dioclès haussa les épaules.

— Tu veux rire, dit-il. Un affranchi ! Un Grec ! Un maquereau ! Non seulement il n'est pas question que j'y aille, mais je te supplie, Publius, de ne rien dire devant le noble Gallo qui puisse lui faire soupçonner que j'existe. La police le sait, bien sûr, et elle n'ignore pas que les filles d'ici sont à moi. Mais la police, ce sont des amis. Et elle se moque de ce qui se passe ici, aussi longtemps que personne ne s'en

plaindra. Non, non, Publius : pas de Dioclès ! Le père et la fille ! Un vieux brave comme toi tremblerait-il au moment de défendre sa cause devant un plat fonctionnaire comme lui ? Les dieux me gardent de le supposer !

Pour autant, Dioclès n'était pas naïf. J'ai su depuis qu'il avait de son côté graissé la patte à l'ingénieur des travaux publics chargé de cette affaire, et qu'en somme nos chances d'obtenir gain de cause n'étaient pas négligeables. Connaissait-il personnellement Gallo ? Je ne le crois pas. Mais l'idée de faire accompagner un solliciteur par sa jolie fille de dix-sept ans, était toute naturelle à un proxénète.

Et moi ? Une autre te raconterait qu'elle pressentit alors le bouleversement que cette visite allait apporter dans sa vie. Mais je te dois la vérité : je ne vis là, sur le moment, que l'occasion de m'habiller en demoiselle de bonne famille ; d'étreindre une stola de lin et de soie brodée d'or, que je venais de m'offrir avec l'argent de Rufus ; de monter en litière pour la première fois de ma vie ; et de franchir le seuil d'une maison riche.

Les menaces qui pesaient sur l'auberge ? Je m'en préoccupais pour mon père et ma mère, non pour moi. « Si tout cela tourne vraiment mal, me disais-je, j'irai retrouver Vincio et Jucundus à Ambatia, et je ferai ma vie avec eux. Une belle vie, par Minerve ! j'emmènerai Rufus et son magot. Il leur servira de modèle pour peindre des Hercules, et moi des Bacchantes. J'aurai Pytheos pour me servir, et leur servir d'éphèbe. Je ne doute pas que Vincio soit riche et célèbre un jour, et je partagerai sa gloire ! »

Je faillis mettre ce projet à exécution, il n'était pas si fou qu'il paraissait, mon Caius. Rufus se serait facilement laissé convaincre ; Pytheos m'appartenait, et j'avais mis de côté, à l'époque de ma première visite chez Gallo, près de mille sesterces en or.

C'était largement de quoi faire face aux dépenses du voyage et d'une première installation dans cette ville, qu'on disait agréable. Pourquoi ne le fis-je pas ? Sans doute parce que j'attendais un signe des dieux, qui ne vint pas. Celui qu'ils me donnaient, tu le sais, désignait Gallo.

À la demande d'audience que mon père avait présentée, le curateur fit répondre qu'il entendrait très volontiers un commerçant aussi respectable, et que, par déférence envers un ancien serviteur de l'État, il le recevrait dans sa demeure, et non dans les bureaux de l'Atrium municipal, comme il était d'usage pour ce genre d'affaires.

Le matin de ce jour faste, Assia et Pytheos passèrent deux grandes heures à m'habiller ; et je me fis coiffer par Alexandros lui-même, le plus coté des perruquiers de la ville, qui ne se dérangeait pas à moins de quatre-vingts sesterces. J'étais alors dans tout l'éclat de ma jeune

beauté, mon Caïus : une rose de printemps ! Et un murmure flatteur m'accueillit quand nous sortîmes de l'auberge, mon père et moi, pour monter en litière sous les yeux de quarante amis et badauds.

Rufus avait tenu à être mon porteur de tête. J'eus beau lui répéter qu'on n'avait jamais vu, de mémoire de Romain, un homme libre entre les brancards d'une litière, rien n'y fit ; si bien que nous arrivâmes à la maison de Gallo, mon père et moi, après avoir traversé la moitié de la ville dans un équipage inattendu : Pytheos trottant d'un air affairé et important devant nous pour faire écarter les passants, Rufus rayonnant dans sa tunique immaculée d'homme libre et saluant les badauds de grands gestes amicaux, et enfin l'esclave nubien prêté par Dioclès, impassible. J'étais émue, tu le croiras sans peine, en descendant de la litière après mon père, qui me tendait la main. Et l'esclave du seuil dut répéter vivement son *Pede dextro*⁽⁹³⁾ ! au moment où j'allais franchir celui-ci. Puis la curiosité l'emporta sur l'émotion, et je repris un peu d'assurance.

J'aime ce qui est beau, tu le sais. Dans la maison de Maximus, rien n'était d'un luxe provocant ; mais tout était beau. De chaque mosaïque, de chaque décoration murale, de chaque meuble, se dégageait une harmonie réfléchie avec le reste. Rien n'était présenté avec ostentation ; mais rien n'était négligé. Peut-être, comme il me l'a dit depuis, avais-je en moi cette disposition naturelle de l'œil et de l'esprit qui nous fait immédiatement discerner le vrai Beau de tout le reste, et l'aimer. Mais c'est à lui que je dois d'avoir exercé et affiné cet instinct.

C'est à lui encore que je dois d'avoir beaucoup lu, et de savoir distinguer, sur un seul vers, un poète d'un rimailleur. Comment ne lui serais-je pas reconnaissante de tout cela ?

Nous venions de jeter quelques grains d'encens sur l'auteul du divin empereur, quand il s'avança, sortant de son cabinet de travail, à la rencontre de mon père.

— Centurion, dit-il en s'inclinant courtoisement, ma demeure est honorée de ta présence. Puisse l'Empire trouver longtemps encore des serviteurs tels que toi ! ajouta-t-il en jetant lui-même trois grains d'encens sur l'autel.

— Noble Maximus, dit à son tour mon père, sois remercié de me recevoir dans cette admirable maison ! Que les dieux t'accordent longtemps encore la faveur d'en jouir.

Je me tenais respectueusement à deux pas derrière lui, embarrassée et fascinée à la fois, me demandant si Dioclès n'avait pas fait une erreur impardonnable en lui conseillant de m'amener chez le curateur.

Celui-ci en effet, en dépit de sa réserve un peu froide, avait paru

surpris de me voir. Puis son visage s'éclaira.

— Publius, dit-il à mon père, sans doute est-ce là ta fille ?

— En effet, répondit mon père, lui-même gêné. Ma fille Flora, noble curateur, qui m'assiste de son mieux dans l'administration de notre auberge.

— Je vois, je vois... dit Gallo en ébauchant un sourire ironique. Eh bien, jeune Flora, sois la bienvenue sous ce toit, que ta beauté éclaire. Mais sans doute, mon cher Publius, dit-il en passant familièrement le bras sur les épaules de mon père, sans doute ta fille sera-t-elle heureuse de faire quelques pas dans le jardin intérieur, pendant que nous parlerons de tes affaires.

Et sans attendre une réponse, il fit signe à l'un des secrétaires qui se tenaient derrière lui.

Celui-ci s'inclina devant moi, et je le suivis.

L'entretien des deux hommes ne dura guère plus d'une clepsydre, que je passai agréablement dans le jardin, me faisant expliquer par ce secrétaire les statues ou les bustes dont je ne connaissais pas la signification. Alors que nous prenions congé, Gallo dit :

— Puis-je m'étonner, centurion, qu'une si gracieuse jeune fille n'ait pas encore trouvé l'époux digne d'elle ?

— Sa grâce y suffirait sans doute, noble curateur, dans des temps plus doux, répondit un peu tristement mon père. Mais quel homme digne d'elle accepterait aujourd'hui d'épouser une jeune fille pauvre ?

— Pauvre ? s'étonna Gallo.

— Certes, noble curateur. Sa seule dot est la part qui lui reviendra dans l'auberge au jour de son mariage. Et cette part elle-même est bien compromise.

— Je t'ai rassuré à ce sujet, dit Gallo. Les thermes de Proprio et les immeubles qui le bordent seront rasés pour faire place à un bassin. Mais les entrepôts iront ailleurs, de sorte que ton auberge, ou si tu veux, « votre » auberge, ajouta-t-il en se tournant vers moi, sera non seulement conservée, mais agrandie ; si du moins vous trouvez l'argent nécessaire pour cela. Toutefois, ajouta-t-il en souriant de nouveau avec ironie, ce n'est pas une dot bien reluisante pour la fille d'un centurion major.

— Il est vrai, dit mon père. Mais le mal est fait, si mal il y a. Et je te l'avoue, noble Maximus, je me fais bien du souci pour l'avenir de cette enfant.

— Les dieux y pourvoiront peut-être, dit Gallo en faisant un pas vers le péristyle pour indiquer que l'audience était terminée. Porte-toi bien, centurion ! Et porte-toi bien aussi, jeune Flora.

Quintus Maximus Gallo, curateur des travaux publics de Massilia, était à cette époque un homme de soixante ans passés, de grande taille, extrêmement maigre, dont le visage sans beauté particulière était cependant remarquable par des yeux vifs, d'un bleu très clair. Il appartenait à une vieille famille équestre de la Province et c'était, de l'avis de tous, un administrateur intègre et avisé. Comme l'avait dit Dioclès, il avait joui quelque temps de la faveur du précédent César. Effrayé par les noirceurs et les dangers de la Cour impériale, il s'en était éloigné sans regret pour se retirer dans notre ville, quinze ans plus tôt. Le poste qu'il occupait n'était dû ni à sa richesse, qui était grande mais non exceptionnelle, ni à l'intrigue, mais à l'estime que lui portaient ses concitoyens. Il se piquait d'écrire, en effet ; non sans talent.

Marié trois fois, il avait divorcé de ses deux premières femmes, et était resté veuf de la troisième quatre ou cinq ans avant notre rencontre.

Les deux fils qu'il avait eus de son premier mariage n'étaient plus. L'aîné, jeune préfet des cavaliers de la IV^e Germanica, était tombé aux côtés de l'empereur Caracalla dans l'expédition que celui-ci entreprit aux confins de la Gaule Belgique. Son cadet, plus jeune de dix ans, avait péri en mer alors qu'il revenait de leurs propriétés d'Égypte. Deux autres enfants d'un de ses mariages étaient, je crois, morts avant d'avoir pris la toge virile. Du dernier, il avait eu une fille, qu'il perdit d'une fièvre de l'accouchement, en même temps que l'enfant qu'elle mettait au monde.

Tant de deuils l'avaient assombri ; et plus encore l'idée de mourir sans laisser de descendance. Sa passion pour les bronzes et les marbres, et son intérêt pour la ville, si grands qu'ils fussent, ne pouvaient lui en tenir lieu. Il n'avait pour héritier qu'un fils de sa sœur, qui vivait à Rome et qu'il n'aimait guère, au point qu'il ne daigna même pas lui faire part de mon adoption ; si bien que je ne connus longtemps de lui que son nom, Fabius Fatuus Miror.

Sans doute le neveu pressait-il l'oncle d'établir son testament, et sans doute le faisait-il sans discrétion, car Maximus me dit un jour, quelques mois après l'adoption : Ce Fabius ne me laissera pas en paix aussi longtemps que je ne l'aurai pas invité à venir recueillir mon testament. Après quoi, chaque jour que je passerai encore dans la lumière de la vie, lui sera intolérable. Mais par Jupiter, je ne lui ferai pas ce plaisir, ma charmante ! Ce n'est qu'un plat courtisan de notre empereur, les dieux lui conservent dix ans et dix ans encore la vie et la pourpre ! Et un chasseur de testaments ! Non, cela ne sera pas !

Comme je me taisais, il ajouta :

— Qu'en penses-tu, Flora ? T'ai-je adoptée pour que ce gandin te

jette à la rue aussitôt que je ne serai plus là ? Non, répéta-t-il avec force, cela ne sera pas !

Je l'embrassai avec affection en lui disant :

— Est-ce le temps de penser à cela, très cher ? Ne me suffit-il pas de savoir que tu veilles sur moi ? Cependant, il en sera (comme tu le décideras...)

Le manuscrit du récit de Flora, conservé et retrouvé à la Bibliothèque du Vatican sous la cote 369 C du Codex Vaticanus, présente ici une lacune importante, confirmée par l'annotation du copiste : Hic desunt plurima, « Ici manquent de nombreux feuillets ».

Ce récit reprend aux lignes ci-dessous.

(Il n'est pas) habituel, tu le sais, d'adopter une fille. Elle doit au préalable être vendue fictivement pour un as par son père naturel, à un tiers (ce fut Sofitelos) auprès duquel le père adoptif la revendique.

Quand le curateur eut notifié officiellement au prêteur sa revendication de Flora Publia Gallo, dont il désirait faire sa fille selon la loi, nous décidâmes, comme le veut la coutume, de recevoir à l'auberge, la veille du jour où je devrais rejoindre ma nouvelle demeure, tous ceux qui souhaitaient me faire leurs adieux.

Personne, à Massilia, n'ignorait ce qu'était *La Bonne Fortune* : une auberge plutôt débraillée, tenue tant bien que mal par un centurion d'Afrique à la retraite passablement porté sur l'Avenio, mais où l'on trouvait pour un prix raisonnable *bon souper, bon gîte, et le reste* pour me servir ici des mots de notre poète Fontanus⁽⁹⁴⁾.

Les soupers étaient l'affaire de Titus avant de devenir celle de Bocus. Le gîte, celle de Sofitelos, notre intendant. Le reste, celle de Dioclès, dont tout le monde connaissait le métier ; et de plus en plus, la mienne.

À mon égard, la rumeur publique était partagée. Les uns voyaient en moi une jeune fille un peu enjouée, certes, mais qui secondait son père avec diligence, et faisait honneur à ses parents par sa propreté et son activité.

Pour d'autres, j'étais une dévergondée sur le ventre de qui des équipages entiers passaient pour quelques sous. Cette Flora, disaient les uns, est une enfant comme bien des mères aimeraient en avoir. À cela, les autres répondaient :

— C'est une petite putain. Mais par Vénus ! Elle ferait bander un mort !

Je ne sais, mon aimé, d'où vient aux gens cette rage de juger un mortel comme ils le font d'une poire ou d'une pomme : celle-ci est

excellente ; celle-là est exécration. J'étais en effet une fillette propre et active ; j'honorais mon père et ma mère. Et j'étais aussi une fiefée putain.

Au demeurant, tout le quartier vint nous présenter les félicitations d'usage ; ceux qui me considéraient comme une enfant modèle, pour se réjouir avec nous de cette adoption, qui faisait de moi l'héritière légitime du riche curateur Gallo ; ceux qui me considéraient comme une jeune putain, pour ricaner, et plaindre « ce pauvre Maximus ».

J'avais rassemblé la veille mes robes d'enfant, mes poupées et mes jouets ; et nous allâmes en cortège les déposer sur l'autel de la Bonne Déesse. Puis je fis mes dernières prières et mes adieux à nos dieux Lares. Je m'inclinai devant nos Pénates ramenés d'Afrique, et je leur offris du miel, une coupe de lait et une petite lampe d'argent travaillée, en les suppliant de continuer à veiller sur cette demeure, qui n'était plus la mienne.

Pour l'occasion, Dioclès avait eu la prudence de reprendre ses quatre femmes ; et il eut le bon goût de ne faire chez nous qu'une brève apparition, en voisin, alors que nous allions nous mettre à table. En me présentant ses félicitations, il me dit, assez bas pour ne pas être compris de ceux qui nous entouraient :

— Tu as été pour moi une parfaite associée, Flora, et si je me réjouis de te voir faire un riche établissement, je suis inconsolable de ton départ.

— Je te remercie de tes vœux, Dioclès, lui répondis-je. Je mentirais en disant que je regrette de partir. Mais je garderai de toi un souvenir convenable. Cependant, ajoutai-je, puisque je pars, il serait juste que nous arrêtions nos comptes ; car tu n'as pas oublié, Dioclès, que je suis au denier dix dans les bénéfices de l'auberge ?

Il me sourit à sa façon, comme un chat qui s'apprête à dévorer un oiseau tombé du nid, et me répondit :

— Tu iras loin, Flora, à moins que la Fortune n'ait décidé ta perte. Mais je ne le pense pas : elle sourit aux audacieuses. Les comptes, je les ai faits ; et tu pourras les vérifier à ton gré dans nos livres. Ils sont arrêtés à la journée d'hier. Si relâchées que soient les mœurs de notre malheureuse époque, ajouta-t-il en ricanant, il n'est pas encore admis que la fille adoptive d'un riche fonctionnaire reçoive d'un maquereau sa part de bénéfices du bordel commun. C'est déjà bien assez de celle d'un centurion major.

— Dioclès, fis-je en frappant rageusement le sol du pied, ces insultes sont inutiles ! Dois-je te faire chasser ?

— Tss, tss, tss, fillette, dit-il avec son irritant sifflement, ne t'emporte pas. Ce n'était qu'une plaisanterie. Mais voici plus sérieux : de ce denier dix, te reviennent précisément quatre mille six cent

soixante-dix sesterces, que mon estime pour toi porte à cinq mille. Je les ai remis hier soir à Sofitelos ici présent, en deniers d'or à l'effigie du divin Sévère, de belle frappe et de bon aloi. Ton intendant m'en a donné reçu et quittance en bonne forme après avoir vérifié nos comptes. Porte-toi bien.

Il s'inclina très bas, baisa la frange de ma robe, et disparut dans la foule sans me laisser le temps de le remercier.

Dis-moi, mon Caius, que pense d'un tel homme ta philosophie ? Exploiteur de femmes, maquereau, escroc, et peut-être pire, il agissait avec moi comme l'auraient fait bien peu d'honnêtes gens ; pas un sans doute. Ces cinq mille sesterces, serais-je allée lui réclamer le lendemain de mon adoption ? Mon père s'en serait-il soucié ? Pouvais-je, moi la fille légitimée du directeur des travaux publics de Massilia, demander à voir avec mon associé les comptes d'un bordel ? Avais-je un moyen quelconque de l'obliger à me payer ? Non, quatre fois non, évidemment. Ce n'est pas au fils d'un homme d'affaires que je l'apprendrais.

Or, non seulement il m'apporte ma part et plus que ma part, mais il le fait avec intelligence et discrétion ; et il ne veut même pas être remercié pour cela !

Il m'est arrivé plus d'une fois de penser au geste de ce Dioclès, alors que j'étais moi-même devenue une... femme d'affaires. Je me disais que si la Fortune Virile en avait décidé autrement, il aurait fait un admirable gouverneur de province. Sans doute aussi un excellent mari !

Sur quelle case était-il quand il nous fournissait des femmes ? Et quand il s'inclinait devant moi ? Cessait-il d'être le même parce qu'il passait d'une noire à une blanche ? Et ta Flora, dans cette même journée, était-elle sur la blanche ? Sur la noire ?

Le caprice des dieux en décide, mon aimé. Du moins quand ils daignent s'intéresser à nos petites existences.

Ce fut la première surprise de cette mémorable journée. La seconde, plus grande et plus agréable encore... C'était de nouveau Cincinna⁽⁹⁵⁾ ! Il arrivait de Rome où son père l'avait envoyé achever ses études peu de temps après qu'il nous eut rendu visite à *La Bonne Fortune*, à Anella et à moi.

Il avait tellement changé à son avantage, durant ces deux ans, qu'il me fallut un moment pour le reconnaître. Sans doute les Romaines s'étaient-elles chargées de déniaiser et de dégrossir ce beau garçon, car il s'inclina devant moi avec aisance en me présentant ses félicitations. Il n'était arrivé à Massilia que de l'avant-veille, me dit-il, et ignorait la nouvelle de mon adoption. Mais la chance voulait qu'il eût acheté là-bas, peu de jours avant son départ, un petit miroir qu'il

me priait d'accepter en souvenir et en témoignage de son estime.

Je n'étais pas encore habituée aux façons de faire de la société riche, et je ne pus retenir une exclamation d'admiration en découvrant ce qu'il appelait « un petit miroir ». C'était un bijou d'or de grand prix, digne de figurer sur la coiffeuse de la plus sourcilleuse des élégantes.

— Cincinna, lui dis-je, je suis touchée de ce présent, plus que je ne saurais l'exprimer. Mais je ne puis te laisser faire cette folie. Tu avais certainement acheté ce miroir pour une sœur, ou pour une jeune fille dont tu veux gagner les bonnes grâces. Il n'est pas juste que je l'en prive.

Cependant, comme le jeune esclave qui se tenait derrière lui me le tendait sur un petit coussin, je ne pus m'empêcher de le prendre et de m'y regarder un instant.

— Trop tard, Flora ! s'exclama-t-il. Trop tard ! Un miroir dans lequel s'est vue une femme, ne serait-ce que d'un coup d'œil, ne peut plus appartenir à une autre, tu le sais. Leurs images se battraient, et il en résulterait de grands malheurs. Ne te préoccupe donc plus de savoir à qui il était destiné.

— Mais, Cincinna, dis-je... Cela ne se peut. Permits-moi au moins de t'en rembourser le prix.

— Qu'il ne soit pas question d'argent entre nous, Flora, répondit-il en souriant. Jamais plus. Ta coiffure te va si bien qu'il ne faut pas moins d'un miroir comme celui-ci pour réfléchir ta beauté. Ainsi, tout est bien.

Nous échangeâmes un sourire très tendre. « Après tout, me dis-je, c'est le premier homme à m'avoir pénétrée. Ce n'était qu'un enfant alors, et c'est un éphèbe aujourd'hui. Je n'étais qu'une fillette, et je suis une femme. »

À cette pensée, je me sentis envahie par la chaleur de Vénus. Entre le départ de Rufus, les visites à Gallo et les préparatifs de ma nouvelle existence, je n'avais pas été touchée par un homme depuis près de huit jours, et cette privation me pesait. Je baissai les yeux vers lui, comme pour deviner à travers l'étoffe de son manteau s'il ressentait le même désir de moi. Mais je le savais déjà.

— Tu t'étonnes sans doute, Flora Publia, dit-il en surprenant mon regard, que j'ose me présenter à toi en vêtements de voyage. C'est que j'avais hâte de te voir une fois encore dans ces lieux, et je craignais d'arriver trop tard. Pardonne-moi cette inconvenance.

Je n'y tenais plus. Je bredouillai quelques mots aimables, mais j'aurais voulu, là, tout de suite, au milieu de cette cohue d'étrangers, retrousser ma robe jusqu'aux épaules, me jeter dans ses bras, et lui crier :

— Prends-moi, mon Cincinna ! Ici même ! À l'instant ! prends

mon corps qui tremble du désir de toi ! Ne te soucie de rien d'autre que de lui ! Viens !

La tête me tournait et je dus devenir très pâle, car mon père se pencha vers moi et me dit :

— Es-tu souffrante, ma Flora ? Tu es blanche comme un linge et prête à tomber. Veux-tu que j'appelle ta mère ?

— Non, père, non ! répondis-je vivement. Ce n'est que la chaleur et la fatigue. Je vais aller m'étendre. Veille seulement que personne ne monte dans les chambres pendant que je me repose une heure. Pardonne-moi.

Je rendis le miroir à Cincinna en lui lançant un long coup d'œil, et je quittai la salle. Dans le bruit et le mouvement de la fête, mon départ passa inaperçu. Je ne sais comment fit Cincinna pour disparaître à son tour, et gagner l'étage sans être remarqué. Comme il était resté en manteau de voyage, on dut croire qu'il logeait en effet à l'auberge. Et Pytheos, que j'avais posté au pied de l'escalier, lui fit signe de monter.

J'avais laissé la porte de ma chambre entrebâillée. Dès qu'il fut entré, je replaçai la barre et mis un doigt sur mes lèvres. Puis je dégrafai son manteau, le lançai sur le coffre à vêtements, et je m'agenouillai devant lui.

— Cincinna, murmurai-je en posant mes mains sur ses hanches par-dessous sa tunique, je t'aime. Et c'est une femme qui t'aime. Vénus le veut ainsi, et mon cœur ne s'y trompe pas. J'oublierai pour toi tous ceux à qui j'ai dû me donner. Oublie pour moi toutes celles que tu as connues, et aime-moi.

Sans répondre, il fit rapidement passer par-dessus sa tête sa tunique et sa subucule, et tomber son licium⁽⁹⁶⁾ sur ses pieds. Puis il prit ma tête entre ses deux mains, et je me jetai avec ardeur sur son membre. Il était chaud, déjà ferme, et très doux, et je le gardai un long moment ainsi dans ma bouche, en même temps que, de mes deux mains élevées comme une coupe, je soupesais ses belles couilles.

Dès qu'il fut aussi gros et raide que je le désirais, je me levai et l'entraînai vers le lit en chuchotant :

— Viens, mon aimé, le temps nous est compté. Viens !

Il s'étendit, et je montai à mon tour sur le lit pour le chevaucher. Tu le sais, mon Caius : c'est ainsi que je me sens le mieux pénétrée. Et je suis assurée de la sorte de voir monter la jouissance dans les yeux de mon amant !

Nous fîmes ainsi l'amour avec passion, mais sans fièvre. Quand je sentis à la chaleur soudaine de sa queue que le *télos*⁽⁹⁷⁾ était proche, je me laissai tomber sur lui en baisant furieusement sa bouche. Nous jouîmes au même instant, par la faveur de Vénus ! et nous restâmes

ainsi, étroitement unis, un temps très long et très doux. Si long et si doux que le sommeil de l'amour comblé nous gagnait quand on frappa doucement à la porte.

Je me dégageai rapidement des bras de Cincinna et courus l'entrouvrir.

C'était Pytheos. Il chuchota :

— Maîtresse, l'intendant du seigneur Gallo est là, venu avec une litière. Il s'est étonné de ne pas te voir et ton père (m'envoie te chercher).

Et Rufus ?

Sa dernière joie aura été, je crois, de sentir sur ses robustes épaules le poids de la litière qui m'emmenait de *La Bonne Fortune* à la demeure de Gallo. Avait-il vu dans ce geste le présage des destins à venir ? Je ne sais. Les cœurs les plus simples ont leur part de mystère, mon Caius.

Quand nous quittâmes la maison du curateur ce jour-là, mon père et moi, Rufus avait disparu, et le Nubien avait repris sa place entre les brancards de tête.

Il nous attendait à l'auberge, en vidant coup sur coup de pleins verres d'Avenio, comme il le faisait avant l'aventure du navire en feu. Je passai la nuit à ses côtés, dans la chambre, le caressant et l'apaisant.

Depuis ce jour, sa mélancolie alla empirant. Il errait des heures sur le port et rentrait à l'auberge en murmurant des phrases incohérentes. Seule son affection pour moi le retenait encore dans la chambre de Poséidon et dans les bornes de l'humanité.

Quand il apprit par la rumeur du quartier que Maximus avait décidé de m'adopter, et que la chose était comme faite, il vint me retrouver, le soir même, dans ma chambre.

— Flora, me dit-il, est-il vrai que tu auras quitté *La Bonne Fortune* d'ici un mois, pour ne plus y revenir ?

— C'est vrai, mon Rufus. Ainsi en ont décidé Gallo, mon père, et la Fortune Femme.

— Cette nuit sera donc la dernière que je passerai sous ton toit, Flora. Demain, nos routes se séparent. J'en ai décidé ainsi.

— Je te comprends, Rufus que j'aime autant qu'il m'est possible, dis-je. Nous la passerons donc à pleurer ?

Mon pauvre lourdaud avait en effet des sanglots dans la voix.

— Non, jeune fille, soleil de mes jours. Nous nous aimerons aussi, j'espère. Mais écoute-moi.

— Parle.

— J' te perds, Flora, dit-il rasséréné et retrouvant son ton habituel, J' te perds, mais je r'gagne ma liberté.

— Ta liberté, Rufus ? fis-je avec étonnement. Mais...

— Non. Ne dis rien. Écoute seulement. J' suis pas fait pour cette vie-là, Flora. Même avec toi. Alors, sans toi... Mais j' suis sûr que tu m' comprends, toi.

Je fis signe que je le comprenais en effet. Je pleurais.

— Ils vont tous dire que j'suis le roi des corniauds, Flora. J' m'en moque, j'ai l'habitude. Demain, je r'prendrai mon sayon et j'irai red'mander de l'embauche sur les quais. J' pense que j'en retrouverai facilement. Mon argent, il est pour toi.

— Pour moi, Rufus ? interrompis-je ? Non, non, tu ne dois pas faire cela ! Retourne au port, reprends sur ton dos les sacs de blé et les amphores d'huile, puisque c'est là certainement la vie que les Parques avaient tissée pour toi. Mais ton argent restera sous ma garde. Tu le retrouveras quand tu voudras, Rufus.

— Eh bien, ce sera jamais, dit-il avec force. Jamais, par les douze grands dieux ! J'en fais le serment le plus sacré ! Il ferait mon malheur, il fera ton bonheur, ma Flora. Et tiens, dit-il en sortant de sa tunique une plaquette d'ivoire, vois ! Je l'ai dictée à l'écrivain public devant trois témoins honnêtes, comme c'est marqué dans la loi. Et lis, Flora, toi qui sais lire !

Je lus en effet, en m'essayant sans cesse les yeux du pan de ma robe. C'était une donation des quinze mille sesterces déposés dans le coffre de Sofitelos. Elle était irrévocable et solennelle.

Il l'avait signée d'un R vigoureusement buriné.

Nous n'eûmes même pas le courage de nous aimer, cette nuit-là. Je ne l'ai jamais revu.

Ne me dis pas que tu pleures aussi, mon Caïus. Viens dans mes bras.

(Ici prend fin, dans le manuscrit du Codex Vaticanus déjà mentionné, le récit de Flora.)

{1} Sévère Alexandre, quatrième empereur de la dynastie des Sévère, après Septime Sévère, Caracalla et Elagabal (ou Héliogabale), régna de 222 à 235 après Jésus-Christ. Le récit de Flora se situe donc en 227. Elle a pu naître entre 193 et 211, sous le règne de Septime. Elle a au plus trente ans. (N.d.T.)

{2} les citoyens romains et les hommes libres romanisés portaient les *tria nomina* « les trois noms » : un prénom (ici Cneius, prénom banal), autrement dit, ou *gentilice* (ici Publius, de la gens) et un surnom souvent héréditaire, ici Mulo. (N. d. T.)

{3} Le sesterce était l'unité monétaire de compte usuelle dans la partie occidentale de l'Empire; la drachme, dans la partie orientale. (N.d.T.)

{4} On a retrouvé un collier semblable au cou du squelette d'une femme d'une quarantaine d'années, prostituée de Bulla Regia, dans l'actuelle Tunisie. (N. d. T.)

{5} « Celle qui sort de la mer » ; c'est l'un des noms grecs d'Aphrodite-Vénus. (N. d. T.)

{6} Approximativement, jusqu'à 10 heures du matin en été, 11 heures en hiver. (N. d. T.)

{7} Aujourd'hui Tavel (Gard), dont le vin rosé reste très apprécié N. d. T.)

{8} C'est-à-dire vingt minutes. Contrairement à l'heure, dont la durée variait avec les saisons, l'horloge à eau s'écoulait en vingt minutes, en hiver comme en été, à Marseille comme à Carthage. (N. d. T.)

{9} Les graffitis de Pompéi reviennent souvent sur ce thème, qui devait être celui d'une chanson populaire. (N. d. T.)

{10} Il s'agit ici de l'écrivain latin Pétrone, « l'Arbitre des élégances », (I^{er} siècle de notre ère), né à Marseille, ce qui explique le *notre* de la conteuse. Le passage évoqué par elle se trouve en effet dans le *Satiricon* de cet auteur. (N. d. T.)

{11} Il faut entendre par là toutes celles et tous ceux qui vivent sous le toit du *pater familias*, esclaves compris. (N. d. T.)

{12} L'antonien, pièce d'argent frappée à l'effigie d'Antonin le Pieux (138-161), valait deux deniers, soit 32 as ; et très approximativement, 100 F de notre monnaie. (N. d. T.)

{13} Sénèque le Philosophe (4-65) a écrit entre autres *De la tranquillité de l'âme*, et *De la constance du sage*.

{14} Eschara (mot féminin, c'est pourquoi nous le traduisons à l'occasion par « La Fournaise ») signifie en grec le foyer, l'autel sur lequel on brûle les bêtes offertes aux dieux ; et dans la langue populaire, le brasier, le feu de bivouac (pour les militaires), le brasero (dans les maisons). ! Rappelons que le grec était une langue plus familière aux Marseillais d'alors, que le latin lui-même. (N. d. T.)

{15} Les Romains ne buvaient pas pur leur vin, que nous aurions d'ailleurs jugé imbuvable. Ils le mélangeaient d'eau tiède pour le *tempérer* (c'est le mot latin), c'est-à-dire à la fois l'adoucir et l'échauffer. (N. d. T.)

{16} L'attribution de cette maxime au philosophe grec Aristote (384-322 avant Jésus-Christ) est aujourd'hui très contestée. (N. d. T.)

{17} Anella est en latin le diminutif féminin d'*anus*, « anneau », « bague ». (N. d. T.)

{18} Dans l'Antiquité, Muse de la poésie. (N.d.T.)

{19} En grec, « inlassable », « infatigable », *akamatos*, est presque le même mot que « raide », « qui ne plie pas », *akametos*. (N. d. T.)

{20} Les olisbos étaient ce que nous nommons des godemichés. Les plus rustiques étaient façonnés dans une branche de figuier. (N. d. T.)

{21} La plaisanterie grecque est intraduisible. Nous avons tenté de la rendre par cet à-peu-près. (N. d. T.)

{22} Les Thermopyles sont, au nord-ouest d'Athènes, un passage très étroit entre la montagne et la mer, illustré par la résistance de Léonidas à l'armée perse, en 480 avant J. -C. Le mot signifie littéralement *Les portes Chaudes* ; d'où la plaisanterie. (N. d. T.)

{23} La déesse Hébé, fille de Zeus et d'Héra, servait aux dieux de l'Olympe le nectar et l'ambrosie. Ce fut la première « demi-vierge » des... annales de l'Histoire. (N. d. T.)

{24} Avignon.

{25} Les dieux Lares de la famille, protecteurs du foyer. (N. d. T.)

{26} Mot de joueur. La bonne fortune, c'est littéralement « la chance » (N. d. T.)

{27} Le philosophe athénien Diogène, dit « le Cynique » (413-327 av Jésus-Christ) se masturbait en public pour prouver, disait-il, que le sage sait se contenter de peu. (N d T)

{28} Comprendre : la via Beotiana, du nom de la province grecque de l'Idiotie. (N. d. T.)

{29} Rappelons que ce mot est venu du latin, par le vocabulaire anglais des courses de chevaux, pour désigner un attelage tout en longueur (*tandem* signifie « enfin »). On voit que les Latins l'employaient déjà dans le même sens. (N. d. T.)

{30} Nous avons conservé le mot grec exact, *kleitoris*, d'où est venu *clins*. Mais, au féminin comme *kleitoris*. *kleitè* signifie de son côté superbe », « magnifique », « digne d'être célébrée ». (N. d. T.)

{31} Les « livres » grecs et latins étaient des rouleaux de papyrus, que l'on déroulait pour les lire. (N. d. T.)

{32} La roue. (N. d. T.)

{33} « Pont sur la Somme », l'actuelle Amiens. (N. d. T.)

{34} Vénus Callipyge (« aux belles fesses »), ou sous son autre nom « Vénus inverse » (qui tourne le dos), était très honorée dans tout l'empire romain. (N. d. T.)

{35} Dans la mythologie (et non plus dans le roman), Daphnis était le fils du dieu Hermès et d'une nymphe. Il se fit berger, et inventa la poésie bucolique. (N. d. T.)

{36} Milon de Crotone, l'athlète le plus célèbre de l'Antiquité, s'était habitué dans sa jeunesse à porter chaque jour sur ses épaules le même veau, qui grandissait peu à peu. Il put ainsi continuer à porter l'animal quand celui-ci fut devenu taureau. (N. d. T.)

{37} Le thymatèrion était un mélange de résines odorantes, auquel on prêtait des vertus aphrodisiaques. (N. d. T.)

{38} C'est un vers célèbre de Virgile, le grand poète latin : *M acte animo. generose puer ! Sic itur ad astra !*

Quoique femme, Belge, et esclave, Anella a des lettres, on le voit. (N. d. T.)

{39} C'est-à-dire « Aphrodite de tout le monde », déesse de la prostitution et protectrice des prostituées. (N. d. T.)

{40} *Vale*, formule d'adieu habituelle. (N. d. T.)

{41} Janus Bifrons (qui regarde devant et derrière) est le dieu gardien et protecteur des portes. (N. d. T.)

{42} Les *janus* (d'argent) comme les *empereurs* ou les *victoires* (d'or) sont les noms familiers de pièces romaines diverses, comme en français le *louis* ou le *napoléon*. (N. d. T.)

{43} On appelait « enfants de Neptune » de très jeunes enfants, surtout des filles, « exposés » à leur naissance par de pauvres gens, ou souvent enlevés par des pirates. (N. d. T.)

{44} Asellas, « les petites ânesses », était l'appellation courante des prostituées de basse classe. De même, « la rue du Bonheur » désignait, dans toutes les villes de l'Empire, la rue principale de la prostitution. (N. d. T.)

{45} *Perusta Veneris cupiditate praeda*, dit le texte latin. Il s'agit certainement d'un vers jusqu'ici perdu du grand poète. La traduction que nous en donnons se rencontre curieusement avec un vers assez connu d'un poète français du XVII^e siècle, Jean Racine. (N. d. T.)

{46} La fille du roi d'Argos, Danaé, languissait dans une tour d'airain. Pour s'unir à elle, Jupiter se métamorphosa en pluie d'or. (N. d. T.)

{47} Sans doute en 211, année de l'accession au trône de cet empereur. (N. d. T.)

{48} Artémis, la Diane des Romains, était la déesse de la chasteté. (N.d.T.)

{49} Jeu de mots sur *ingenium*, « dispositions naturelles de l'esprit », penchant de caractère », et *inguina* « tumeur », d'où « membre viril ». Notre traduction est un à-peu-près. (N. d. T.)

{50} Hylas, fils de Théiodamas et ami d'Héraklès, abandonné par son navire sur les côtes de Mysie, fut enlevé par les nymphes du lieu, qui s'étaient éprises de sa beauté, et disparut à jamais. C'est à un épisode inconnu de cette aventure, que fait allusion la narratrice. (N. d. T.)

{51} D'« épais », c'est-à-dire de gros rouge (N. d. T.).

{52} C'est-à-dire dix pour cent. De la même façon, le denier cinq correspond à 20 % (le 1/5^e des bénéfices), le denier quatre à 25 % (le quart), etc. (N. d. T.)

{53} Arles. (N. d. T.)

{54} C'est le mot habituel pour désigner des prostituées de bas étage. De même, nous avons traduit par « gagneuse » le latin *meretrix*, littéralement « celle qui reçoit de l'argent », appellation également usuelle. Quant au tessère (latin *lessera*), c'était une tablette de terre cuite couramment utilisée par les Romains comme « jeton » ou « ticket ». Celles des lupanars étaient rondes, et le plus souvent ornées d'une petite scène érotique. (N. d. T.)

{55} La neuvième heure correspondait en été à 15 heures, en hiver à 14 heures, environ. Le règlement que mentionne la narratrice était en effet en vigueur à Rome, et probablement dans tout l'empire romain. L. a palestine était ce que nous appelons aujourd'hui un stade. (N. d. T.)

{56} Scintilla signifie « l'étincelle ». C'est un « nom de guerre » de prostituée, comme Eschara ou Anella. (N. d. T.)

{57} Le manipule regroupe deux centuries, sous le commandement d'un centurion major (N. d. T.)

{58} Jeune inversi. (N. d. T.)

{59} *Colea* est un nom de famille, sans doute d'origine gauloise. Mais *colei* signifie en latin populaire « les couilles » ; c'est de lui qu'est venu le mot français. D'où la plaisanterie de la narratrice. (N. d. T.)

{60} L'actuelle Amboise. (N. d. T.)

{61} Nous ne connaissons que l'existence de ce *Tableau des positions amoureuses*, décrites et dessinées, selon la légende, par la nourrice d'Hélène, Astyanassa. (N. d. T.)

{62} Les cavaliers parthes feignaient de s'enfuir devant l'ennemi. Puis, quand les cavaliers qui les poursuivaient s'étaient suffisamment approchés, les Parthes se retournaient sur leurs chevaux pour lancer une flèche mortelle « la flèche du Parthe ». Dans le vocabulaire amoureux romain, « la cavalière parthe » correspond à la posture dite « à la duc d'Aumale » dans le nôtre : la femme, affourchée sur l'homme étendu et lui tournant le dos, est pénétrée par derrière. (N. d. T.)

{63} Nous connaissons effectivement de nombreux procédés contraceptifs ou abortifs utilisés par les Grecques, puis les Romaines, et dont des travaux scientifiques récents ont confirmé l'efficacité. L'Hivegéia de la narratrice, dont le nom rappelle celui d'Hygieia, déesse de l'hygiène, était sans doute une sage-femme renommée. (N. d. T.)

{64} Beltion estin mē plousious kai eurōstos einai. è dé pēnēs kai arrōslos. L'attribution de cette pensée au philosophe grec Socrate (470-399 av. J.-C.) est aujourd'hui très contestée. (N.d.T.)

{65} Nous dirions aujourd'hui « un repas de chanoines ». (N.d.T.)

{66} Nous dirions aujourd'hui « à la voile et à la vapeur ». (N. d. T.)

{67} L'Énéide, chant I, v. 605 : Quae le tam laela tulerunt saecula? Qui tanti talem genuere parentes?

{68} Rappelons qu'un soldat ou un officier émérite est celui qui a quitté l'armée pour une retraite honorable. (N.d.T.)

{69} La table à quatre pieds. (N.d.T.)

{70} Geste classique de la libation, et pratique propitiatoire. (N.d.T.)

{71} Le nom latin du pinceau, penicillum, est étymologiquement un diminutif de pénis, « pénis » « membre viril ». D'où le jeu de mots : « De son petit pénis ? Tu veux dire de son pénis tout court », que nous avons rendu par un à-peu-près. (N. d. T.)

{72} Répliques d'une comédie de Plaute, dont nous n'avons connaissance que par quelques vers isolés, dont ceux-ci. (N. d. T.)

{73} Audire, obedire. C'est la réponse rituelle du soldat qui reçoit un ordre, du serviteur, de l'esclave, etc. (N. d. T.)

{74} Plaudite, cives ! « Applaudissez, citoyens ! », invitation traditionnelle lancée au public par le régisseur d'un spectacle. (N. d. T.)

{75} Les haruspices étaient, dans l'Antiquité romaine, les devins chargés d'interpréter la volonté des dieux en lisant dans les entrailles des bêtes sacrifiées. Ils eurent de bonne heure une réputation de charlatans, rendue célèbre par une phrase de Cicéron : « Quand un haruspice rencontre un autre haruspice, ils ne peuvent s'empêcher de rire. » (N. d. T.)

{76} Littéralement « une femme qui se tient au carrefour de trois voies ». Mais *Trivia* était aussi l'une des épithètes de la déesse Diane, dont une statue était souvent érigée à ces

embranchements, comme l'ont été par la suite les croix ou les calvaires de nos campagnes (N. d. T.)

{77} Le denier d'or de l'Empire valait 100 sesterces (N. d. T.)

{78} La déesse Flora, divinité des fleurs et du printemps ; mais aussi, protectrice des prostituées, dont les *Floralia* sont la grande fête collective. (N. d. T.)

{79} C'est-à-dire à 8,5 % ; un denier d'intérêt pour douze de capital. (N. d. T.)

{80} La pièce d'or portant cette effigie.

{81} *Rufus* signifie « le roux », « le rouquin ». (N. d. T.)

{82} Priape, le dieu de l'érection masculine. (N. d. T.)

{83} Comparaison classique. Tout le morceau est à la fois une parodie du style épique, et le pastiche d'un passage connu du *Satiricon*. (N. d. T.)

{84} *Calliparme* signifie en grec « qui a de belles joues ». (N. d. T.)

{85} Arles, Agde, Lyon, Nice, Marseille, Nîmes. (N. d. T.)

{86} Bordeaux (N.d.T)

{87} Sorte de lit creusé dans le mur d'un jardin, d'une salle.

{88} Du vin de Frontignan, déjà connu des Romains. (N. d. T'.)

{89} *Callipyge*, « qui a de belles fesses », l'une des épithètes de Vénus, répond à *Calliparme* – qui a de belles joues ». (N. d. T.)

{90} Traduire la *cenacula* romaine, bien connue des historiens de l'Antiquité, par notre *appartement*, et l'*insula* de Rome et des grandes villes par notre *immeuble* (ouvrier et de rapport), n'est-ce pas un anachronisme. À bien des égards, les quartiers populaires de villes comme Rome ou Marseille présentaient, à l'apogée de l'Empire, une physionomie très comparable à celle qu'ils retrouvèrent au milieu du XIX^e siècle, et pour les mêmes raisons. (N. d. T.)

{91} Les *pygesiaca sacra* étaient des « danses des fesses » sacrées, dont la tradition s'est poursuivie avec la « danse du ventre » berbère. (N. d. T.)

{92} Conseiller municipal. (N. d. T.)

{93} « Du pied droit », invitation rituelle lancée par le portier ou un esclave, d'avoir à franchir le seuil du pied droit. (N. d. T.)

{94} Le fabuliste Fontanus, imitateur d'Ésope et de Phèdre, paraît avoir vécu au II^e siècle après Jésus-Christ. Il ne nous est connu que par quelques vers isolés, dont celui-ci. (N. d. T.)

{95} Souvenir d'une exclamation devenue proverbiale : *Ecce iterum Crispinus* ! « C'est de nouveau Crispinus », un fâcheux, dans une satire du poète Horace, 65-8 avant Jésus-Christ. (N. d. T.)

{96} Le *licium* est un compromis entre le pagne (il se noue en faisant ceinture), et le caleçon moderne. (N. d. T.)

{97} Le « but », ce vers quoi on se dirige, la crise voluptueuse. (N. d. T.)

Table of Contents

Avertissement

I

II

III

IV

V

VI

VII

VIII

IX

X

XI

XII